

**FNA 0647 - Gilles  
Novak - 14 -  
Manipulation Psi**

**Guieu, Jimmy**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

ANTICIPATION



FICTION

Jimmy GUIEU

# MANIPULATIONS PSI



*fleuve noir*

# **MANIPULATION PSY**

SF

**JIMMY GUIEU**

Grand Prix du Roman Science-Fiction 1954

Prix du Roman Esotérique 1969

Grand Prix du Roman S.F. Claude Auvray 1973

**MANIPULATION PSY**

Fleuve Noir

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1" de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

## CHAPITRE PREMIER

Régine Véran conduisait à une allure modérée. Son Opel Rekord rouge métallisée, une berline diesel quatre portes, roulait avec un ronronnement feutré dans la rue de Belleville, passante et encombrée

— trop souvent, hélas ! — de véhicules de livraison.

La jeune femme, ses longs cheveux blonds retenus par un ruban, portait une minirobe bleu pastel qui découvrait généreusement ses cuisses bronzées. Près d'elle reposait le fourre-tout renfermant son matériel photographique. La volumineuse mallette noire portait le sigle *L.E.M., la Revue de l'Etrange et du Mystérieux dans le Monde... et Ailleurs*, que dirigeait Gilles Novak.

Le reportage qu'elle venait de faire lui avait pris moins de temps que prévu et elle se sentait d'excellente humeur. Aussi fut-ce avec indifférence qu'elle stoppa derrière un camion de livraison qui bloquait en partie la chaussée.

Elle alluma une cigarette et observa machinalement les nombreux passants qui se hâtaient vers les magasins ou gagnaient leur domicile à l'approche de midi. Derrière elle, un conducteur impatient donna un bref coup de klaxon. La conductrice tourna la tête, écarta les bras en signe d'impuissance tout en montrant le camion et ne se soucia plus de l'irascible qui grimaçait de colère. Tout en se retournant, la photographe effleura du regard un homme jeune — vingt-cinq ans tout au plus — qui, une baguette de pain sous le bras, venait brusquement de s'arrêter sur le trottoir à sa hauteur. Son visage exprimait soudain une angoisse subite, voisine de l'affolement à la vue, semblait-il, du camion bloquant la circulation, un peu plus bas.

Régine ne remarqua rien qui pût justifier cette attitude. Le jeune homme brun était à sa gauche, à moins de deux mètres ; son champ de vision ne devait pas être très supérieur à celui de la conductrice, laquelle restait incapable de saisir la raison de cet émoi.

Débouchant de devant le camion arrêté, elle vit paraître un landau qui cahotait puis, d'un seul coup, la photographe réalisa que cette voiture d'enfant *roulait à l'abandon* ! La maman avait dû mal bloquer le frein, avant de laisser le bébé pour faire quelques courses !

Le bruit pétaradant d'une moto se rapprochait rapidement et Régine poussa un cri d'horreur : se faufilant entre les véhicules stoppés, la moto passa en trombe le long de son Opel Rekord et fonça tout droit. Le motard aperçut finalement le landau et voulut freiner, mais il continua quelques mètres encore sur sa lancée. Des gens se mirent à crier et l'on entendit un hurlement de femme.

Soudain se produisit une chose démente : *le landau s'envola littéralement à plusieurs mètres au-dessus de la chaussée* ! Alors que le motard faisait une chute et heurtait — sans gravité — l'aile gauche du camion, le landau voltigeur redescendit et ses quatre roues se posèrent en douceur sur le trottoir, sous les yeux des témoins ahuris.

Régine, le cœur battant à se rompre, ferma un instant les yeux et reporta son attention sur le jeune homme qui avait manifesté soi-même une angoisse *avant que l'incident ne survienne*. Il était toujours là, immobile,

son pain sous le bras, et s'épongeait le front, respirant un peu plus vite, soulagé.

Un attroupement se formait autour du landau et de la maman qui, folle de terreur, s'était précipitée, avait pris le bébé dans ses bras et le serrait contre elle en pleurant d'émotion.

— C'est une honte, de laisser comme ça un landau à la dérive ! marmonnait une vieille dame.

— Ah ! ces mères d'aujourd'hui ! renchérissait une autre aïeule. Ça pense qu'à des bêtises !

— De mon temps, une chose pareille ne serait jamais arrivée !

— Dites, les mémères, gouailla un livreur en salopette, c'est tout ce que ça vous fait d'avoir vu ce landau s'envoler tout seul pour se reposer facile sur le trottoir ?

Les trois vieilles personnes, irrévérencieusement baptisées « mémères », s'entre-regardèrent et l'une d'elles avoua :

— C'est ma foi vrai ! Comment c'est-y possible, une chose comme ça ?

Régine n'écoula pas plus avant ce dialogue, se pencha à la portière et, d'un geste de la main accompagné d'un « psst », elle attira l'attention du jeune homme. Celui-ci la regarda avec étonnement, se demandant si c'était bien à lui que s'adressait cette ravissante blonde au volant de sa voiture rutilante.

— Oui, vous, monsieur, insista-t-elle. Approchez, je vous prie—

Il fit quelques pas, se pencha avec une expression interrogative en serrant sa miche de pain sous le bras.

— Nous sommes samedi, n'est-ce pas ?

— Euh!... oui, madame.

— Donc, cet après-midi, vous ne travaillez pas ?

Il battit des paupières, fit non de la tête, ouvrit la bouche, mais Régine ne le laissa pas parler.

— Vous êtes attendu, chez vous ?

— Euh!... non, madame. Pourquoi ?

— Dans ce cas, montez. Je vous invite à déjeuner.

Il cilla, ses yeux effleurèrent les cuisses fort peu cachées par la minijupe et Régine comprit, éclata de rire.

— Ne vous méprenez pas. Ce n'est point du racolage-Je suis mariée (Enfin, c'est tout comme ! pensa-t-elle.) et je suis sûre que mon... époux sera ravi de vous avoir à déjeuner. Allez, montez, montez donc ! le houspilla-t-elle, amusée.

Le jeune homme brun fit le tour de l'Opel et, un peu gauche avec son pain sous le bras, il hésita une fois encore, la main sur la poignée de la portière. Le camion venait enfin de démarrer et, derrière, l'impatient klaxonnait à grands coups rageurs.

Le garçon, quelque peu désorienté, finit par se décider et s'installa



près de Régine qui démarra aussitôt en se présentant.

— Je m'appelle Régine Vêran. Je suis reporter-photographe à la revue *L.E.M.* Vous connaissez ?

— Il m'arrive de la lire, oui. Une revue intéressante. Je... Permettez-moi de me présenter : Raymond Rivière. Je suis comptable.

Après un moment de silence gêné, il hasarda cette question :

— Excusez-moi, mais... enfin, pourquoi m'avez-vous invité à déjeuner ? Vous ne me connaissez même pas et...

— Mais parce que j'ai besoin d'un témoin, parbleu, monsieur Rivière !

Il la regarda sans comprendre, tandis que Régine enchaînait :

— Voyons, monsieur Rivière, quand je raconterai ce que nous avons vu à Gilles, je veux dire mon compagnon, vous pensez qu'il me croira ?

— Vous... vous parlez de cette chose étonnante ? De ce landau qui s'est envolé ?

— Bien sûr ! Si vous racontiez ça à votre femme, en rentrant chez vous, avez-vous l'impression qu'elle vous croirait ?

— Je suis célibataire, mais je... j'avoue que quiconque n'aurait pas vu ce... prodige aurait du mal à y croire. Ma foi, si vous pensez que mon témoignage suffira à convaincre votre mari, je veux bien. Mais vous me mettez dans une situation... embarrassante. Que va dire votre époux lorsque vous me présenterez en lui contant cette chose... incroyable ? Ne risque-t-il pas de se méprendre et...

— Ne vous faites pas de soucis, monsieur Rivière, Gilles est un homme intelligent... Il l'est même très au-dessus de la moyenne et, corroboré par vous, mon récit ne lui paraîtra pas invraisemblable.

Le jeune comptable refoula un soupir de contrariété et s'enferma dans son mutisme, renonçant à l'idée (insistante pourtant) de grignoter un quignon de pain, car son estomac criait famine !

Boulevard des Sablons, Régine, au pied d'un immeuble cossu, emprunta la rampe déclive menant aux garages particuliers, rangea son Opel Rekord dans le box voisin de celui qu'occupait la Commodore de Gilles Novak et, avec le jeune comptable, elle emprunta ensuite l'ascenseur.

Au coup de sonnette, Gilles ouvrit la porte et marqua un léger étonnement en voyant cet inconnu auprès de la photographe. Celle-ci, en entrant, déposa un furtif baiser sur les lèvres de son compagnon et annonça d'un ton joyeux :

— J'amène un invité, chéri. M. Raymond Rivière, comptable.

A ce dernier, elle présenta le directeur de la revue *L.E.M.* et conseilla :

— Posez donc votre pain sur la table, monsieur Rivière.

— Vous êtes le bienvenu. Seriez-vous un ami de Régine ?

Il secoua la tête, mais la maîtresse de maison devança sa réponse.

— Non, chéri, j'ai accosté ce monsieur dans la rue, peu après que le landau se soit envolé. Il me fallait un témoin, tu comprends ?

Gilles afficha une mine interloquée.

— Pas très bien. Et, pour tout dire, je ne comprends strictement rien à ce que tu racontes, mon chou. Ne pourrais-tu être plus claire ? Qu'est-ce qui s'est envolé ?

La jeune femme avait disparu dans leur chambre et, de là, elle passa dans la salle de bains en lançant quelque chose qu'il ne parvint pas à saisir. Raymond Rivière toussota, gêné lorsque son hôte posa sur lui un regard interrogateur.

— Un... landau, monsieur Novak. C'est un landau qui s'est envolé, dans la rue de Belleville. Je conçois votre incrédulité, mais c'est bien pourtant ce qui est arrivé...

Régine revint une minute plus tard et entreprit de narrer par le menu le déroulement de l'incident, prenant souvent à témoin le comptable qui opinait, en dégustant du bout des lèvres le Cutty Sark servi par ses hôtes.

— Que penses-tu de ça, chéri ? acheva-t-elle en levant sur Gilles ses grands yeux bleus au maquillage discret.

— Je ne vois qu'une explication, à laquelle tu as d'ailleurs certainement songé : un phénomène de télékinésie.

Et de préciser à l'intention de leur invité :

— On désigne ainsi une faculté parapsychique, existant chez un assez petit nombre d'individus et consistant à agir à distance sur la matière, sur des objets qui se mettent alors en mouvement, sautent ou voltigent, à moins qu'ils ne se dématérialisent pour apparaître ailleurs. On appelle ces sujets doués de pouvoirs paranormaux des médiums à effets physiques ([1]), mais, dans la plupart des cas, ces phénomènes se produisent sans qu'intervienne leur volonté. On connaît pourtant des personnes capables d'agir volontairement dans des expériences de télékinésie, tels le jeune Uri Geller, cet ancien para israélien dont les prouesses télévisées ont eu des millions de témoins, et Nella Mikhailova, cette Russe que de nombreux savants soviétiques ont maintes fois contrôlée alors que, à distance, elle faisait voltiger des cigarettes sous un globe de verre, ou bien une carafe d'eau et d'autres objets ([2]).

» Il y a aussi, en France, le jeune Jean-Claude Pantel, dont les pouvoirs paranormaux sont, chez lui, indépendants de sa volonté, pouvoirs qui agissent par périodes ; nous connaissons également le cas de l'étonnant voyant et guérisseur Pierre Meslat qui, pendant des années, eut sa vie littéralement empoisonnée par des phénomènes

intempestifs (1). »

Raymond Rivière posa son verre de scotch et parut soulagé.

— Je suis heureux, monsieur Novak, que vos compétences en la matière vous aient permis de ne pas douter du récit de votre femme et de mon propre témoignage.

Il se leva, toujours un peu gauche, jeta un coup d'œil à son pain sur la table et ajouta :

— Je crois que je ferais aussi bien de rentrer chez moi. Je ne veux pas vous déranger et...

Régine, d'un geste amical, le fit se rasseoir.

— Pas question, monsieur Rivière, vous allez déjeuner avec nous et nous expliquer comment vous faites.

Interloqué, il fronça les sourcils, cherchant à masquer son trouble.

— Comment je... je fais quoi, madame ?

— Eh bien ! oui : *comment avez-vous fait pour exercer vos pouvoirs télékinésiques sur ce landau et éviter une mort certaine au bébé qui l'occupait ?*

Le jeune comptable se rassit en pâlisant, soudain très mal à l'aise.

— C'est... c'est une plaisanterie qui m'échappe, balbutia-t-il.

Régine fit un bref signe de tête à Gilles pour atténuer sa propre surprise et enchaîna, à l'endroit de Rivière :

— Quelques secondes *avant* que le landau livré à lui-même n'apparaisse, devant le camion, *donc, avant que vos yeux ne l'aient vu*, votre visage a exprimé soudain la plus vive angoisse. Quand le motard est arrivé, en louvoyant entre les véhicules, vous avez tressailli et braqué ensuite vos yeux, des yeux d'une extraordinaire fixité, sur le landau qui débouchait devant le camion arrêté... Et ce landau s'est envolé pour se poser en douceur sur le trottoir.

Elle le considéra avec insistance et conclut :

— Vous êtes non seulement un médium télé kinésique ou psychokinésique mais, de surcroît, vous détenez un pouvoir de voyance. Vous ne pouvez le nier ; au moment où survint ce qui aurait pu être un dramatique accident, vos réactions vous ont trahi. C'est *vous*, monsieur Rivière, vous seul qui, par vos facultés supra-normales, avez sauvé ce bébé de la mort.

Le jeune comptable promena sur ses hôtes un regard désesparé et ses épaules se voûtèrent. Gilles eut pitié de son désarroi.

— Je comprends votre attitude, monsieur Rivière. Vous êtes anxieux à l'idée que vos dons exceptionnels et d'une rare puissance risquent d'être divulgués, jetés en pâture au public. Rassurez-vous, Régine et moi savons être discrets quand il le faut. Je n'ai pas l'intention de publier à votre insu un reportage dans L.E.M., bien qu'un cas comme le vôtre ferait la joie de nos lecteurs. Je respecterai votre anonymat puisque vous le souhaitez.

Raymond Rivière fut touché par la compréhension et l'altruisme de cet homme, de cette célébrité du journalisme et de l'ésotérisme dont il avait eu l'occasion de lire maints articles.

— Je vous remercie de votre discrétion, monsieur Novak, et je ne peux continuer de nier, devant vous. Les déductions pertinentes de madame Novak...

— Régine Véran, rectifia-t-elle en riant, mais c'est la même chose.

— Les déductions auxquelles vous avez abouti sont parfaitement exactes, madame, fit-il en lui rendant son sourire amical. A un détail près : mes voyances ne s'exercent qu'à courts termes. Par exemple, je n'ai perçu l'irruption du landau sur la chaussée qu'avec dix ou vingt secondes d'avance ; je ne suis donc pas, à proprement parler, un voyant capable de percevoir des portions lointaines d'avenir.

— Mais vous agissez « sur commande », en quelque sorte, au gré de votre volonté ?

— La plupart du temps, oui, monsieur Novak, mais il arrive parfois que je traverse des périodes d'obscurité. J'appelle ainsi les moments, de durée variable, pendant lesquels je redeviens normal, je ne fais plus de voyance à court terme et où je suis incapable d'activer mes fonctions PK ([3]).

Il ferma à demi les yeux, se concentra quelques secondes et Régine sursauta vivement : un petit miroir de Venise, finement ouvragé, venait de tomber sur ses genoux !

Le jeune comptable sourit.

— Excusez-moi de vous avoir fait peur, madame. J'ai « visualisé » votre chambre et « déplacé » ce miroir pour l'amener sur vos genoux. Je ne sais pas comment cela se fait, mais ça se fait, et les murs ne constituent pas un obstacle !

Raymond Rivière fixa le miroir, sur les genoux de Régine, et l'objet disparut ; dans la seconde qui suivit, on entendit un léger choc dans la chambre dont la porte était fermée. La photographie se leva, ouvrit et annonça :

— Le miroir a repris sa place sur la psyché de notre chambre ! Vous pouvez donc « voir » aussi à travers les murs ?

Il inclina affirmativement la tête et crut devoir préciser :

— Mais cette faculté est beaucoup plus sporadique que les autres et il m'arrive parfois de ne rien voir, de constater que les murs, les cloisons sont opaques pour moi comme pour tous les gens normaux.

— Vous n'êtes pas « anormal », monsieur Rivière, vous êtes différent à un degré supérieur, ce n'est pas du tout la même chose, sourit Gilles Novak.

— C'est la première fois de ma vie que je parle librement de mes facultés et cela me fait du bien de pouvoir me détendre, renoncer pour un moment à être sur le quivive, à craindre je ne sais quoi susceptible

de me trahir.

Il fit une pause, enchaîna :

— Avez-vous une idée du mécanisme qui préside à la mise en activation de ces fonctions parapsychiques ? A la libération de cette énergie que vous avez appelée « psychodynamique » dans l'un de vos articles, si j'ai bonne mémoire ?

Le journaliste lissa machinalement sa fine moustache du pouce et de l'index avant de répondre :

— J'ai créé ce néologisme, c'est vrai, estimant alors, avec beaucoup de mes confrères chercheurs « marginaux », que cette énergie mystérieuse était issue du psychisme humain pour agir directement sur la matière. Mais il est possible aussi que les choses se passent différemment dans la réalité. On peut imaginer avec Wheeler ([4]), un scientifique américain, que le psychisme particulier des médiums dits à effets physiques agisse comme un catalyseur sur des énergies fantastiques incluses dans la structure multidimensionnelle de l'espace.

» Wheeler a baptisé « géométrodynamique » ce type d'énergie qui, réagissant à l'activation d'un champ psychique issu d'un médium, imprimerait tel ou tel mouvement à des objets. Dans votre cas, Raymond Rivière, vous seriez en mesure de *contrôler*, de canaliser cette énergie géométrodynamique pour faire accomplir telle ou telle trajectoire à tel ou tel objet. *Même si cette trajectoire passe par le milieu d'un mur !* Auquel cas, il s'y ajoute une fonction nouvelle : celle de la dématérialisation en deçà d'un obstacle et de la rematérialisation de l'objet au-delà de l'obstacle. »

Gilles Novak s'enferma un instant dans ses pensées puis s'adressa de nouveau au jeune comptable « phénomène ».

— Vous n'êtes pas sans savoir que, en France, en particulier, nombre de savants sont plongés dans le plus parfait obscurantisme en matière de paranormal, qu'ils réfutent obstinément sans même chercher à étudier le problème. Parallèlement, il existe de jeunes chercheurs, même au sein du C.N.R.S. ou de certains laboratoires et organismes d'Etat, que ces problèmes passionnent, qu'ils étudient clandestinement ; clandestinement, car les pontifes de la Science et autres mandarins, s'ils apprenaient leur identité, briseraient immédiatement leur carrière.

» Or, un homme tel que vous, monsieur Rivière, pourrait rendre d'immenses services à la *vraie* Science, aux vrais scientifiques, en démontrant aux vieilles barbes et aux savantasses qu'ils sont dans l'erreur et que leur obstruction systématique à l'endroit du paranormal est un crime contre l'esprit.

» En conservant l'anonymat, pourquoi n'accepteriez-vous pas de faire une démonstration de vos pouvoirs devant les scientifiques négateurs ? Du moins devant ceux qui voudraient bien y assister, car il

est évidemment des imbéciles ou des canailles de la Science qui refuseront *toujours* d'admettre même l'évidence. »

Le comptable exhala un soupir.

— Pendant des années, j'ai hésité à proposer justement ce genre de démonstration à des savants, par crainte de perdre ensuite ma tranquillité, voire ma situation. Récemment, une occasion me fut offerte d'effectuer une petite démonstration... sans risque. Voilà comment les choses se sont passées.

» Je suis comptable dans une importante firme industrielle et, le mois dernier, le comité d'entreprise a donné une fête à l'occasion du départ à la retraite de deux vieux collaborateurs de la maison. Certains jeunes talents, en amateurs, ont chanté, d'autres ont raconté des blagues et, moi, j'ai fait des tours de prestidigitation. »

— Vous êtes aussi prestidigitateur ?

— Non, madame, je ne connais rien à la magie blanche ni aux tours de cartes, mais je pensais pouvoir utiliser mes dons PK de sorte que mes collègues auraient pu croire, logiquement, que j'étais un bon prestidigitateur. Et c'est bien ce qui se passa : je fis disparaître un verre de la table que je rematérialisai dans la salle, aux pieds de quelqu'un ; ce fut au tour d'un crayon à bille qui se matérialisa dans le décolleté d'une collègue et bien d'autres pseudotours. Ce petit numéro me valut un franc succès et mes amis de bureau me qualifièrent de sacré farceur de génie, certains allant même jusqu'à me traiter d'idiot. Pour eux, je perdais mon temps à cet emploi de comptable et c'est vers le music-hall que j'aurais dû m'orienter.

« Quinze jours après cette soirée, un article parut dans le bulletin du comité d'entreprise distribué aux quelque cinq cents employés de la firme industrielle pour laquelle je travaille. Avec des termes élogieux, on y rapportait mes « talents » de prestidigitateur jugés bien supérieurs à ceux des meilleurs professionnels. Je n'en retirai aucune vanité, bien sûr, puisque ces facultés paranormales étaient naturellement en moi. Huit jours s'écoulèrent et je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais soumis à une surveillance discrète. Dans la rue, assez souvent, un homme me suivait ; pas toujours le même, et je commençai à avoir peur, à regretter ma participation à la petite fête du comité d'entreprise.

» Manifestement, des gens s'intéressaient à moi d'un peu trop près. J'ai pu, à deux ou trois reprises, semer ces suiveurs... »

— En vous téléportant ailleurs ?

— Non, monsieur Novak, je ne suis jamais parvenu à faire une téléportation, à disparaître d'un point pour réparaître à un autre.

— Cette fonction existe peut-être en vous, mais à l'état latent... N'avez-vous rien pu apprendre sur les raisons de ces filatures ? Sur l'identité de vos suiveurs ?

Rivière secoua négativement la tête.

— Je ne sais rien, mais cette surveillance répétée m'inquiète. Vous ne pouvez imaginer à quel point je déplore de ne pas être télépathe. Je vis dans l'inquiétude, ignorant qui sont ces gens et ce qu'ils me veulent. Vous devez comprendre que, dans ces conditions d'insécurité, je refuse de me prêter à une démonstration devant des savants dont certains, convaincus de la réalité de mes pouvoirs, ne manqueraient pas de faire une communication, de publier le résultat de leurs observations. Je ne tiens pas du tout à devenir célèbre, à être le point de mire du public... et à attirer davantage sur moi l'attention de ces hommes mystérieux qui m'espionnent sans doute en permanence.

Il eut un sourire sans joie pour s'adresser à Régine.

— Vous comprenez mes hésitations, tout à l'heure, devant votre invitation inattendue ? Je me suis demandé un moment si vous n'étiez pas une complice de ces inconnus, puis j'ai réalisé que votre voiture était bloquée dans la rue par cet encombrement avant que je n'arrive à votre hauteur. Donc, vous n'aviez pu me suivre et c'est ce qui m'a décidé à accepter de monter à vos côtés.

— Et vous avez fort bien fait, conclut Gilles Novak. Votre cas m'intéresse vivement, monsieur Rivière, et je suis déterminé à vous aider si besoin était. N'hésitez jamais à faire appel à moi, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit si vous l'estimez nécessaire. Il faut absolument que nous sachions qui sont vos... anges gardiens et quel but ils poursuivent.

Puis, se tournant vers sa compagne :

— Chérie, veux-tu dire à la bonne d'ajouter un couvert ? Et vous, monsieur Rivière, veuillez m'excuser un petit instant ; je n'ai plus de cigarettes. Je ne serai pas longtemps absent...

— Dépêche-toi, Gilles, nous déjeunerons dans un quart d'heure, lança Régine en se dirigeant vers la cuisine.

Gilles Novak n'avait nul besoin de cigarettes et Régine l'avait fort bien compris, mais était entrée dans son jeu.

Le directeur de la revue *L.E.M.* s'était simplement arrêté chez le concierge de l'immeuble, demandant la permission de téléphoner en prétextant un dérangement de son appareil. Il composa le numéro de son ami Alain Martel, lequel dirigeait une agence de détectives privés auquel il avait eu recours à diverses reprises ([5]). La secrétaire le lui passa et Gilles, par discrétion et ne pouvant prier le concierge de sortir de sa loge, s'adressa à son ami en anglais, lui expliquant très exactement ce qu'il attendait de lui.

Alain Martel répondit :

— Aucun problème, Gilles. Vers 16 heures, quand toi et Régine

sortirez avec ce monsieur Rivière, l'un de mes hommes sera en poste devant chez toi ; il photographiera discrètement notre invité, puis il rejoindra son coéquipier qui l'attendra dans une voiture près de la sortie de la rampe d'accès au garage. Dès cet instant, vous serez filés par mes hommes et, quand ce Raymond Rivière vous quittera, mes gars ne le lâcheront pas d'un pouce. S'il a des suiveurs à ses basques, nous les prendrons à notre tour en filature et nous saurons un jour le pourquoi du comment. Je te tiens au courant de façon régulière.

— Bien entendu, ajouta le journaliste, tu places également un homme en faction devant le domicile de Rivière. Il doit habiter dans la rue de Belleville ou à proximité.

— C'était prévu, tu penses. A bientôt, vieux !

A 16 heures, Gilles Novak, Régine et leur invité, au lieu de descendre directement au sous-sol avec l'ascenseur, s'arrêtèrent au rez-de-chaussée et gagnèrent le garage par la rampe inclinée.

La jeune femme, mise au courant des buts poursuivis par le journaliste, feignit de se tordre le pied et s'agrippa à son bras en marmonnant :

— J'ai une pierre dans ma chaussure !

Elle mit un certain temps à trouver cette pierre... inexistante pour permettre au détective privé posté dans les parages, discrètement dissimulé derrière un massif de fusains, de photographier à loisir le jeune comptable qui, ignorant tout des machinations dont il était l'objet, contemplait le jardin qui décorait la façade du luxueux immeuble du boulevard des Sablons.

Ils gagnèrent ensuite les boxes souterrains et prirent place dans l'Opel Commodore bleu métallisée du directeur de la revue *L.E.M.*

— Nous allons vous reconduire chez vous, monsieur Rivière. Où habitez-vous ?

— Au 183 de la rue de Belleville, monsieur Novak.

— J'ai oublié de vous demander si vous aviez le téléphone ?

— Non, je n'ai pas le téléphone, mais si vous désiriez me joindre, vous pourriez toujours appeler une voisine qui le possède : madame Frénoy, c'est une vieille dame charmante et nous sommes voisins de palier. Son numéro est le 797-84-14.

Gilles griffonna le numéro sur le minibloc-notes fixé sur le tableau de bord et démarra. L'Opel Commodore grimpa en souplesse la rampe inclinée, sortit sur la voie d'accès à la chaussée et s'engagea sur le boulevard des Sablons.

Dans le rétroviseur, Gilles remarqua une voiture noire qui démarrait et le prenait en filature.

Une « modeste » Manta Berlinetta pouvant atteindre le 175 km/h



et passer de l'arrêt à 100 km/h en 12 secondes !

Le journaliste sourit intérieurement en songeant que son ami Alain Martel avait pris à cœur la mission dont il l'avait chargé. Si besoin était, avec un tel engin, ses occupants pourraient s'offrir un beau match poursuite !

Dans cette « boîte » de Saint-Germain-des-Prés, l'atmosphère était étouffante, chargée de fumée de cigarettes et l'orchestre (composé de « choses » squelettiques et braillardes, dépenaillées, la chemise ouverte jusqu'au nombril, les cheveux hirsutes) faisait entendre un tintamarre délirant gonflé par la sono. A cela s'ajoutaient les clignotements agressifs de spots très « psychedelics » jetant leurs éclats alternés sur une foule en transe qui se déhanchait au rythme de la musique pop.

Le coude sur la table, le menton dans la main, une jeune fille aux longs cheveux noirs, discrètement maquillée, promenait des yeux désabusés sur l'assistance en pleine ébullition. Elle paraissait s'ennuyer à mourir et, à deux reprises, avait refusé d'un signe de tête poli l'invitation d'un cavalier, style hippy, qui s'en était retourné avec un haussement d'épaules dédaigneux. L'un d'eux l'avait même traitée de « sale pucelle » ! Ajoutant — en criant dans ce tumulte — qu'on n'avait « rien à f... d'une bourgeoise c... dans cette boîte » !

La jeune fille avait serré les dents, se retenant, se dominant pour ne pas gifler ce grossier personnage, renonçant à lui répondre que, si elle était précisément dans cette boîte, c'était uniquement sur l'insistance de son amie Marianna qui l'y avait traînée. Une amie de bureau, dactylo chez cet architecte dont elle-même, Jeannine Daurat, était la secrétaire.

Une grande fille rousse à la minijupe verte et dont le chemisier largement ouvert ne voilait qu'imparfaitement ce qu'il aurait dû cacher, arriva essoufflée et se laissa choir sur le tabouret près de la jeune fille.

— Ben dis donc, Jeannine, t'as pas l'air de te marrer, ce soir !

— Je t'ai accompagnée pour te faire plaisir, Marianne, et j'avoue que je ne m'amuse guère. Ces jeunes gens sont grossiers, vulgaires et débraillés. Tu aurais pu choisir une boîte mieux fréquentée. Celle-ci est... infâme !

Un grand sourire accueillit ces paroles.

— Tu vas être contente, Jeannine ! Je viens justement de retrouver deux amis, deux types très bien, tu verras, qui s'apprêtaient à aller à une soirée en banlieue. Ils nous invitent. Tu viens ?

— *Nous ?*

— Oui, nous ; je leur ai parlé de toi.

Sans attendre la réponse, Marianne se leva, fit un grand signe, le

bras levé et deux hommes, ayant de peu dépassé la trentaine, s'approchèrent, fendant la foule. L'un d'eux portait un élégant blazer bleu foncé et une chemise immaculée, ouverte sur son torse bronzé. L'autre, en pantalon de flanelle claire, sportif, avait la poitrine moulée dans un léger sweater bleu turquoise. L'un et l'autre paraissaient racés, issus d'un tout autre milieu que celui des habitués de cette boîte.

— Gérard (Marianne désignait l'homme au blazer) et Philippe...  
Mon amie Jeannine.

Cette dernière consentit à esquisser un sourire poli et regarda tour à tour les deux hommes, nota chez eux une certaine distinction qui ajoutait à leur physique assez séduisant.

Gérard s'était incliné en la regardant avec un sourire admiratif.

— Nous ferez-vous l'honneur d'accepter notre invitation ?

— Bien sûr, qu'elle accepte ! intervint Marianne. Allez, filons d'ici. On crève de chaleur. Tu viens, Philippe ?

Jeannine se leva après une imperceptible hésitation, n'osant pas refuser...

Pourtant, cet homme

— Gérard — avait eu en la voyant *des pensées assez proches de celles des danseurs qui étaient venus, sans succès, l'inviter durant la soirée.*

Somme toute, n'était-ce pas un peu normal qu'un homme eût désiré Jeannine ? N'était-elle pas une très belle femme, aux formes merveilleuses ?

Mais pourquoi fallait-il donc que les hommes, toujours, évoquent des images précises dans leur esprit ?

*Des images qu'elle lisait dans leur psychisme...*

Des images d'une lubricité qui la choquait. Non point parce qu'elles représentaient l'acte charnel, au demeurant fort naturel en soi, mais parce que ces inconnus — certains, abjects — se repaissaient de ce délire érotique imaginaire qui la souillait, elle, Jeannine Daurat, secrétaire d'un architecte.

Et télépathe, entre autres pouvoirs paranormaux dont la nature l'avait dotée...

## CHAPITRE II

Philippe conduisait avec, à ses côtés, Marianne, tandis que Gérard et Jeannine Daurat avaient pris place à l'arrière. Cette dernière, moins volubile que son amie, se taisait, s'isolait, essayait de fermer son esprit aux pensées parasites qu'elle captait involontairement le long du trajet. Pensées généralement « calmes », paisibles, de gens qui cherchaient le sommeil ou, parfois, train d'ondes plus violent provenant de l'énergie psychosexuelle libérée par un couple qui se livrait aux joies de l'amour.

Pensées de souffrances aussi émises par un malade ; pensées désordonnées enfantées par un dormeur aux prises avec un affreux cauchemar.

Lasse de ces stress, de ces agressions, Jeannine allait dresser une barrière mentale lorsque, brusquement, une pensée étonnamment claire l'effleura comme un souffle furtif ; une pensée qui « vibrait » à un autre niveau de conscience que celui du commun.

Gérard choisit malencontreusement ce moment pour poser négligemment sa main sur le genou de la jeune télépathe.

— Vous n'avez pas prononcé un mot depuis notre départ, Jeannine...

Elle eut un sursaut de vive contrariété : le fil ténu s'était rompu ! Par la faute de cet imbécile qui amorçait ses travaux d'approche !

— Excusez-moi, Gérard, je n'ai pas l'habitude de veiller aussi tard, biaisa-t-elle. Où sommes-nous ? Quelle est cette rue ?

— C'est la rue de Belleville, jeta le conducteur. Nous ne sommes plus très loin des Lilas. La réception a lieu dans un pavillon, place des Roses, environ cinq cents mètres après la mairie des Lilas.

« Réception »... Pour Jeannine, qui lisait dans le psychisme des deux hommes, le mot n'était qu'un euphémisme et elle avait d'ores et déjà une idée précise quant à la nature exacte de cette « réception » là ! Tolérante, il lui était indifférent que de multiples couples se livrent à ce genre d'ébats en commun, mais il n'aurait su être question pour elle d'y participer. Il lui fallait trouver un moyen *normal* de prévenir cette écervelée de Marianne sans user, bien évidemment, de ses fonctions télépathiques qu'elle n'avait jamais révélées à quiconque.

La jeune fille sonda le psychisme de son amie et, au bout d'un moment, elle eut confirmation de ce à quoi elle songeait : Marianne s'imaginait naturellement que cette soirée leur vaudrait certainement un flirt poussé ; voire, elle n'était pas hostile à l'idée de finir la nuit dans les bras de Philippe tout en considérant l'éventualité probable qu'il en irait de même pour Jeannine et Gérard.

La télépathe avisa soudain l'enseigne d'un bar-tabac et dit vivement :

— Philippe, arrêtez un instant. Je vais acheter des cigarettes. Tu m'accompagnes, Marianne ?

— Laissez, intervint Gérard. Dites-moi quelle marque vous désirez et...

— Non, vous êtes gentil mais je... je préfère y aller avec Marianne.

La voiture stoppa et les deux jeunes femmes entrèrent dans le bar-tabac. En peu de mots, Jeannine fit part à son amie de ses « convictions » et lui conseilla fermement de prendre congé de leurs soupirants. Marianne haussa les épaules.

— Toi et tes intuitions ! Il ne te plaît donc pas, Gérard ?

— Là n'est pas la question, Marianne. Je n'y vais pas, ma décision est prise. Tu sais ce qui va se passer dans ce pavillon. Libre à toi d'y aller, si ce genre de... réception t'attire. Personnellement, je n'ai jamais eu de penchant pour les « transports en commun » !

Marianne hésitait.

— On pourrait toujours y aller faire un tour et repartir si... si c'est comme tu dis, non ?

La télépathe fit non de la tête, obstinée.

— Je reste ici. Va nous excuser auprès d'eux. Dis-leur n'importe quoi. Que j'ai un malaise ou ce que tu voudras. Nous rentrerons en taxi.

Marianne fit la moue, peu enchantée par cette corvée, et revint après avoir parlementé quelques minutes.

— Ils ne sont pas dupes, tu sais ? Philippe a été indigné que tu penses une chose pareille de leur réception. Il y a, paraît-il, des gens très bien et même une personnalité politique. Tu te rends compte ?

— Je me rends fort bien compte que tu ne me crois pas et que tu meurs d'envie d'y aller. Après tout, tu es majeure et on ne te tuera pas. Amuse-toi bien...

Et Jeannine, sans plus se soucier de la jeune rousse, commanda un café. Elle entendit peu après un bruit de moteur qui s'éloignait. La porte du bar-tabac se rouvrit et Marianne revint, l'air maussade, pour chuchoter :

— Ils n'étaient pas contents, pas contents du tout et, en partant, ils m'ont chargée de te dire que tu...

Devant son embarras, la jeune brune l'encouragea.

— Eh bien ?

— Ils m'ont dit que tu n'es qu'une pucelle bourgeoise !

Jeannine ne put s'empêcher de rire.

— Tout le monde peut se tromper...

Marianne rit aussi puis fronça légèrement les sourcils, se demandant lequel des deux qualificatifs était faux...

Après avoir déposé Marianne à son domicile, Jeannine demanda au chauffeur du taxi d'emprunter la rue de Belleville et de rouler lentement. Ce à quoi il se plia, habitué aux fantaisies de certains clients. Du moment que ceux-ci payaient la course, il se moquait éperdument de leurs marottes !

Son psychisme libéré de toute barrière, elle essaya de capter cette source d'émissions mentales étonnamment claires, puissantes, nettement au-dessus de la normale, qui l'avait effleurée une demi-heure plus tôt. En repassant à peu près à l'endroit où elle avait reçu ce train d'ondes, elle se raidit instinctivement, cessa un instant de

respirer. Le taxi roulait lentement, s'éloignait des numéros 175 à 200 au niveau approximatif desquels le phénomène avait eu lieu. Mais, cette fois, rien ; les pensées perçues étaient normales en intensité. Le possesseur de ce psychisme *différent* avait dû s'endormir.

— Arrêtez ! s'exclama subitement la jeune fille qui se ravisa aussitôt. Non, vous m'arrêterez un peu plus bas, devant l'église Saint-Jean-Baptiste...

La télépathe venait de capter une pensée qui l'intriguait : dans le secteur repéré plus haut, un cerveau pensait — à l'état de veille — à une mission de surveillance...

Jeannine régla la course et remonta à pied, lentement, la rue de Belleville, cherchant à localiser d'où provenait cette pensée. Celle-ci se rapprochait peu à peu...

*Encore quatre heures à tirer...*

*Ils font peut-être fausse route en nous mettant également en planque la nuit. Le type ne sort pratiquement jamais avant 7 h 30 le matin en semaine.*

*Demain, c'est dimanche. Il fera la grasse matinée et Georges qui me remplacera le verra peut-être sortir vers 11 heures pour aller chercher sa flûte de pain?... Marrant, ce Rivière. Il a l'air d'un type très moyen et c'est pourtant un gars aux pouvoirs fantastiques !*

*Est-ce qu'il en connaît d'autres ? D'autres comme lui ? Est-ce qu'ils mijotent quelque chose ?*

*Linghausen donnerait cher pour percer le secret de ces types-là !*

Le train d'ondes mentales s'interrompt pendant quelques secondes puis son intensité énergétique se modifia et Jeannine perçut :

*Belle fille ! De longs cheveux comme je les aime. Mais pas question de lui faire un brin de conduite. Linghausen n'apprécierait pas, mais alors pas du tout, que je quitte mon poste !*

La jeune télépathe comprit, à cette remarque la concernant, que le guetteur devait être posté dans le couloir — porte ouverte — qu'elle venait de dépasser, de l'autre côté de la rue. Elle jeta un bref coup d'œil : il s'agissait de l'immeuble n° 176. Le guetteur surveillait, dans ce cas, une maison très voisine ; une maison où demeurerait ce mystérieux M. Rivière « aux pouvoirs fantastiques ». Elle ne s'était donc pas trompée en décelant dans ce voisinage, un peu plus tôt, un type d'ondes mentales différentes de la normale.

*Tiens ! Une belle de nuit qui rentre bredouille, sans doute ?*

Cette pensée, nouvelle, la surprit et elle se mit à sonder le psychisme qui venait d'effleurer le sien. Là aussi, il s'agissait d'un homme, différent du précédent, mais tous deux avaient ceci en commun : ils épiaient l'immeuble qu'habitait cet énigmatique Rivière. Cette fois, pourtant.

Jeannine ne décela pas dans cette nouvelle pensée l'obscur

menace qu'elle avait perçue chez l'autre. En se concentrant, elle parvint à localiser le second guetteur, posté derrière la fenêtre du second étage d'un hôtel. Ce guetteur-là venait à son tour de repérer la jeune fille qui passait dans la rue. Elle sentit peser sur elle son regard et esquissa un sourire : naturellement, cet homme, lui aussi, évoquait certaines images précises et libertines, mais Jeannine se fit une raison. Elle ne pouvait rien changer à la gent masculine et, parfois, qu'on le veuille ou non, ce genre de pensées vient à l'esprit le plus naturellement du monde chez un homme admirant une jolie femme.

La télépathe eut soudain une bouffée d'euphorie : le second guetteur venait de repenser à sa mission et, par association d'idées, son psychisme avait évoqué le numéro 183.

Pour cette nuit, Jeannine Daurat en savait assez : ce M. Rivière demeurait au 183 de la rue de Belleville. Il serait temps, demain, de tenter d'autres investigations...

Gilles Novak ouvrit les yeux et vit Régine, habillée, se pencher sur lui pour l'embrasser.

— Désolée de t'avoir réveillé, mon chéri.

— Mais où vas-tu, d'aussi bonne heure, un dimanche matin ?

— Il est déjà 8 heures et demie, Gilles. Tu l'as oublié ? J'ai rendez-vous chez mon coiffeur à 9 heures. Je serai rentrée avant midi. Rendors-toi, mon chou.

Il l'enveloppa de ses bras, voulut l'attirer à lui, mais elle s'esquiva en riant puis lui lança du bout des lèvres un baiser.

Dans le garage souterrain, Régine s'énerva un moment sur la serrure de la porte à glissière du box qui finit par s'ouvrir. Elle se mit au volant de son Opel Rekord rouge et démarra, roulant vers le plan incliné. Elle n'eut pas le temps de l'atteindre et poussa un cri de frayeur tout en freinant : de derrière le dossier de son siège venait de surgir un homme masqué d'une cagoule qui, prestement, lui fit un garrot de son bras. De l'autre main, il appliqua sur son nez un épais tampon de coton dans lequel il avait écrasé une ampoule de soporifique.

La photographe tenta de se débattre, mais en vain ; le bras bloquait son cou et, rapidement, la substance chimique qu'elle respirait la plongea dans le sommeil.

L'inconnu se pencha, saisit la jeune femme inerte sous les bras, s'aida en passant un bras sous ses jambes et la fit basculer sur le siège arrière. Il l'y allongea, la recouvrit d'un plaid, se mit ensuite au volant — mains gantées — et démarra en souplesse pour gravir le plan incliné.

L'enlèvement de Régine Vêran n'avait pas exigé plus de trois

minutes.

Quand la photographie revint à elle, une vive lumière lui fit aussitôt refermer les paupières, détourner la tête. Elle vit un mur aux pierres apparentes à sa gauche et, derrière elle, un sol de terre battue. Clignant des yeux, évitant d'affronter ce puissant projecteur qui l'aveuglait, elle examina le mur de droite, peu éloigné, identique aux autres, et vit, assez haut, un soupirail à travers lequel elle distingua le feuillage des arbres.

Dans le silence de cette cave, par le soupirail grillagé, lui parvenaient des chants d'oiseaux. Elle essaya, entre ses paupières mi-closes, de deviner ce qu'il y avait derrière ce projecteur, et finit par distinguer quatre silhouettes sombres : des hommes, en costume de ville, élégants, mais le chef couvert par une cagoule. Quatre hommes qui la dévisageaient, sans prononcer une parole.

Régine Véran s'était assise, au bord de ce lit de camp sur lequel elle avait repris ses sens.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi m'avez-vous enlevée ?

Les hommes demeurèrent silencieux, mais trois d'entre eux tournèrent la tête vers le quatrième. Celui-ci, après un long moment, les regarda à son tour et fit un signe de négation. Les autres eurent un mouvement d'humeur et l'un d'eux se détacha du groupe, s'approcha de Régine en cachant un objet dans son dos.

Sur la défensive, la photographie s'était dressée vivement, se reculant vers l'angle de la cave. L'un des hommes s'approcha à son tour et lui saisit le bras, mais la jeune femme se dégagea en faisant un moulinet et son pied partit, frappant violemment au bas-ventre l'inconnu qui poussa un rugissement de douleur et se cassa en deux.

Ses complices se précipitèrent et Régine, succombant sous le nombre, fut solidement immobilisée malgré ses ruades. Un tampon d'ouate fut appliqué sur sa bouche et son nez, solidement maintenu. Elle tenta, au début, de ne pas respirer pour échapper à l'action de la substance chimique, mais sa résistance ne put se prolonger et, au bord de l'asphyxie, elle aspira à pleins poumons cette odeur douceâtre qui, lentement, la fit sombrer dans l'inconscience...

Jeannine Daurat, ce dimanche matin, était heureuse. L'approche de l'été, des vacances, n'y étaient pour rien, et sa jubilation intérieure provenait du fait qu'elle avait découvert, la nuit dernière, l'existence de cet homme dont le psychisme particulier trahissait indubitablement des fonctions paranormales.

Elle n'était donc plus seule à être *différente*.

Il y avait, à Paris, un autre être qui, sur le plan psychique, par certains côtés, lui ressemblait.

Un être que deux hommes épiaient, s'ignorant l'un l'autre et poursuivant chacun des buts opposés.

Vêtue d'une élégante minirobe imprimée, au large décolleté, laissant ses bras nus, la brune Jeannine remontait d'un pas léger la rue de Belleville, moins animée toutefois qu'au cours de la semaine.

Un gamin vint vers elle et lui présenta un éventail de pochettes de cartes postales sous emballage plastifié.

— Pour l'U.N.I.C.E.F., madame. C'est dix francs...

Elle ébouriffa la chevelure de l'enfant.

— D'accord, donne-m'en un jeu.

Le gamin lui remit l'enveloppe en plastique transparent, empocha le billet et s'éloigna sur un : « Merci, m'dam. »

Jeannine eut soudain une idée et rappela l'enfant, lui acheta deux autres jeux de cartes postales qu'elle garda à la main en se remettant en marche. Elle n'en sondait pas moins le psychisme de l'homme qui déambulait nonchalamment sur le trottoir opposé : cet homme pensait à son collègue Georges qu'il venait de remplacer depuis une demi-heure. En filigrane subsistait la nécessité de ne pas perdre de vue la porte du numéro 183, afin de suivre Raymond Rivière s'il venait à sortir.

C'est ainsi que la télépathe apprit le prénom du mystérieux inconnu sur la trace duquel elle s'était lancée.

Se payant de culot et arborant son plus beau sourire, elle accosta le guetteur.

— Achetez-moi des cartes postales de l'U.N.I.C.E.F., monsieur.

— Heu!... non, merci. Je... j'en ai déjà pris.

— En ce cas, l'U.N.I.C.E.F. vous remercie, monsieur. Au revoir...

Elle s'éloigna, traversa la rue, entra dans le premier couloir venu, y resta dix bonnes minutes et ressortit, pour passer dans le couloir de l'immeuble voisin... qui se trouvait être porteur du numéro 183 !

Jeannine demeura un instant immobile, à sonder le psychisme du guetteur qui, de temps à autre, se promenait ou s'éclipsait dans un couloir du secteur. L'homme l'avait suivie des yeux, avait assisté à son manège et, hormis quelques pensées grivoises à son endroit (comme à son envers, d'ailleurs !), il n'avait vu en cette belle fille brune qu'une vendeuse de cartes postales au profit d'une œuvre de bienfaisance.

Elle monta lentement l'escalier, fouillant le psychisme des locataires, et ne tarda pas à recevoir le flux d'un psychisme différent, très différent des autres, qu'elle localisa au second étage.

Elle s'arrêta enfin sur le palier de cet étage et lut, sur une porte, une carte de visite fixée par une punaise : *Raymond Rivière, comptable agréé.*



Celui-ci, dans son studio, torse nu devant la glace de la salle de bains, achevait de se brosser les dents. Il referma le tube dentifrice Gibbs, se donna un coup de peigne et enfila sa chemise en sifflotant.

La sonnerie de la porte palière grésilla et il parut étonné, n'attendant aucune visite ce dimanche matin. Il alla ouvrir, ne vit personne et fit un pas sur le palier, regarda alternativement à droite, à gauche, et demeura perplexe. Aurait-il rêvé ce coup de sonnette ? Il réintégra son studio, ferma la porte, se retourna et resta bouche bée. Une ravissante jeune fille brune aux longs cheveux, en minirobe généreusement décolletée, se tenait au milieu du living, affichant une mine amusée. Puis elle éclata franchement de rire devant son expression d'intense stupeur.

— Non, vous n'avez pas rêvé. C'est bien moi qui ai sonné. Comme ça...

Spontanément, la jeune fille disparut, faisant tressaillir Raymond Rivière qui sursauta plus violemment encore en entendant de nouveau sonner à la porte. Il l'ouvrit et, cette fois, retrouva sur le seuil son étrange visiteuse qui, une seconde plus tôt, s'était dématérialisée du living. Eberlué, il l'invita à s'asseoir et se laissa tomber lui-même sur l'autre fauteuil en bredouillant :

— Vous... vous faites de la téléportation ! Je savais que de tels pouvoirs existaient chez un petit nombre d'individus, mais je... je n'avais encore jamais eu l'occasion de rencontrer un sujet téléporteur !

Il finit par esquisser un sourire joyeux.

— Vous êtes aussi télépathe, j'imagine, sans cela, comment auriez-vous pu localiser mon psychisme... particulier ?

Elle se présenta, lui expliqua dans quelles circonstances, la nuit écoulée, elle avait effectivement décelé sa pensée différente et ajouta :

— Je l'ai lu dans votre esprit. Vous savez qu'un homme vous suit fréquemment, mais vous ignorez que vous êtes soumis à une double surveillance, monsieur Rivière. Vos premiers suiveurs m'inquiètent, ils cherchent à savoir si vous êtes en rapport avec d'autres sujets doués de facultés paranormales. Je ne connais pas leurs buts, ces hommes n'étant que des comparses nullement au courant des visées de leur chef.

» En revanche, ceux qui vous surveillent depuis hier seulement le font à des fins nullement hostiles ; j'ai même le sentiment qu'ils pourraient, le cas échéant, vous protéger. »

— Depuis hier seulement ?

— Oui, je l'ai lu dans le psychisme de celui qui était à l'affût derrière la fenêtre de l'hôtel, en face de votre immeuble. Celui de la nuit dernière a été relayé par un autre, ce matin.

Contrarié, Rivière tambourina de ses doigts sur l'appuie-bras du fauteuil.

— Je suppose que ces nouveaux chaperons, je les dois à Gilles Novak !

— Le journaliste ésotériste ? Celui de la revue *L.E.M.* ?

— Oui, mademoiselle—

La jeune fille intervint sur un ton amical.

— Je sais que vous n'avez pas oublié mon prénom, puisque vous y pensez en ce moment même. Entre nous, « monsieur » et « mademoiselle », cela fait un peu trop cérémonieux, je suis bien d'accord avec vous.

Il n'avait rien dit, mais l'avait pensé !

Jeannine enchaîna :

— Pourquoi Gilles Novak vous ferait-il surveiller ?

— Je ne sais pas, Jeannine. Pour mon bien, sans doute, car je le tiens pour un honnête homme, passionné par l'étrange et désintéressé.

Il demeura plongé un long moment dans ses réflexions préoccupantes, mais, peu à peu, ses pensées glissèrent vers la jeune fille, vers ses pouvoirs infiniment plus fantastiques que les siens et une sorte d'euphorie l'envahit. Il n'était donc plus seul ! Il avait enfin trouvé une autre personne douée de facultés parapsychiques et, de surcroît, cette personne était non seulement du sexe opposé, mais aussi très jolie. Plus que jolie, elle était belle avec ses longs cheveux noirs, ses magnifiques épaules, ses seins qu'on devinait fermes à travers le tissu de sa minirobe. Ses jambes étaient parfaites etc...

Sur un ton détaché, la jeune fille prononça :

— Quand vous aurez fini l'inventaire, nous pourrions peut-être reprendre notre entretien ?

Brusquement ramené à la réalité, il rougit, bafouilla :

— Je... excusez-moi, je... Bon, d'accord, j'avais un instant oublié que vous êtes télépathe...

Il eut un mouvement d'humeur et marmonna :

— Ne m'en veuillez pas, mais cela m'agace de savoir, quand je ne l'oublie pas, que vous êtes constamment en train de lire en moi !

Elle lui sourit avec gentillesse.

— Pas constamment, Raymond, de temps à autre. Et je ne vous en veux pas, pas le moins du monde, d'avoir eu ces pensées à mon sujet. Vous en aurez d'autres, plus précises, plus suggestives, plus libertines aussi, et cela est parfaitement normal. Je sais que je suis jolie et la plupart des hommes ont ce genre de pensées en voyant une jolie femme. Sachez aussi que l'inverse est vrai, mais plus nuancé chez la femme, lorsqu'elle apprécie le physique d'un homme dans la rue, dans une réception. La plupart des femmes n'oseront pas l'avouer, mais c'est ainsi. Le sex-appeal, dans son acception spécifique d'appel du désir sexuel, est aussi bien présent chez l'homme que chez la femme.

», Mais assez philosophé, Raymond, et, pour vous rassurer, je

m'abstiendrais autant que possible de sonder votre esprit. »

Il lui en sut gré et se leva.

— Je vais chez ma voisine de palier téléphoner à Gilles Novak. J'aimerais vous le présenter... Si vous acceptez, naturellement.

— Oui, bien sûr. Vous avez l'intention de le mettre au courant de mes facultés de téléportation ? Est-ce bien prudent ?

— Je suis persuadé que nous n'avons rien à craindre de lui ni de Régine Véran, sa compagne. D'ailleurs, si vos sondages télépathiques sont exacts, et j'ai tendance à le croire, ne m'a-t-il pas octroyé un ange gardien ?

Elle acquiesça.

— Je vous fais confiance, Ray.

Il lui sourit, touché par ce diminutif, et refoula précipitamment la pensée « coupable » qu'il ébauchait, s'empressant de sortir. Jeannine, elle, pouffa en silence dans son dos. Téléporteuse, télépathe, elle n'était pas douée du don de voyance, mais n'avait pas besoin de cela pour comprendre jusqu'où cette rencontre allait la mener. Raymond était plutôt séduisant, s'exprimait intelligemment, d'une voix grave aux inflexions agréables. En outre, il était, tout comme elle, célibataire.

Que souhaiter de plus pour deux êtres sans complexe que tout rapprochait ? Cependant, elle ne pouvait pas se jeter au cou de ce garçon, du moins aussi vite, alors qu'ils ne se connaissaient que depuis une heure à peine ! Quel dommage qu'il ne fût pas télépathe, lui aussi. Cette communion immédiate de pensée aurait bien simplifié les choses...

Abîmée dans ses réflexions, elle n'avait même pas remarqué le retour du comptable qui l'observait, s'informait en entrant :

— A quoi pensiez-vous donc, Jeannine ?

— A... notre rencontre, Ray. Je suis heureuse d'avoir enfin trouvé quelqu'un avec lequel je puisse librement parler de mes facultés parapsychiques si rares... Sans doute plus rares encore que les vôtres.

*Lève-toi, idiot ! Approche-toi de lui. Il comprendra sans doute...*

Evidemment, Raymond ne perçut pas ces pensées, mais les siennes étaient assez voisines puisqu'il se baissa, prit la main de la jeune fille et la porta à ses lèvres.

— Avant toute chose, ne me dites surtout pas que cela ne se fait pas de baiser la main d'une jeune fille !

— Je ne le dirai pas, rit-elle en lui présentant l'autre main. Ces soi-disant règles de savoir-vivre sont d'un ridicule achevé ! Et tout juste bonnes pour les snobinards ou les attardés ! Cela dit, avez-vous pu avoir Gilles Novak ?

— Oui et il a eu l'amabilité de nous inviter à déjeuner. Vous voulez bien ?

— Volontiers, Ray.

— Sa femme... enfin sa compagne est chez le coiffeur jusqu'à midi et demi sans doute ; nous déjeunerons un peu tard, m'a-t-il précisé. A mots couverts, pour ne pas vous trahir auprès de la vieille dame, ma voisine de palier, j'ai simplement dit à monsieur Novak que je souhaitais lui présenter une de mes amies « qui me ressemblait beaucoup ». Il a parfaitement compris et je lui ai laissé entendre que vous arriveriez chez lui peut-être bien avant moi.

— Vous voulez que je me téléporte dans son appartement ? Elle rit.

— Il n'est pas cardiaque, j'espère?... Bon, montre-moi où il habite, sur un plan de Paris...

Lorsque Régine revint à elle, lentement, la première chose qu'elle vit fut une surface grise, proche de son visage. Allongée sur le côté, elle se mit sur un coude et réalisa qu'elle était étendue sur la banquette arrière de sa propre voiture.

La photographe regarda autour d'elle, découvrit d'abord des buissons et des arbres, une forêt, puis elle tiqua vivement, s'assit en tirant — sans succès — sur sa minirobe pour cacher ses cuisses involontairement offertes depuis un moment à la vue d'un homme. Un homme qui, debout à côté de la voiture, les admirait sans vergogne.

Furibonde, Régine Véran sortit de l'Opel et apostropha l'individu.

— Dites donc, vous, espèce de goujat ! Ça vous prend souvent de... de jouer les voyeurs ?

Nullement vexé, l'homme répliqua :

— Et vous, ça vous prend souvent de dormir comme ça, à l'arrière de votre voiture, en attendant le client dans le bois de Boulogne ?

Elle fronça les sourcils.

— Dans le... dans le bois de Bou... ?

Puis elle réalisa et s'exclama, outrée :

— *Le client* ? Mais pour qui me prenez-vous, gros dégoûtant ?

Et de s'installer au volant de l'Opel Rekord qui démarra, roula de plus en plus vite sur l'allée tapissée de feuilles et d'humus. Régine jeta un coup d'œil à la pendulette du tableau de bord : midi dix. Un autre coup d'œil dans le rétroviseur en se haussant un peu et elle bougonna :

— Ah ! ils sont beaux, mes cheveux ! Et, à l'heure qu'il est, impossible d'aller chez mon coiffeur. Que va donc penser Gilles ?...

Elle inspecta sa robe d'été, constata qu'elle était sale, tachée de terre et serra, coléreuse, de toutes ses forces le volant en appuyant sur le champignon...

— Quelle aventure ! Incompréhensible ! Des types en cagoule qui me font enlever, qui se bornent à me regarder, sans un mot, qui me chloroforment de nouveau et m'abandonnent dans le bois de Boulogne

!

» Complètement dingue ! Est-ce que Gilles va me croire ?

» Et l'autre crétin qui m'a pris pour une prostituée attendant le client au bois ! »

Elle exhala un long soupir et continua son monologue.

— Il y a des jours, décidément, où tout va mal !

La bonne prenant sa journée de repos le dimanche, Gilles avait dressé les couverts lui-même et mis au four un poulet, disposé les hors-d'œuvre sur la table nappée de blanc. De la cuisine, il ramena une carafe de cristal dans laquelle il avait versé un vin de qualité.

Devant la table, il hésitait, la carafe à la main : la mettrait-il à droite, à gauche ou... ?

— Bonjour, monsieur Novak...

Cette voix féminine jaillie dans son dos le fit se retourner brusquement. Trop brusquement, hélas ! Car, dans ce mouvement tournant, une partie du contenu de la carafe alla éclabousser copieusement la robe de Jeannine Daurat qui venait de se téléporter chez le journaliste.

Constatant les dégâts, ce dernier, qui comprenait enfin ce qui s'était passé, se confondit en excuses.

— Je suis absolument désolé, mademoiselle Daurat. Car c'est bien vous, n'est-ce pas, l'amie dont Raymond Rivière m'a annoncé la venue ? Je ne m'attendais pas à... à une téléportation !

Jeannine, sa robe claire largement tachée de vin, était aussi confuse.

— C'est ma faute, monsieur Novak. J'ai agi comme une petite fille espiègle au lieu de réserver à plus tard la démonstration de mes facultés. Je... je vais me téléporter chez moi et me changer.

— Non, ce sera plus simple pour vous de prendre une robe de ma femme. Vous avez toutes deux la taille mannequin. Venez en choisir une et vous passerez ensuite à la salle de bains.

— Merci. J'aurai besoin d'une douche aussi, c'est vrai, admit-elle en sentant sa culotte mouillée par le vin qui avait traversé le léger tissu.

Il lui montra, dans leur chambre, l'armoire de Régine.

— Vous trouverez là tout ce qu'il vous faut. Des sous-vêtements également. La salle de bains est ici. Oui, cette porte.

Il alla prendre dans la cuisine une serpillère et essuya la tache de vin sur le parquet marqueté. De la salle de bains lui parvint le crépitements de la douche. Le journaliste rinça la serpillère, se savonna les mains avec une Rexona et revint dans le living au moment où la porte s'ouvrait sur une Régine les cheveux emmêlés, la robe salie et l'air très malheureux.

— Mais... que t'arrive-t-il, mon ange ? Tu n'es pas allée chez le coiffeur ?

Elle se jeta dans ses bras, se serra contre lui, les yeux humides, plus de rage rentrée que de chagrin, et bredouilla :

— J'ai été kidnappée par des inconnus !

Il la saisit par les épaules, la considéra, sourcils froncés.

— Quoi ?

— Kidnappée, enlevée, cinq minutes après t'avoir quitté ce matin ! Un homme était caché derrière le siège de ma voiture. Un tampon sur le nez et j'ai perdu connaissance. Je me suis réveillée dans une cave, éblouie par un projecteur, derrière lequel se tenaient quatre hommes, le visage caché par une cagoule et...

Elle s'interrompt, ses narines palpitèrent, ses yeux parcoururent le living.

— Quel est ce parfum ?

— Du vin, que j'ai renversé.

— Non, je ne parle pas du vin, mais d'un parfum de., de femme qui n'est pas le mien...

Régine réalisa enfin qu'un bruit de douche lui parvenait de la salle de bains, de même qu'elle réalisa que Gilles étant rasé, habillé, il n'était pas question pour lui de prendre maintenant un bain ou une douche. Prise d'un affreux soupçon, elle se dégagea, marcha vers la salle de bains et l'ouvrit brutalement, poussant alors un « Ho ! » sonore qui se confondit avec un autre « Ho ! » venant, lui, de dessous la douche.

Les poings sur les hanches, une mèche en bataille, elle fit face à Gilles Novak en agitant un pouce rageur par-dessus son épaule pour désigner la fille nue qu'elle avait aperçue sous le jet d'eau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une femme qui...

— J'ai bien vu que ce n'était pas une girafe ! l'interrompit-elle.

Sa répartie le fit éclater de rire et il la prit dans ses bras, l'embrassa amoureusement avant de lui narrer à la suite de quel fâcheux concours de circonstances cette brune capiteuse se trouvait présentement prendre une douche dans leur salle de bains.

Régine comprit son erreur, lui rendit son baiser et se mit en devoir de lui conter sa propre mésaventure, souriant parfois encore du quiproquo qui avait donné naissance à ce gag—

Un gag qu'ils oublieraient bien vite devant les événements angoissants qui se préparaient...

## CHAPITRE III

Rassérénée, Régine n'avait pas tardé à sympathiser avec Jeannine

Daurat et, à la fin du repas, celle-ci et Raymond Rivière, conquis par la simplicité et la gentillesse de ce couple, se sentaient parfaitement détendus.

Jeannine prit la parole.

— En réfléchissant à la mésaventure que vous nous avez contée, Régine, je crois avoir compris sa signification. Vous nous avez dit que, en reprenant conscience, vous aviez remarqué que trois des hommes en cagoule, après vous avoir longuement observée, s'étaient tournés vers le quatrième. A l'interrogation muette de leur regard, ce quatrième larron a eu un mouvement de tête marquant la négation.

» A mon avis, il s'agissait d'un télépathe chargé de sonder votre esprit, soit pour y puiser un renseignement que vous êtes sensée détenir, soit pour s'assurer si vous êtes ou non télépathe vous-même. Et la réponse fut non. N'intéressant plus ces inconnus, ils vous ont de nouveau endormie et abandonnée dans le bois de Boulogne. »

— Mais pourquoi moi et pas la crémillère du coin, par exemple ? s'étonna Régine.

Gilles abonda dans le sens de la télépathe.

— Parce que c'est toi et non la « crémillère du coin », chérie, qui hier a invité Raymond à prendre place dans ta voiture ! Du fait que notre ami était sous surveillance constante, son chaperon aura sauté dans sa voiture et vous aura suivi jusqu'ici. Il aura fait son rapport à son chef et, ce matin, tu as été enlevée.

Jeannine Daurat intervint :

— Ce chef, j'ai surpris son nom en sondant le psychisme du guetteur, l'autre nuit : Linghausen. Un pseudonyme, sans doute.

— Dès demain, lundi, je communiquerai cette information à mon ami Alain Martel, le détective privé dont les hommes assurent votre surveillance et votre protection, Ray. Il faut absolument que nous découvriions les buts de cette organisation mystérieuse qui semble s'intéresser si vivement à vous.

— Et aux médiums à effets physiques en général, compléta Jeannine Daurat. Le guetteur auquel j'ai fait allusion se posait la question de savoir si Ray connaissait d'autres sujets doués de pouvoirs supranormaux et, à un moment donné, il s'est demandé si, ensemble, ces médiums particuliers ne mijotaient pas quelque chose.

— Dans ces conditions, raisonna Gilles Novak, ils n'ont pas l'intention de l'enlever, de l'appréhender ; ils vont se borner à le surveiller en espérant qu'il les conduira à d'autres sujets Psi ou PK.

En disant cela, le directeur de la revue L.E.M. avait regardé la jeune télépathe. Celle-ci, lisant sa pensée, sourit :

— Mes dons de téléportation me permettront de me rendre chez Ray quand bon me semblera sans redouter une filature, mais il me faudra veiller à ne jamais sortir de son immeuble ou y entrer en sa

compagnie.

— Oui, mais si vous vous retrouvez dans un autre quartier, pour vous promener ensemble par exemple, dans la mesure où Ray sera suivi, vous entrerez automatiquement dans le collimateur de ses anges gardiens, objecta Régine, dont l'intuition féminine lui avait fait comprendre que ces deux jeunes gens ne resteraient pas indifférents l'un de l'autre longtemps et qu'ils se reverraient souvent.

— Vous avez raison, Régine, il nous faudra être très prudents, désormais. Ray et moi devons éviter de sortir ensemble.

— Cela me paraît plus indiqué, fit Gilles en allant ouvrir l'un des panneaux du grand meuble-bahut du living. Une liqueur ? Un cognac ?

— Une liqueur, douce, accepta Jeannine. Cognac pour Ray... Oh ! pardon, Ray, c'est machinalement, une fois encore, que j'ai lu dans votre esprit.

Il sourit avec un geste d'insouciance et Gilles ne put s'empêcher de tiquer : alors qu'il tendait la main pour s'emparer du cognac Fromy, la bouteille pansue venait de disparaître pour se rematérialiser aussitôt sur la table. Une bouteille de liqueur subit le même phénomène et Raymond, grâce à ses dons étonnants, referma à distance le panneau du compartiment-bar.

— Drôlement pratique ! fit Régine, enchantée de cette démonstration. Même pas besoin de faire un geste ! Hop ! l'objet désiré arrive tout seul. Comment avez-vous pris conscience de ce don, Ray ? Vous l'avez toujours eu ?

— Non, c'est seulement vers quatre ou cinq ans, six peut-être, que je l'ai découvert. Je jouais sur le tapis, dans la salle à manger, tandis que ma mère époussetait la poussière. Malencontreusement, alors que je la regardais, elle fit choir un vase en porcelaine auquel elle tenait beaucoup. Instantanément, je *souhaitais* très fort que ce vase ne se casse pas... et il resta suspendu à cinquante centimètres du sol ! Ma mère s'évanouit de frayeur !

» Affolé, je voulus prendre ce vase et le poser sur la cheminée avant d'aller chercher mon père qui se trouvait dans le jardin. C'est alors que je réalisai cette chose effarante : le vase obéissait à ma pensée et allait docilement se poser sur la cheminée !

» J'eus peur de ce pouvoir étrange et n'osai pas en parler à mes parents. Par la suite, je fis d'autres expériences, mais à l'abri des regards indiscrets. »

Gilles l'interrogea :

— Avez-vous testé vos pouvoirs télékinésiques jusqu'à leurs limites ultimes ?

— Non, Gilles, mais je sais que je pourrais soulever ce bahut, fit-il en désignant le grand meuble blanc et noir aux lignes modernes.



— Essayez...

Le bahut se souleva d'une trentaine de centimètres et commença à osciller légèrement ; on entendit les verres de l'élément-bar s'entrechoquer et le lourd meuble redescendit avec lenteur ([6]).

Régine continuait de fixer des yeux effarés sur le bahut qui avait sagement repris sa place, tandis que Gilles s'informait :

— Ce genre d'exercice ne vous cause-t-il pas une fatigue psychique et nerveuse, comme on le constate fréquemment chez les médiums à effets physiques ?

— Au début oui, mais plus à présent. L'entraînement, sans doute...

— Et vous, Jeannine, comment avez-vous découvert votre faculté de téléportation ?

— Cela s'est fait en deux temps, Régine. Enfant, disons à l'âge de trois ou quatre ans, je percevais les pensées de mes parents, des gens de mon entourage ; ignorant que cela constituait une exception, je considérai la chose aussi naturelle que le fait de marcher. Ce sont mes parents qui, les premiers, s'aperçurent de mes pouvoirs télépathiques et ils en furent déconcertés : je répondais à leurs questions au moment où elles s'élaboraient dans leur psychisme, avant qu'ils ne les eussent formulées à haute voix.

Elle eut le fou rire à l'évocation d'un souvenir cocasse.

— Une fois, je devais avoir trois ans ou guère plus, je faisais une scène à ma mère pour je ne sais plus quelle raison. Une amie de mes parents y assista et pensa, in petto, que j'étais une peste, une gamine fort mal élevée. Je me tournai vers cette dame respectable et, en pleurnichant, je ripostai : « C'est toi qui es une peste et une mal élevée ! »

» La brave femme faillit en perdre le souffle, écourta sa visite et ne remit plus les pieds chez nous ! »

Gilles, Régine et Ray rirent de bon cœur, car la jeune fille agrémentait son récit de mimiques fort drôles, ajoutant à ses talents de conteuse.

— Quant à la téléportation, c'est plus tard que j'en fis l'expérience. J'avais une douzaine d'années. C'était pendant les vacances, dans le Var. Avec des garnements de mon âge, nous chapardions des cerises dans la campagne lorsqu'un paysan lâcha son chien et criant à notre intention des injures qui en disaient long sur son vocabulaire en la matière ! Les gosses et fillettes qui étaient avec moi détalèrent à toutes jambes, mais moi, pas très sportive à cette époque, je me laissais distancer... tandis que le chien gagnait du terrain.

» J'étais morte de peur ! J'entendais les aboiements, les grognements du chien-loup à quelques mètres derrière moi et, soudain, au comble de la terreur, souhaitant de tout mon être échapper à cette bête... je me retrouvai au-delà du mur de clôture, en

pleine campagne ! Mon cœur battait au point de me faire mal et, sidérée, je voyais mes camarades courir *dans ma direction*, fuyant la ferme qui était *derrière eux* : je m'étais donc téléportée instantanément à plusieurs centaines de mètres de cette ferme.

» Mes petits copains de vacances s'arrêtèrent pile en me voyant, essoufflée, mais moins qu'eux qui avaient couru plus longtemps. Ils me demandèrent comment j'avais fait pour escalader le mur et les dépasser, eux, sans qu'ils me voient. Je m'en tirai en disant que j'avais pris un raccourci. Ils ne me crurent pas et, désormais, me traitèrent avec une sorte de crainte mêlée de respect, acheva-t-elle en criant.

» Dès que je fus seule, je tentai de « voler invisible », c'est ainsi que j'appelais alors la faculté de téléportation. Et j'échouai. Je me sentis très malheureuse : c'était donc la peur, seulement la peur qui m'avait permis d'accomplir ce miracle. Dans les semaines qui suivirent, je devins pubère et l'apparition de mes premières menstrues s'accompagna de l'épanouissement de mes pouvoirs paranormaux. Je pus, dès lors, à volonté, pratiquer la téléportation, mais cela me faisait encore un peu peur et je jugeai préférable de n'en jamais rien dire à mes parents ni à quiconque. »

Elle considéra ses hôtes avec amitié pour ajouter :

— Vous êtes, avec Ray, les premières personnes avec lesquelles je parle librement de cela.

Après un moment de silence, Gilles Novak déclara :

— Afin d'établir un distingo entre vos suiveurs amis et ennemis, je dois vous signaler que les détectives de l'agence Martel utilisent une Manta Berlinetta noire ; vous n'aurez donc pas à vous en soucier si vous l'apercevez dans votre sillage. Vous avez une voiture, Ray ?

— Une 7 CV Ascona, beige. Elle est garée en bas de votre immeuble.

Le journaliste s'adressa alors à la jeune fille brune :

— Pourriez-vous tenter un sondage du secteur pour détecter l'éventuelle présence d'adversaires prêts à prendre Ray en filature ?

Jeannine fit un signe d'assentiment et se concentra durant de longues minutes, le regard fixe. Un changement subtil s'opéra dans la brillance de ses yeux et les doigts de sa main droite se crispèrent légèrement sur l'accoudoir du fauteuil. Elle rompit enfin le silence.

— Oui, Ray a été suivi en venant ici. Son guetteur est en poste un peu plus haut, dans le boulevard des Sablons, au volant d'une voiture. Pendant un bref moment, il a pensé à un certain Georges resté « en planque » devant la maison, rue de Belleville. Il songe aussi qu'il percevra son salaire bientôt.

— Il ne servirait à rien de les semer, remarqua Gilles avec un mouvement d'humeur. Du moins aujourd'hui. Ce serait une fausse manœuvre qui éveillerait leurs soupçons en leur démontrant que leur

surveillance est éventée. Ce qu'il faut, c'est faire en sorte de pister ces suiveurs en espérant qu'ils nous conduiront un jour à la tête de l'organisation et ça, c'est le travail de mon ami Alain Martel et de ses détectives. Ce renseignement capital obtenu, nous pourrions alors étudier un plan d'action.

» Martel doit m'appeler ce soir à 19 heures pour me donner un premier compte rendu après vingt-quatre heures de surveillance. Si les informations reçues me paraissent importantes, Ray, je vous appellerai chez madame Frénoy, votre voisine, puisque vous n'avez malheureusement pas le téléphone. »

Jeannine Daurat n'eut qu'une brève hésitation pour suggérer :

— Plutôt que de déranger cette vieille dame et ajouter ainsi un risque d'indiscrétion, il serait préférable que j'établisse avec vous un contact télépathique, Gilles.

Cette proposition impliquait en toute logique la présence de la jeune fille auprès de Raymond Rivière à cette heure-là et il en fut particulièrement enchanté. Une idée subite le tracassa : avait-il en réserve, dans son réfrigérateur, des vivres pour composer un bon repas pour deux ?

— *C'est tout à fait secondaire, Ray. Nous aviserons...*

Cette pensée, répondant à ses préoccupations, venait de frapper son esprit et il échangea avec la jeune fille un furtif sourire complice.

Celle-ci s'adressa ensuite au journaliste.

— Vous avez, je suppose, entière confiance en votre ami Alain Martel et à ses hommes, Gilles ?

— Entière confiance, oui.

— Dans ce cas, je vais contacter mentalement le conducteur de la Manta pour l'informer que Ra<sup>^</sup> ne va pas tarder à quitter l'immeuble pour se diriger chez lui. Il me faudra bien sûr lui révéler mes facultés télépathiques, mais cela sera peut-être utile par la suite, si j'avais besoin de lui adresser inopinément un message...

Norbert Dénoyer, qui fumait tranquillement une cigarette sans quitter des yeux la porte de l'immeuble de Gilles Novak, fronça soudain les sourcils et regarda autour de lui, par les vitres baissées de la Manta. Il ne vit personne et se sentit mal à l'aise. L'avait-on, oui ou non, appelé une seconde plus tôt ? Pas par le radio-téléphone, en tout cas, puisqu'il n'avait reçu aucun appel de l'agence Martel.

— *Décontractez-vous, Norbert Dénoyer.*, Ceci est un appel télépathique d'une amie de Gilles Novak et de Raymond Rivière, que vous avez pour mission de surveiller, de protéger le cas échéant.

Le détective déglutit, de plus en plus mal à l'aise, se demandant s'il n'inventait pas lui-même cette fable. Auquel cas, il devenait urgent

d'aller consulter un psychiatre !

— Vous êtes parfaitement sain d'esprit, Norbert Dénoyer, reprenait la « voix » qui s'imprimait dans son psychisme. Vous ne tarderez pas à admettre cette communication mentale, car je vais vous fournir des éléments aisément vérifiables. Raymond Rivière quittera l'immeuble, au volant de son Ascona beige, dans moins de dix minutes. Il sera seul et se rendra directement chez lui, 183, rue de Belleville. Il ne sortira plus de son domicile jusqu'à demain lundi 7 h 30, du matin, naturellement.

» Avez-vous repéré la voiture suiveuse arrêtée un peu plus haut dans le boulevard des Sablons ? Formulez mentalement votre réponse. »

Le détective, médusé, se plia à ce test, ne fut-ce que pour obtenir confirmation lui-même qu'il ne rêvait pas. Il pensa donc à la DS grise, qu'il avait bien évidemment repérée en suivant à distance la voiture du jeune comptable lorsque celui-ci s'était rendu chez le journaliste.

— Bon, vous l'avez donc localisée, reprit la « voix » télépathique. Afin de ne pas vous faire repérer vous-même, je vous suggère de démarrer immédiatement et de devancer la DS qui va prendre l'Ascona de Raymond Rivière en filature : direction rue de Belleville. La DS va donc vous dépasser ; vous lui laisserez une certaine avance, puis vous la dépasserez à votre tour pour, finalement, vous laisser distancer à l'approche de la rue de Belleville. Ce comportement, qui est celui d'un automobiliste normal et non pas celui d'un détective sur les traces d'un gibier, vous rendra insoupçonnable. Sommes-nous d'accord ?

Interloqué, mais reconnaissant le bien-fondé de cette tactique, il opina mentalement et reçut ensuite ce message.

— Parfait, Norbert Dénoyer. Une fois dans la rue de Belleville, vous suivrez la DS qui vous conduira, au moins, au domicile de son propriétaire, à défaut de vous permettre de remonter jusqu'au chef mystérieux.

Le détective remua sur son siège, embarrassé et formula cette objection mentale.

— Votre tactique est bonne, mais rien ne me prouve que vous n'êtes pas en train de me mener en bateau pour que je quitte mon poste. Désolé, mais dans l'impossibilité où je suis de vérifier à quel clan vous appartenez, je ne bouge pas... tant que Rivière ne sort pas de l'immeuble.

Silence.

— Une minute, Norbert Dénoyer. Vous connaissez Gilles Novak?... Bon, dans ce cas, levez les yeux vers son balcon, cinquième étage. Il va sortir, faire quelques pas sur la loggia, un verre à la main, puis il en boira une gorgée. Il le posera sur le bord du balcon, s'y accoudera et se passera la main dans les cheveux. La main gauche. D'accord ?

Après une ultime hésitation, le détective opina, assez effaré :

— Si tout se déroule comme vous venez de l'annoncer, O.K. ! pour moi, je démarre et je prends les devants.

— *Bien. Attention, Gilles va ouvrir la porte-fenêtre...*

Et Norbert Dénoyer, de plus en plus médusé, vit effectivement sortir le journaliste, un verre de scotch à la main, qui fit quelques pas, but une gorgée et déposa le verre sur le bord plat du balcon, avant de s'y accouder en se passant la main gauche dans la chevelure.

Médusé, mais nullement pétrifié, le détective mit le contact et démarra en douceur, s'engagea sur le boulevard des Sablons, en direction de l'avenue de Neuilly.

Dans la minute qui suivit, Raymond Rivière débouchait de la rampe inclinée du garage et virait sur le boulevard des Sablons au volant de son Ascona... sans se soucier de la DS grise qui, un peu plus haut, s'apprêtait à démarrer elle aussi...

Quant à Jeannine Daurat, depuis une minute, elle avait disparu du living du journaliste pour se téléporter instantanément dans le petit appartement du jeune comptable...

La jeune fille connut alors la plus belle émotion de sa vie : en apparaissant dans le living, elle aperçut un homme juché sur une chaise et collant un petit objet à l'intérieur du lustre. Dans la fraction de seconde succédant à son intégration, elle se téléporta sur le palier de l'étage supérieur et l'homme, qui lui tournait le dos, ne sut jamais qu'il avait été découvert !

Jeannine, le cœur battant en tumulte, sonda son esprit et fut rapidement édifiée : ce nouveau rouage de la mystérieuse organisation avait placé, fort judicieusement, cinq microphones ultrasensibles, de la taille d'un timbre poste, dans le studio du comptable ! Le schéma mental de l'opération était très clair dans l'esprit de l'individu et elle sut instantanément les localiser.

Nerveuse, la jeune fille se mordilla les lèvres et lança immédiatement un appel télépathique...

Raymond Rivière eut un bref tressaillement au volant de l'Ascona lorsque le message de Jeannine éclata littéralement dans son esprit.

— *Il y a un homme chez vous, Ray ! Il achève d'installer un cinquième microphone ! Où êtes-vous en ce moment ?*

— Je descends la rue de Crimée...

— *Pouvez-vous opérer, à cette distance ?*

— Qu'entendez-vous par « opérer » ? L'emploi de mes fonctions PK ?

— *Oui, répondez vite...*

Bref silence puis Raymond formula sa réponse mentale.

— C'est suffisamment proche de chez moi pour le tenter. Que dois-

je faire, Jeannine ?

— *Récupérer les cinq micros et les faire réintégrer la serviette en cuir de l'individu qui est posée sur la table de votre living. Vous visualisez la scène, les lieux avec précision ?*

Silence.

— *Pour l'amour du ciel, Ray, hâtez-vous !*

— Oui, je vois l'homme et sa serviette... Où a-t-il caché les micros ?

Elle le lui indiqua avec minutie et ajouta vivement, inquiète :

— *Il a achevé sa besogne et il s'apprête à ressortir... Faites vite !*

Après un court silence, le comptable, le front moite de sueur, conduisant comme un somnambule dans les rues fort heureusement peu encombrées ce dimanche après-midi, put enfin déclarer :

— Les micros ont réintégré la serviette. Il ne se doute de rien ?

— *Non, Ray. Son esprit est calme, satisfait du travail accompli. Oh êtes-vous, maintenant ?*

— Je remonte la rue de Belleville, au-delà de l'église Saint-Jean-Baptiste, tout près de chez moi, donc. Je ralentis ?

— *Oui ; il quitte votre appartement et descend l'escalier... Il faut le tuer, Ray !*

— QUOI ? s'exclamat-il à haute voix, estomaqué.

— *Je vous en conjure ! Pas le temps de vous expliquer ce que j'ai lu dans son esprit. Tuez-le, vite ! Un accident. Il faut que cela ressemble à un accident !*

Bouleversé, la gorge sèche brusquement, le comptable stoppa son Ascona un peu plus bas, vit la DS grise suiveuse le dépasser en accélérant et doubler la Manta du détective qui allait se transformer désormais en pisteur.

Sur le pas de la porte du n° 183 apparut un homme d'une quarantaine d'années, assez élégant, porteur d'une serviette en cuir qui, d'un pas décidé, remonta la rue. Une voiture sport la descendait à vive allure, klaxonnant au carrefour, ralentissant pour le franchir et accélérant ensuite.

L'homme à la serviette eut alors des gestes désordonnés et parut se décider à traverser la rue en courant. Inévitable, le choc fut terrible et l'homme alla percuter l'une des voitures en stationnement pour retomber sur la chaussée, désarticulé, le crâne fracturé !

Sa serviette avait voltigé, s'était ouverte, répandant sur le sol des outils... et cinq petits objets métalliques gris, de forme circulaire, dotés d'une ventouse...

Aux fenêtres apparaissaient des gens, horrifiés par ce macabre spectacle tandis que le conducteur de la voiture sport, qui avait en vain freiné désespérément, s'approchait du cadavre que des curieux déjà entouraient. Secoué d'un tremblement convulsif, d'une pâleur de cire, l'automobiliste ne pouvait que bredouiller :

— II... s'est jeté sous mes roues, sous mes roues, courant comme un fou...

— J'ai tout vu, mon bon monsieur, affirmait une concierge qui, fort opportunément, papotait sur le pas de sa porte avec une dame, sans doute locataire de son immeuble.

» J'ai tout vu, répétait-elle, et madame aussi sera témoin, pas vrai ?  
»

La dame en question opina, précisant toutefois au conducteur hébété :

— Vous rouliez vite, mais nous avons parfaitement entendu votre coup de klaxon avant de franchir le carrefour. C'est d'ailleurs votre avertisseur qui nous a fait tourner la tête et nous avons vu, d'une part, que vous ralentissiez au croisement pour accélérer ensuite, ce qui était normal. Et puis ce pauvre monsieur s'est précipité sur votre voiture. Dieu sait pourquoi il a voulu traverser à ce moment-là alors qu'il aurait été si simple, et moins dangereux, de traverser après votre passage ?

Les badauds devenaient de plus en plus nombreux en attendant l'arrivée de police secours...

Nul ne remarqua le jeune comptable lorsque, très pâle lui aussi, il abandonna sa voiture pour pénétrer dans le couloir du n° 183.

Il s'arrêta au bout de quelques marches, s'épongea le front, contrôla le rythme de sa respiration qui s'était accélérée... Rivière atteignit le second étage comme un somnambule, la gorge encore nouée par l'émotion. Il chercha machinalement ses clés, batailla un moment avec la serrure, parvint enfin à ouvrir et entra chez lui presque furtivement, comme un malfaiteur. Il referma la porte, s'y adossa, essayant de maîtriser le tremblement nerveux de ses jambes.

Jeannine Daurat était là, devant lui, émue de sa détresse.

Elle savait.

Elle avait *visualisé* son angoisse, son désarroi puis, sa décision prise, avait ressenti à travers les fibres de son être le fantastique courage qu'il avait dû déployer pour projeter cet homme devant les roues de la voiture sport...

La jeune fille s'approcha, l'enlaça, se blottit contre lui en murmurant, sa joue contre la sienne :

— Je sais combien cela a été dur, *chéri*. J'ai vécu ton anxiété, cette peur qui griffait ton ventre... puis ton courage... Il fallait le tuer, Ray, il le fallait. Nous sommes désormais engagés dans une lutte sans pitié, même si nous bénéficions d'un sursis, d'un certain délai de tranquillité... Aujourd'hui, c'est nous qui avons attaqué, mais cela passera pour un accident, encore que le fait de retrouver les micros dans la serviette de cet homme posera une énigme à ses chefs. Nous bénéficierons du doute... jusqu'à nouvel ordre.

», Mais demain, après-demain, bientôt, ce sont *eux* qui passeront à l'attaque. »

Peu à peu, Raymond Rivière s'apaisait, s'efforçait de chasser ce terrible malaise suscité par la culpabilité. Il referma enfin ses bras sur la taille de Jeannine, effleura ses lèvres d'un baiser — leur premier baiser — puis la serra très fort.

— J'ai tué un homme ! Moi, moi qui n'oserais même pas tuer un lapin, je suis devenu un-meurtrier ! Te rends-tu compte *vraiment* de ce que j'ai fait ?

— Tu as fait ton devoir, Ray. *Ton devoir de mutant* ! Car nous sommes, toi et moi, des mutants... La race de demain qui, avant d'avoir droit de cité, devra lutter et se défendre si on l'attaque. Mais le danger, pour l'instant, ne provient pas des gens *normaux* qui, ignorant notre existence, ne peuvent éprouver ni crainte ni haine pour nous.

» Non, le danger vient d'ailleurs, de cette effrayante organisation dont les buts nous échappent encore, mais qui nous espionne, qui, à la faveur d'une surveillance constante, espère identifier le plus grand nombre possible de ceux que notre ami Gilles Novak appelle des « médiums à effets physiques » et dont nous savons, nous, qu'il s'agit de mutants. Gilles commence d'ailleurs à se douter que nous ne sommes pas une exception.

» Cet homme, que tu as précipité sous les roues de cette voiture en employant tes fantastiques pouvoirs psychokinésiques, sais-tu ce que j'ai lu en lui ? »

Il secoua la tête, fit asseoir la jeune fille sur le divan du living et jeta un bref coup d'œil au bahut en bois de teck : une bouteille de 505 et deux verres se matérialisèrent sur la table basse en plastique orange. Il versa l'apéritif, tendit un verre à Jeannine, but lui-même une longue gorgée, la savoura avant de questionner :

— Qu'as-tu lu dans l'esprit de cet homme ?

— Ceux qui nous épient, qui s'intéressent tant à nous, espèrent nous capturer les uns après les autres pour nous soumettre à leur volonté. Je ne sais ce que sont leurs plans, leurs visées, mais cet homme, lui, était certain d'une chose : si nous, les mutants, nous devons nous montrer récalcitrants, l'organisation nous exterminerait sans pitié !

Raymond Rivière se massa le front, soucieux.

— Mais, bon Dieu ! Que nous veulent-ils ? Nous ne demandons rien, sinon à vivre en paix et heureux.

Jeannine posa sa main sur la sienne, la pressa avec tendresse.

— Heureux, nous ne le serons vraiment que si nous parvenons à éliminer cette organisation occulte. Tant qu'elle existera, nous vivrons dans l'insécurité, toujours aux aguets, nos sens en éveil, sur la défensive.



» Nous aurons des moments de bonheur, mais pas la plénitude d'être simplement heureux. »

Il la reprit dans ses bras et ils échangèrent un long baiser. Ray déclara en l'étreignant doucement :

— Tu es désormais mon bonheur, Jany...

Elle lui sourit avec amour.

— Pourquoi n'achèves-tu pas ta pensée en la formulant par une question ? Cela m'aurait permis de te dire : oui. Je reste près de toi... Je serai ta femme, devant Dieu..., plus tard devant les hommes si tu le veux.

Raymond Rivière n'avait pas osé bouger d'un pouce pour ne pas réveiller la jeune femme qui, adorable dans sa merveilleuse nudité, s'était assoupie sur son épaule.

Le réveil électrique, sur la table de nuit, indiquait 20 h 10 et le comptable se pencha sur sa compagne, l'embrassa doucement. Elle ouvrit les yeux, lui sourit, se pelotonna contre lui en exhalant un long soupir.

— Oui, mon chéri, nous allons nous lever...

Elle venait de répondre à sa pensée relative à l'heure tardive.

— Encore une minute, Ray. J'ai promis à Gilles de le contacter à partir de 19 h 30...

Le directeur de la revue *L.E.M.* perçut l'appel télépathique alors qu'avec Régine il s'apprêtait à dîner. Il fit un signe de la main à la photographe — qui en comprit la signification — et se concentra, avant de répondre à haute voix afin que Régine put suivre au moins en partie l'étrange « dialogue ».

— J'ai transmis le nom de Linghausen à mon ami Alain Martel pour qu'il s'efforce de l'identifier. Concernant vos suiveurs, pour l'instant, les renseignements sont maigres. Ces hommes se rendent à heures fixes dans un bar du quartier où ils opèrent, jamais le même et, là, ils reçoivent peu après un appel par téléphone. Soit pour faire leur rapport, soit pour recevoir des consignes.

» Ce ne sont que des exécutants et cette façon de procéder autorise à penser qu'ils ignorent tout de leur chef, qu'ils n'ont probablement jamais rencontré. Cela implique aussi que l'organisation ne doit pas posséder beaucoup de télépathes, sans cela, ses hommes n'auraient pas à utiliser le téléphone : ils recevraient directement les ordres par voie psychique.

» Quand l'un d'eux a achevé sa période de surveillance aux abords de la rue de Belleville et qu'il est relevé par un autre, il rentre

généralement à son domicile ; les détectives de l'agence Martel ont pu ainsi obtenir les adresses de certains d'entre eux. Une enquête est en cours sur leur identité.

» De mon côté, j'ai pris contact avec mon ami Jacques Morin-Larnier, directeur de l'Institut International des Sciences Parallèles... »

Gilles Novak esquissa un sourire à la remarque mentale de Jeannine Daurat.

— Oui, Jeannine, c'est bien moi qui ai créé cet organisme et en assume la présidence. J'ai donc demandé à Morin-Larnier de m'adresser rapidement les fiches en notre possession concernant les médiums à effets physiques connus de notre Institut. J'aurai les renseignements demain-matin mais, d'ores et déjà, il semble que nous n'ayons pas beaucoup de sujets susceptibles d'entrer dans votre catégorie de... mutants psychiques.

Pendant quelques secondes, le flux télépathique se rompit puis revint avec une certaine force et, de nouveau, le journaliste ébaucha un sourire.

— Pourquoi vous étonnez-vous de me voir aboutir à cette conclusion, Jeannine ? Pour un esprit sensitif et analytique, les signes avant-coureurs de cette mutation sont évidents. Les individus surdoués, appelés jusqu'ici « médiums à effets physiques », sont de plus en plus nombreux de par le monde et il faut être borné comme un ultra-rationaliste pour rejeter cette évidence. Cette constatation va d'ailleurs de pair avec l'intérêt croissant manifesté par le public à l'endroit du paranormal et du mystérieux inconnu.

» Ce n'est pas par hasard non plus qu'une organisation à coup sûr extrêmement dangereuse s'intéresse aux mutants Psi et cherche activement à les localiser... »

Nouveau silence puis Gilles répondit :

— Oui, cela risque de prendre du temps pour l'organisation si elle se borne à surveiller Raymond et quelques autres, mais il est à craindre qu'elle change de tactique et j'ai mon idée là-dessus...

En disant cela, il avait tendu la main à Régine et celle-ci vint s'asseoir sur ses genoux. Il l'embrassa, la serra contre lui et son sourire se transforma en un éclat de rire.

— Non, Jeannine, vous savez très bien que je ne suis pas télépathe et que je ne suis pas en mesure de dresser une barrière mentale... longtemps efficace. Ce que je veux vous cacher pour l'instant est simplement masqué, en ce moment même, par une idée-force que j'imprime dans mon esprit. C'était un essai et je constate que ce procédé est efficace... Attention, Jeannine, vos pensées... intimes interfèrent maintenant avec les miennes ! *Vous venez de m'envoyer des images mentales qui ne m'étaient pas du tout destinées !*

— Mais qu'est-ce qu'elle te dit ? s'impatienta Régine, blottie dans

ses bras.

Il la fit taire d'un baiser et reprit son « dialogue » télépathique en tutoyant Jeannine cette fois.

— Sais-tu que Régine m'a fait plus d'une fois cette même réflexion ?... D'accord, je crois qu'il vaut mieux que nous en restions là pour ce soir. Ne t'inquiète pas, Régine comprendra fort bien tout cela. A bientôt-La photographe se dégagea, l'air un peu pincé.

— Elle a « raccroché » ? Alors, vous vous tutoyez à présent ? Vous...

Elle s'interrompit et cilla, interloquée en captant cette pensée inattendue.

— *Ne fais donc pas une scène à Gilles, Régine. Il va tout t'expliquer.*

La jeune femme leva un regard interrogateur sur son compagnon qui consentit enfin à la renseigner.

— J'ai parlé d'une idée-force pour masquer l'élaboration d'une hypothèse relative à l'attitude qu'allait logiquement adopter la mystérieuse organisation.

— Et Jeannine n'a pas pu la lire dans ton psychisme, cette hypothèse ? Comment as-tu fait ? Quelle était cette idée-force capable d'oblitérer une partie de tes pensées ?

Il la considéra, amusé, pour avouer :

— J'ai pensé très fortement à nous dans nos... moments très intimes, tu comprends ?

Elle pouffa puis s'arrêta net, sourcils froncés.

— Mais... mais alors, elle a « vu », elle a visualisé ces... « moments intimes » dans ton psychisme ? Tu n'as pas honte ?

— Non, pas trop, rit-il. En tout cas, pas plus que Jeannine lorsque, par association d'idées, elle m'a bien involontairement transmis des images analogues et tout aussi intimes les concernant, elle et Raymond ! Sa surprise a été telle qu'elle s'est mise à me tutoyer en me disant ceci : « Sais-tu que tu es un peu sorcier ? » D'où ma réponse, mon allusion à cette même réflexion que tu me fis plusieurs fois.

Régine consentit à en rire, elle aussi.

— Une bonne chose à savoir, pour faire barrage éventuellement à une lecture de pensée ! Maintenant, mon chou, selon toi, quelle sera la nouvelle tactique adoptée prochainement par l'organisation ?

— Une tactique des plus simples : au lieu de se lancer dans d'interminables et fastidieuses recherches pour identifier les mutants Psi, l'organisation va très certainement leur lancer un appel.

— Un appel ? Mais comment ça ?

— Par le truchement des petites annonces et sous un prétexte des plus valables. Nous devrions en avoir confirmation dans les jours à venir.

— Possible, admit-elle, mais cela ne nous avancera guère.

Il lui coula un regard brillant d'ironie et cela incita la jeune femme à hocher la tête, pensive.

— Toi, tu mijotes encore un truc assez fumant, comme le dirait notre ami Charles Floutard.

— Ça se pourrait bien, mon ange, ça se pourrait bien ! plaisanta-t-il sans lui confier pour l'instant le mécanisme de son plan, de sa ruse proprement machiavélique à l'endroit de l'inquiétante organisation X...

## CHAPITRE IV

Jacques Morin-Larnier, île directeur de l'Institut International des Sciences Parallèles, avait étalé cinq fiches sur le bureau de Gilles Novak. Ce dernier, après en avoir pris connaissance, considéra son interlocuteur, un homme d'une quarantaine d'années, brun, mince et vêtu avec une certaine recherche.

— Evidemment, c'est plutôt mince puisque, d'entrée, nous devons renoncer à deux de ces médiums à effets physiques : Jean-Claude Pantel et Pierre Meslat. Ce dernier est un excellent voyant-guérisseur, mais les phénomènes de poltergeist et autres déplacements d'objets qu'il provoquait naguère ont toujours été incontrôlés, involontaires, tout comme chez Jean-Claude Pantel ([7]).

» As-tu testé récemment les trois autres, Jacques ? »

Morin-Larnier opina :

— Les derniers tests remontent à quinze jours. Deux de ces médiums sont aussi à éliminer, car leurs fonctions psi ne sont pas permanentes. Il ne nous reste donc que le cinquième, qui est d'ailleurs une femme : Pascale Richaud, 25 ans, célibataire, laborantine.

Le journaliste isola la fiche correspondante, jeta un coup d'œil à la photo d'identité couleur, agrafée dans un angle — montrant une jolie rousse à la chevelure courte et bouclée, aux yeux verts, au visage semé de taches de rousseur — et lut ces brèves indications :

— Télépathe permanente

— Don PK sporadique

— A toujours coopéré volontiers aux expériences de l'Institut

— *Nota Bette* : le relativement faible pourcentage de réussite des tests PK semble relever d'un phénomène d'inhibition.

Gilles reporta son attention sur son ami Morin-Larnier.

— Elle fait donc un blocage après une série de tests ratés ?

— Oui, la petite Richaud manque de confiance en elle en ce qui concerne ses fonctions psychokinésiques. Sur une première série de tests consistant à déplacer un objet d'un point A à un point B, les réussites atteindront par exemple 30 %, ce qui n'est déjà pas si mal. Ensuite, l'objet sera également déplacé, mais il échappera à son

contrôle psychique pour se poser à un endroit non prévu ou pour voltiger à travers le laboratoire. Et, à partir de cet insuccès, le pourcentage d'échec ira en grandissant.

— Tu es convaincu, pourtant, qu'elle pourrait faire mieux si cette inhibition disparaissait ?

— Tout à fait convaincu, Gilles. J'envisageais de la soumettre à une séance de suggestions hypnotiques et post-hypnotiques.

— Je crois avoir mieux que cela, fit le journaliste sans préciser sa pensée. Pourrais-tu la convoquer pour ce soir vers 19 h 30, ici même, à la rédaction de *L.E.M.* ?

— Sans doute. Je vais d'ailleurs l'appeler à son laboratoire.

Gilles poussa vers lui l'appareil téléphonique.

Dans un bureau voisin, Régine avait entrepris depuis 9 heures du matin une revue de presse systématique et d'innombrables journaux ou périodiques s'entassaient sur sa table de travail.

Elle examina ses doigts maculés et noircis par l'encre d'imprimerie, soupira et alluma une cigarette avant de se replonger dans la fastidieuse lecture des petites annonces. Fastidieuse, ô combien puisque, depuis trois jours, elle avait décidé d'accomplir elle-même cette tâche.

On frappa à la porte et la jeune femme cria : « entrez » avant de lever les yeux : un jeune coursier lui apportait le courrier. Elle jeta un coup d'œil sur les lettres, mit de côté la correspondance destinée à Gilles et, avant d'en prendre connaissance, elle ôta la bande de l'hebdomadaire *Nostradamus* qu'elle feuilleta rapidement.

Gilles l'entendit pousser un cri d'Indien sur le sentier de la guerre et la porte de son bureau s'ouvrit dans la seconde qui suivit. Régine entra en coup de vent, brandissant *Nostradamus* d'un air triomphant.

— Ça y est, mon chéri ! Tu avais parfaitement vu juste en pensant que les « autres » publieraient une annonce. Lis ça !

Il lut, soigneusement encadré parmi les publicités de la page 20, un texte ainsi rédigé :

— Laboratoire privé d'études parapsychologiques recherche médiums à effets physiques (psychokinésie, etc.) et télépathes. Stages rémunérés. Discretion assurée. Curieux s'abstenir. Envoyer photo et bref *curriculum vitae* au journal qui transmettra.

Le journaliste reposa l'hebdomadaire et ne cacha pas sa satisfaction.

— *Nostradamus* est dans les kiosques depuis ce matin. Les premières lettres parviendront certainement à la rédaction demain ou après-demain. Cela nous laisse le temps de nous organiser... pour agir.

» Rien dans les quotidiens ? »

— Je n'ai pas fini de les éplucher, mais je vais jeter aussi un coup d'œil aux annonces d'*Ici Paris* et du magazine trimestriel *Horizons du fantastique* que nous venons de recevoir. Je consulterai en outre la rubrique « Parapsychologie » de la revue *Ouranos*. Il est probable que l'organisation utilisera d'abord les colonnes des publications spécialisées ou consacrant au moins une partie de leurs activités à ces recherches.

— Jette également un œil sur les annonces de notre confrère italien *Il giornale dei Misteri* ([8]) qui réserve toujours une place importante aux phénomènes paranormaux. Il me paraît plausible que ladite organisation tente également de recruter des mutants Psi ailleurs qu'en France. Préviens-moi si tu trouves quelque chose dans cette voie ; j'alerterai aussitôt nos correspondants étrangers de l'Institut International des Sciences Parallèles.

» Je vais, quant à moi, compulser les publications en langues anglaise et allemande. »

Vers 19 h 30, Jacques Morin-Larnier, accompagné de Pascale Richaud, étaient introduits dans le bureau du directeur de la revue *L.E.M.* La jeune laborantine portait une robe d'été en imprimé dont le fond clair soulignait sa chaude carnation et sa courte chevelure de flamme. Régine entra à son tour dans le bureau, apportant un plateau en plastique chargé d'objets hétéroclites : une minicassette, une savonnette Rexona, un flacon de bain moussant Opalys, un doubledécimètre, un roman Spécial-Police, un tube de dentifrice Signal dans sa boîte, une petite bouteille d'eau de lavande « 3 F », un petit récepteur à transistors, enfin, deux boîtes de films 24 x 36.

Morin-Larnier fit les présentations et Pascale Richaud, en serrant la main à Régine, esquisssa

un sourire amusé après un coup d'œil à tous ces objets.

— Vous avez raison de penser à Jacques Prévert et à son poème « Inventaire » !

La photographe apprécia.

— Bonne démonstration de vos facultés télépathiques, mademoiselle Richaud.

Celle-ci éclata de rire.

— Non, je n'aurais pas eu peur si vous aviez — comme dans le poème — ajouté à cet inventaire un raton laveur !

Ce fut dans une atmosphère détendue, amicale, que Gilles Novak offrit à ses hôtes un Cutty Sark, avant de déclarer à l'intention de la jeune télépathe :

— Sans doute avez-vous lu en nous les raisons pour lesquelles ces objets disparates avaient été réunis ?

— Bien sûr, monsieur Novak. Vous voulez que je tente une expérience de PK. Je dois toutefois vous prévenir que, si mes fonctions télépathiques sont permanentes, il n'en va pas de même avec mes dons psychokinésiques. Ceux-ci sont malheureusement à éclipses et ne marchent pas toujours.

— Essayez tout de même, avec la boîte de dentifrice, par exemple.

La jeune femme rousse regarda fixement le dentifrice ; la boîte en carton allongée remua doucement puis se souleva, flotta au-dessus du plateau et se posa sur le tapis vert du bureau.

— Excellent ! la complimenta le directeur de revue *L.E.M.* Essayez maintenant avec l'eau de lavande et déposez le flacon dans l'angle gauche de la pièce. Tenez, là-bas...

Après une brève oscillation, la petite bouteille de « 3 F » voltigea à travers le bureau... et tomba sur la moquette, loin de l'angle « visé ». Une expression de contrariété crispa les traits de Pascale.

— Excusez-moi, monsieur Novak, je ne me sens pas très en forme, ce soir.

Gilles se renversa un instant dans son fauteuil pivotant et sourit avec gentillesse.

— Je trouve au contraire que, pour avoir réussi la première expérience d'entrée de jeu, vous êtes parfaitement en forme. Non, vos dons et vos capacités paranormales ne sont pas en cause, Pascale. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom?... Bien ; ce qu'il y a en vous, c'est un manque de confiance qui entraîne une inhibition. Vous vous dites : le premier coup a réussi, mais est-ce que les autres vont marcher ? Votre inquiétude augmente et les expériences, effectivement, vont de moins en moins bien, alors que la ou les premières ont été couronnées de succès.

» Est-ce que je me trompe ? »

— Non, monsieur Novak, avoua-t-elle, gênée.

— Gilles et Régine, cela simplifiera les choses, car nous sommes destinés à nous revoir souvent, désormais. Je ne vous en donnerai pas la raison ce soir et je vous demande de ne pas essayer de lire en moi. D'accord, Pascale ?

— D'accord... Gilles. Vous avez ma parole.

— Parfait. Reprenons les tests et ayez un peu plus de confiance en vos dons extraordinaires. Si vous le *voulez* vraiment, vous n'aurez plus d'échec. Tenez, prenez comme objet d'expérience la minicassette : vous allez par PK la transporter sur les genoux de Régine.

Pascale Richaud se concentra et, presque immédiatement, la minicassette se souleva, flotta rapidement et retomba sur les genoux de la photographe généreusement découverts par sa minijupe.

— Soulevez le flacon qui est tombé sur le tapis et ramenez-le sur le plateau...

L'eau de lavande quitta le tapis et vint docilement se poser entre la savonnette Rexona et le double décimètre.

Dans les minutes qui suivirent, tous les objets obéirent scrupuleusement aux fonctions psychokinésiques et, pas une seule fois, la jeune femme ne connut un échec. Elle souriait, radieuse, hésitant encore à croire en la réalité des faits.

— Ce qu'il vous fallait, c'était vaincre vos inhibitions, Pascale. Désormais, j'en suis persuadé, votre don PK sera permanent à l'instar de vos capacités télépathiques.

Dans le bureau de Régine, qui communiquait avec celui de Gilles, mais dont la porte était fermée, Raymond Rivière et Jeannine Daurat venaient d'échanger un baiser pour « fêter » leur réussite : pas un seul instant, la visiteuse de la pièce à côté ne s'était doutée que ses défaillances avaient été « corrigées » par le mutant Raymond Rivière ! Et ce, avec l'aide de Jeannine qui lisait dans le psychisme de la jeune fille : lorsqu'elle percevait un fléchissement dans le champ psycho-énergétique libéré par Pascale, elle faisait un signe à son ami qui, aussitôt, prenait le relais et véhiculait convenablement à distance l'objet désigné par Gilles Novak.

Au prix de ce subterfuge, la barrière d'inhibition dont souffrait la jeune fille rousse avait disparu et les derniers tests s'étaient déroulés avec pleine réussite sans avoir eu besoin du concours de Rivière.

Gilles Novak consulta sa montre et annonça :

— J'ai demandé à deux de mes amis doués eux aussi de pouvoirs psi de venir ce soir vers 20 heures. Ils ne devraient pas tarder à arriver...

Effectivement — et pour cause ! — le couple frappa quelques minutes plus tard à la porte du bureau et Régine alla ouvrir, faisant à son tour les présentations. Pascale et Jeannine, toutes deux télépathes, se regardèrent une ou deux minutes sans rien dire — du moins avec leur voix ! — puis elles se sourirent et échangèrent une franche poignée de main.

— Je suis heureuse de faire ta connaissance. Pascale.

— Moi aussi, Jeannine et ce que j'ai lu en toi m'a pleinement rassurée quant à Gilles, Régine et monsieur Morin-Larnier.

Le comptable feignit de se vexer.

— Et moi, tu m'exclus de ta confiance, dans ce cas ?

La rousse laborantine rit de sa mimique.

— Toi, c'est différent, Ray, puisque tu es un « phénomène » tout comme Jany ou moi-même.

Gilles les invita à s'asseoir dans les fauteuils entourant son bureau et proposa :

— Ray, veux-tu nous servir un autre apéritif ?

Le jeune comptable avait compris et, sans quitter son fauteuil, il



usa de ses fonctions psychokinésiques pour soulever la bouteille de Cutty Sark et en verser — avec une remarquable maîtrise — deux doigts dans chaque verre.

Pascale Richaud avait suivi la scène d'un regard amusé avant d'intervenir.

— Laisse-moi ajouter les glaçons...

Et, cette fois, sans avoir nul besoin du concours de quelqu'un, elle déplaça les cubes de glace de leur seau dans les verres, puis versa de l'eau gazeuse selon le désir de chacun.

La jeune fille rousse ne cachait pas sa joie ni son émotion devant l'aisance, la maîtrise de ses facultés PK, désormais libérées de toute inhibition. Le ton, la gravité soudaine de Gilles Novak la surprirent.

— Maintenant que nos amis sont là, Pascale, je dois vous mettre au courant de certaines choses... passablement inquiétantes...

Elle écouta, intriguée, puis alarmée, les révélations du journaliste concernant cette mystérieuse organisation qui allait s'efforcer de détecter le plus grand nombre possible de médiums à effets physiques — à savoir les mutants psi — pour ensuite exercer sur eux un contrôle sévère ; sans doute même en les capturant !

Régine ouvrit ensuite l'hebdomadaire *Nostradamus* à la page 20 et montra la petite annonce à la laborantine.

— Vous voyez, le « recrutement » a commencé sous ce prétexte fort anodin. Nous craignons que les intéressés, alléchés par ce « stage rémunéré », ne se laissent prendre et aillent d'eux-mêmes se jeter dans la gueule du loup.

— Il faut les en empêcher, leur éviter de tomber dans ce piège, mais comment ?

— J'y ai songé, Pascale, avoua Gilles Novak. Accepteriez-vous de nous aider ? D'entrer dans le petit... commando de mutants qui est en formation et dont Jeannine et Ray sont les premiers volontaires ?

La rousse laborantine regarda alternativement ces derniers et inclina la tête.

— J'accepte, Gilles. Qu'attendez-vous de moi ?

— Pour commencer, que vous exerciez des sondages mentaux autour de vous, lorsque vous quitterez l'immeuble de *L.E.M.*, afin de vous assurer que vous n'êtes pas suivie. Si vous décelez un suiveur, fouillez son psychisme et renseignez-moi. Demain, je vous confierai une mission, à vous, à Jeannine et à Ray.

Le comptable questionna à son tour :

— Veux-tu te prêter à une petite expérience, Pascale ?

— Oui, bien sûr. Que dois-je faire ?

— Rien pour l'instant. Regarde simplement...

Il fixa avec attention le sac de la laborantine posé sur la moquette près de son fauteuil et, soudain, il présenta son poing, ouvrit la main

et montra un tube de rouge à lèvres.

— C'est bien à toi ?

La jeune fille rousse sourit.

— Naturellement. Tu as dématérialisé par PK ce tube de mon sac pour le rematérialiser dans ta main. J'arrive quelquefois, moi aussi, à accomplir ce genre de déplacement instantané où l'objet en mouvement n'emprunte pas les voies classiques de notre continuum.

— C'est ce que l'on pourrait appeler une manipulation de l'espace-temps, expliqua Gilles Novak. A l'Institut International des Sciences Parallèles, Jacques Morin-Larnier et moi-même avons contrôlé plusieurs fois cet étrange phénomène, difficilement explicable et pourtant bien réel. Je dirai même que cette « translation » dans la quatrième dimension est la plus fréquente lors des manifestations paranormales *involontaires*.

Raymond Rivière restitua le tube de rouge à lèvres à la jeune femme.

— Veux-tu essayer, par exemple, de visualiser le contenu de l'attaché-case de Gilles, pour commencer ?

Elle eut une moue dubitative et se concentra un moment puis renonça.

— Je ne parviens pas à obtenir la visualisation directe.

— Dans ce cas, utilise la télépathie...

Elle sonda l'esprit du journaliste et y lut aussitôt ce que contenait son attaché-case :

— Maintenant, c'est facile, sourit-elle. Je choisis son carnet d'adresses...

Pascale Richaud, le regard fixé sur la mallette, conserva pendant un instant une immobilité absolue puis son sac, sur le sol à ses côtés, remua légèrement. Elle le prit sur ses genoux, l'ouvrit et en retira le carnet d'adresses qui venait de s'y matérialiser pour le restituer au directeur de la revue *L.E.M.*

— Bravo ! la félicita Jeannine. Ton inhibition a totalement disparu et tu peux accomplir désormais les mêmes prouesses que celles dont Ray a la maîtrise ! Fini, les expériences, demain, nous passons aux travaux pratiques !

— Eh là ! s'alarmait-elle. Qu'entends-tu par « travaux pratiques » ?

Jeannine sourit... et dressa une barrière mentale pour interdire à la télépathe de lire en elle.

— Nous te mettrons demain au courant de nos projets. Il faudrait cependant que tu puisses te libérer de ton travail durant une quinzaine. Est-ce possible ? Ray et moi avons obtenu quinze jours de congé, afin d'avoir les coudées franches pour, dans un premier temps, entamer la lutte contre cette organisation qui s'intéresse un peu trop à nous, les mutants.

Pascale hochait la tête, perplexe.

— Je peux toujours essayer de jouer la comédie et prétendre que j'ai eu, par exemple, une intoxication alimentaire. L'un de mes amis est médecin. Je lui demanderai de me fournir un certificat médical. Mon laboratoire devra bien s'incliner.

Elle hésita encore et soupira :

— Mais tout cela commence un peu à m'inquiéter...

Deux heures plus tôt ce soir-là, un homme se présenta au service publicité de l'hebdomadaire *Nostradamus* et exhiba le double de l'annonce parue le matin même, contresigné et tamponné par une secrétaire.

Le préposé au courrier fouilla dans les casiers en affichant une moue dubitative.

— Notre journal est en vente depuis ce matin seulement et il est peu probable que vous ayez déjà du courrier. Demain sans doute, à la première distribution ou à la...

Il s'interrompit, surpris et retira d'un casier une lettre portant le numéro de l'annonce, mais dépourvue de timbre, de cachet postal.

— Ma foi, vous avez eu raison de passer dès ce soir. Quelqu'un a déposé cette lettre dans l'après-midi.

L'homme prit la missive et s'éloigna en indiquant qu'il repasserait chaque soir vers la même heure relever le courrier reçu. Un instant plus tard, il s'installait dans sa DS grise garée non loin de Saint-Philippe-du-Roule et décachetait l'enveloppe, en retirait une lettre manuscrite sur laquelle était agrafée une photo d'identité : celle d'un homme d'une trentaine d'années, le menton énergique, le regard froid, les traits plutôt durs à en juger par ce cliché d'une qualité médiocre.

« Je m'appelle Gérard Deschamp, écrivait-il, né le 5 avril 1943 à Rouen, domicilié à Paris, 32, rue de la Convention. Ayant dû interrompre mes études de droit (1<sup>er</sup> année) pour raisons familiales, j'ai exercé divers métiers (barman, représentant, employé de bureau import-export) et suis actuellement sans travail. Votre annonce peut être de nature à m'intéresser, dans la mesure où mes dons PK correspondraient à ce que vous recherchez... et pour autant que la rémunération du stage proposé me paraisse suffisante. Une réponse rapide m'obligerait.

L'homme à la DS ressortit de sa voiture et pénétra dans un bar de la rue La Boétie où il commanda un 505. Dans le quart d'heure qui suivit, le garçon s'approcha de lui.

— Seriez-vous monsieur Georges ?

— Oui. J'attends un coup de fil.

— Justement, on vous appelle au téléphone. La cabine est au sous-

sol.

Il descendit, s'enferma dans la cabine, se nomma et déplia la lettre récupérée une demi-heure plus tôt dans les bureaux de *Nostradamus*. Il la lut lentement à son correspondant et celui-ci, après un court silence, déclara :

— C'est bien, Georges, nous allons prendre contact immédiatement avec ce monsieur Gérard Deschamp qui paraît à la fois sans ressource et très intéressé par l'argent. Continuez de relever le courrier demain soir à 18 heures et je vous rappellerai dans ce même bar à 19 heures. C'est tout. Laissez la lettre dans l'annuaire téléphonique de votre cabine.

— Comptez sur moi, monsieur, à demain.

— A demain, Georges. Vous trouverez votre rétribution mensuelle comme d'habitude demain matin en poste restante.

Le dénommé Georges sortit en sifflotant, ayant quelque raison de s'estimer comblé par ce « travail » pas très difficile pour lequel il avait été engagé trois mois plus tôt ; un travail bien rémunéré qui consistait à pister certaines personnes, à surveiller leurs faits et gestes, notamment ce Raymond Rivière dont il partageait la surveillance avec Julien. (Il ignorait son nom de famille et s'en moquait, de même d'ailleurs qu'il se souciait fort peu de l'identité de leur patron anonyme qu'ils n'avaient l'un l'autre jamais vu, dont ils recevaient les ordres à heure fixe dans tel ou tel bar du ou des quartiers dans lesquels ils opéraient.

Individu sans moralité et au casier judiciaire chargé, Georges savait simplement que leur « patron » s'intéressait à des hommes ou des femmes possédant certains dons paranormaux. Il ignorait au départ que de tels pouvoirs mentaux pussent exister et, de toute manière, cela aussi le laissait parfaitement indifférent. Seule comptait pour lui l'enveloppe mensuelle contenant 5 000 F qui lui parvenait régulièrement en poste restante.

Lorsque Georges, un moment plus tôt, avait abandonné la cabine téléphonique en laissant la lettre dans l'annuaire, la porte des toilettes mitoyennes s'était ouverte, livrant passage à un homme qui entra directement dans la cabine, feuilleta l'annuaire et en retira l'enveloppe qu'il glissa dans sa poche.

Un instant après, il quittait le bar (sans un regard à Georges marchant dans la rue La Boétie) et allait s'installer au volant d'une 504. Là, il déplia la lettre et examina la photographie de Gérard Deschamp puis ferma à demi les yeux, lançant un message télépathique destiné au mystérieux Linghausen, le chef de la non moins mystérieuse organisation.

— Vous me recevez bien, monsieur Linghausen ?

— Pas très bien ; n'oubliez pas que le télépathe c'est vous, Marco, et pas moi ! Vous m'envoyez une image brouillée...

— Excusez-moi, je... je me suis laissé distraire, avoua ledit Marco en cessant d'admirer la croupe rebondie qui passait à hauteur de ses yeux, le long de sa voiture.

— Maintenant, c'est mieux, Marco, l'image de ce Gérard Deschamp me parvient avec netteté. Regard et menton volontaires, traits assez durs. Un homme de caractère et intéressé, d'après sa prose. Rendez-lui visite et sondez-le, faites-lui faire une démonstration. Si vous la jugez probante, amenez-le-moi... avec les précautions d'usage.

Gérard Deschamp occupait une chambre de bonne avec cuisine, au sixième étage du 32, rue de la Convention et il allait attaquer son repas, à savoir une boîte de sardines, un œuf au plat et une pomme lorsqu'on frappa à sa porte. Il sursauta, appréhendant une nouvelle visite de la propriétaire venant lui réclamer le terme : deux mois de loyer de retard !

Avec un soupir, il ouvrit la porte, soulagé de ne point trouver devant lui sa propriétaire, mais intrigué par la présence de cet inconnu qui le dévisageait de ses yeux scrutateurs. Cet homme devait avoir à peu près son âge, mais il portait un élégant costume léger et une chemise de soie, une cravate bleu nuit. L'inconnu consentit à sourire.

— Monsieur Deschamp, je suppose ?

Sur un signe de tête, le visiteur poursuivit :

— Mon nom est Marco... Mon prénom du moins et cela devrait suffire comme présentation pour cette première rencontre.

Il retira de sa poche la lettre transmise par les bons soins de *Nostradamus* et nota, dans le psychisme de son interlocuteur, une brusque bouffée d'intérêt atténuée pourtant par une crainte vague.

— Entrez, monsieur Marco... Et excusez ce désordre, fit-il en ôtant d'une chaise fort ordinaire un pantalon et des chaussettes, qu'il lança sur le lit.

— Vous... vous êtes le directeur de ce laboratoire de recherches parapsychologiques ?

Marco ébaucha un sourire et ne répondit rien, mais Gérard Deschamp, avec un froncement de sourcils étonné, perçut cette réponse mentale.

— *le collabore simplement aux travaux de ce laboratoire, monsieur Deschamp.*

— Je... je vois. Télépathe. Excellent télépathe. Vos trains de pensées me parviennent avec une remarquable netteté. Asseyez-vous, je vous en prie. Je... Pardonnez-moi, je n'ai pas... je n'ai plus d'apéritif

et...

— C'est sans importance, monsieur Deschamp. Pourriez-vous me faire une démonstration de vos dons psychokinésiques ?

Il avait à peine achevé qu'il s'agrippa tout aussitôt à sa chaise et pâlit en se sentant soulevé ! A un mètre cinquante du sol, il rentra instinctivement la tête dans les épaules, de crainte de heurter le plafond bas de la chambre mansardée !

Marco se força au calme et bredouilla :

— Ça va... c'est très bien comme ça... Re... reposez-moi !

Docilement, le mutant Gérard Deschamp fit redescendre la chaise et son occupant. — Excusez-moi de vous avoir pris pour sujet de l'expérience, monsieur Marco. Satisfait de la démonstration ?

L'autre inclina la tête, surtout satisfait d'avoir rejoint la stabilité du parquet !

— Pourquoi n'avez-vous jamais essayé de faire un numéro de music-hall, avec un don pareil ?

Deschamp haussa les épaules.

— Peut-être par timidité. L'idée de m'exhiber sur une scène me paniquait.

L'homme de l'organisation le considéra un moment sans rien dire, hochant simplement la tête en signe de compréhension, mais lisant en lui la véritable raison de sa crainte de paraître en public : Deschamp, sans ressource, voici quelques mois, avait volé ! Volé un homme sortant d'une banque en faisant usage de ses dons PK ! Et cet acte l'épouvantait encore, créait en lui un complexe, une peur malade de se trahir, de révéler son acte malhonnête en prenant le risque de se produire sur une scène. Crainte chimérique, certes, mais solidement ancrée en lui.

— Voulez-vous faire un stage rémunéré dans notre laboratoire ?

Deschamp se mordilla les lèvres, remua sur sa chaise, n'osant pas formuler sa question que Marco lut pourtant sans effort dans son esprit.

— Vous serez nourri, logé et recevrez pour commencer une rétribution de mille francs pour le premier mois. Si vous passez tous les tests avec succès, vous toucherez le double le mois suivant... et beaucoup plus par la suite. Nettement beaucoup plus.

— J'accepte.

— Une minute. Notre directeur a des exigences assez draconiennes. Pendant ce premier mois, vous ne serez pas autorisé à franchir les limites de la propriété sur laquelle se trouve notre laboratoire. Il se peut toutefois, selon les circonstances, qu'il vous confie — en compagnie de l'un de ses collaborateurs — une mission à l'extérieur, mais vous ne pourrez, en aucun cas, communiquer avec quiconque.

Gérard Deschamp eut un bref mouvement d'épaules.

— Je n'ai pratiquement pas d'amis ; seulement quelques relations. A vous qui êtes télépathe, je ne raconterai pas d'histoire : je suis complètement fauché et je n'ai pas les moyens de sortir, de voir des amis... pas plus que des filles. Alors, les conditions de votre directeur, je les accepte sans regret.

Marco lut aussi qu'il abandonnerait sans autre regret cette mansarde, trop heureux de pouvoir filer sans payer les termes échus ! En cela, l'homme de l'organisation le détrompa pour avoir éventé son dessein.

— Il est hors de question de ne pas régler votre loyer, monsieur Deschamp. La propriétaire pourrait porter plainte et notre... directeur n'apprécierait guère d'engager quelqu'un susceptible d'être inquiété un jour par la police.

Il sortit deux billets de 500 F de son portefeuille.

— En descendant, tout à l'heure, vous réglerez vos deux mois de loyer et annoncerez à votre propriétaire que vous partez en voyage pour un mois au minimum. Une chose encore : en sortant de Paris, je devrai vous faire absorber un narcotique afin que, rapidement endormi, vous ne puissiez pas reconnaître l'itinéraire suivi jusqu'à la propriété où se trouve installé le laboratoire.

» Acceptez-vous aussi cette précaution ? »

Gérard Deschamp eut un geste d'insouciance.

— Cela m'indiffère, monsieur Marco.

— Dans ce cas, je puis vous dire que vous êtes engagé...

Et ce fut ainsi que le premier mutant sollicité par l'annonce prit le chemin qui allait le conduire au sein de la mystérieuse organisation...

Gilles Novak avait donc commis une erreur en n'envisageant pas le fait qu'un lecteur intéressé pouvait apporter lui-même sa lettre de candidature au journal, le jour même de sa parution ! Il avait simplement songé au courrier postal devant être distribué seulement à partir du lendemain.

Cette erreur, le directeur de la revue *L.E.M.* ne la regretterait-il pas un jour prochain ?

## CHAPITRE V

Depuis une heure, au volant de son Ascona beige, Raymond Rivière tournait dans le quartier de Saint-Philippe-du-Roule avec, à ses côtés, Jeannine Daurat et, sur le siège arrière, Pascale Richaud. Celle-ci se concentrait sur les pensées des personnes qui entraient dans l'immeuble de *Nostradamus*, 162, rue du faubourg Saint-Honoré, ou bien qui en sortaient.

Le comptable parvint enfin à trouver une place dans cette rue et rangea sa voiture.

Allaient-ils pouvoir, sans encombre, accomplir la mission dont Gilles Novak les avait chargés ? Linghausen, le chef mystérieux de l'organisation enverrait-il bien, ce soir-là, un émissaire relever le courrier suscité par l'annonce parue dans l'hebdomadaire ?

Pascale soupira.

— Je ne perçois toujours rien... Et si les autres ont décidé, par exemple, de ne relever le courrier qu'une fois par semaine ?

Jeannine l'interrompit vivement.

— Cet homme blond, qui s'avance dans la rue ! Avec une serviette noire—

Pascale fouilla immédiatement son psychisme et eut aussitôt la confirmation de ce qu'avait perçu son amie télépathe.

— Tu as raison, Jany, c'est lui qui vient chercher le courrier ! Ne le lâchons plus !

Les deux jeunes femmes « s'accrochèrent » au psychisme de l'inconnu (qui cessa relativement de l'être en leur révélant son identité : Théo Mercier). Sa volumineuse serviette de cuir noir à la main, il pénétra dans le hall du siège social de *Nostradamus*.

Jeannine Daurat demeura silencieuse un moment puis murmura, tendue :

— Cet homme a dans sa serviette une forte somme d'argent. Tu la « vois », Pascale ?

Bref silence, puis l'autre télépathe confirma :

— Oui, je vois des billets de banque, mais... ils semblent... séparés.

— Ils sont répartis dans diverses enveloppes. Cinq, six peut-être.

Les trois mutants demeurèrent ensuite silencieux.

Dix minutes s'écoulèrent et, sur le seuil de l'immeuble, reparut Théo Mercier avec, à la main, sa lourde serviette de cuir.

— Il a relevé le courrier : neuf lettres, annonça Jeannine. A toi de jouer, mon chéri, fit-elle en posant la main sur la cuisse de son compagnon.

Le comptable se concentra et, presque aussitôt, il y eut un léger bruit de chute sur le siège arrière de l'Ascona, près de Pascale qui se



baissa, récupéra les neuf lettres plus six grosses enveloppes qu'elle fourra immédiatement dans son sac en jubilant :

— Bravo, Ray ! Nous avons le courrier et l'argent !

— En ouvrant sa serviette, pouffa Jeannine, l'autre va se sentir léger quand il rentrera chez lui !

— Reste « branchée », lui conseilla Ray. Nous allons le suivre. Tâche de savoir où il a garé sa voiture, s'il est bien venu en voiture.

Peu après, la jeune femme brune confirma :

— Oui, il a une ID garée plus haut dans la rue, pas très loin. Apprête-toi à démarrer...

Elle observa un court silence puis s'exclama en sursautant :

— Mon Dieu ! Il vient de penser à sa « moisson » de lettres en songeant qu'elle était fort heureusement plus importante *que celle de la veille !*

— Mais alors... ?

Elle le fit taire d'un geste vif, parut écouter, commenta :

— Une lettre ! Une lettre avait été déposée hier dans la journée ! C'est un autre membre de l'organisation qui est venu la récupérer vers 10 heures.

» Quelle guigne ! Personne parmi nous, ni même Gilles, n'a pensé que quelqu'un pouvait évidemment négliger la poste et passer directement au siège de *Nostradamus* pour y laisser sa réponse ! »

— Attention, notre homme démarre...

Pascale se mordilla les lèvres, ajouta :

— Si, par malheur, le candidat d'hier était valable, il aura été engagé par Linghausen !

Jeannine Daurat resta silencieuse, scrutant les pensées du conducteur de l'ID, pour annoncer enfin :

— Il se rend à la poste du boulevard de Clichy, près de la place Blanche. C'est là qu'il va... ou plutôt *qu'il comptait* poster les enveloppes contenant le salaire des collaborateurs de Linghausen chargés de diverses missions de surveillance ou de certaines basses besognes...

Sans quitter des yeux l'ID qui roulait devant lui, le comptable demanda :

— Pascale, sonde à la ronde, derrière nous, pour savoir si nous avons bien semé nos suiveurs, en début d'après-midi...

— Rien de ce côté-là ; je n'ai pas cessé, pratiquement, de « sauter » du psychisme d'un conducteur à un autre parmi la file de voitures que nous précédons.

Les trois mutants s'enfermèrent un moment dans leur mutisme puis le comptable rompit le silence.

— Quand notre homme, ce Théo Mercier, va s'apercevoir que le courrier et les enveloppes contenant le salaire de ses complices ont

disparu, il va sûrement alerter son chef... S'il le connaît, bien sûr, sinon il lui faudra attendre d'être contacté. De toute manière, ce vol — en raison des circonstances très particulières dans lesquelles il s'est déroulé — sera automatiquement mis sur le compte de mutants à fonction PK.

— Et ça, il aurait fallu pouvoir l'éviter, murmura songeusement Jeannine, qui ajouta de façon abrupte : *provoque un accident !* Agis sur les bras, sur les mains de Théo Mercier pour qu'il emboutisse une...

— Non, chérie, sourit-il soudain en constatant que l'ID se garait sur le boulevard de Clichy, assez loin encore de la poste. Regarde qui arrive, sur le trottoir—

La jeune femme chercha, effleura des yeux deux Arabes et d'autres personnes qui remontaient le boulevard.

— Que veux-tu dire ?

— Regarde donc ces deux Arabes qui se veulent élégants, qui roulent les épaules dans leur costume « des dimanches », avec ces cravates aux couleurs criardes, ces chaussures beiges et blanches. Ils ont l'air de parfaits petits truands jouant aux caïds. Est-ce que je me trompe ?

Entre-temps, le conducteur de l'ID avait quitté sa voiture et, serviette à la main, il se dirigeait vers la poste.

— Tu as mis dans le mille, Ray ! confirma bientôt sa compagne. Ces deux basanés sont effectivement des souteneurs qui surveillent quelques malheureuses travaillant sous leur contrainte à Pigalle !

Raymond Rivière ferma à demi les paupières et serra les dents.

— J'ai l'impression que notre homme va avoir des ennuis...

Il concentra ses facultés psychokinésiques et, lorsque Théo Mercier marchant au-devant des deux voyous ne fut plus qu'à un pas de ceux-ci, le bras de l'un d'eux se souleva et lui administra une gifle ! Sans remarquer l'intense stupéfaction de l'Arabe qui l'avait frappé parce que « téléguidé », l'homme à la serviette riposta d'un direct. Les gens s'écartèrent précipitamment, quittant le trottoir sur lequel ces trois individus, maintenant, se battaient.

Théo Mercier avait malencontreusement dû laisser choir sa serviette pour se défendre ; aux prises avec la racaille, il ne remarqua pas tout de suite la brusque volatilisisation de son bien qui, dans la seconde suivante, se rematérialisait sur les genoux de Pascale Richaud, à l'arrière de l'Opel Ascona.

— Filons, conseilla Jeannine, et laissons-les se débrouiller.

— Encore une minute, je voudrais voir où...

— Attention ! cria soudain Pascale, angoissée. L'un des Arabes va sortir un rasoir pour égorger le...

Avant qu'elle n'eût achevé, Raymond avait lui-même perçu la scène à venir par précognition. Il banda sa volonté et, au moment où le

proxénète levait son rasoir, il agit violemment sur le bras meurtrier qui décrivit une courbe et trancha la gorge de son coreligionnaire, ratant *in extremis* celle de Mercier ! Pendant deux ou trois secondes, le criminel resta bouche bée, les yeux exorbités sur la lame sanglante et il ne vit pas venir le formidable punch que lui administra l'homme de l'organisation. Pour les témoins de cette rixe se déroula alors un phénomène incompréhensible : l'Arabe chancela en arrière puis, inexplicablement, au lieu de tomber à la renverse, *il pivota et se catapulta tête la première dans une vitrine qu'il défonça avec une force inouïe !* Un grand panneau de vitre, tranchant comme un couperet, s'abattit sur sa nuque et le guillotina littéralement !

Dans le magasin, tout comme au-dehors, des hurlements de terreur s'élevèrent ; des gens s'enfuirent précipitamment devant une telle boucherie et Théo Mercier, cherchant autour de lui sur le sol sa serviette, finit par abandonner l'idée de la retrouver et partit les coudes au corps en direction du passage Collin, renonçant à utiliser son ID dans le flot de la circulation peu propice à une fuite !

Le comptable s'essuya le front du revers de la main, bouleversé.

— Je... je ne me ferai jamais à la violence ! Quelle horreur de devoir toujours employer la brutalité pour lutter contre cette organisation !

Jeannine se pencha, se serra contre lui.

— Dieu sait à quelle violence l'organisation elle-même ne se livrera-t-elle pas, un jour, contre nous ? Et puis, n'oublie pas que ces deux hommes étaient des maquereaux, cracha-t-elle avec mépris, une espèce qui ne mérite pas de vivre ! Une pourriture qu'un Etat civilisé digne de ce nom devrait exécuter sans jugement !

— Oh!...

L'exclamation de Pascale les fit sursauter.

— Que se passe-t-il ?

— Je viens de capter les pensées *joyeuses* de deux hommes devant les cadavres de ces... Attendez... Jany, contrôle toi aussi le psychisme de ces deux hommes, là-bas, sur l'autre trottoir, qui ont suivi la scène avec intérêt. Dis-moi si je me trompe...

Jeannine Daurat eut tôt fait d'être informée.

— C'est le quartier qui veut ça ! Ce sont deux autres proxénètes, d'un gang rival. Ils se réjouissent de la mort de ces « concurrents » qui fera d'eux les « protecteurs » des prostituées contrôlées jusqu'ici par ces Arabes.

Pascale posa vivement la main sur l'épaule de Rivière assis devant elle au volant.

— Non, Ray, ceux-là, *laisse-les-moi !*

On entendit le klaxon du fourgon de police secours qui approchait à vive allure et les badauds, portant machinalement leur attention vers

le haut du boulevard de Clichy, ne remarquèrent pas ce qui se passait un peu plus bas, sur le trottoir opposé.

Il s'y passait pourtant d'intéressantes choses...

A quelques mètres de la bordure du trottoir s'ouvraient des grilles d'aération du métro et ces grilles, doucement, se soulevaient, glissaient, s'écartaient pour libérer la fosse de ciment profonde de plusieurs mètres...

Subitement, les deux proxénètes se sentirent violemment poussés et, en titubant, battant l'air de leurs bras, ils basculèrent en hurlant dans la fosse.

Leur double cri avait été masqué par le klaxon du véhicule de police secours qui, attirant l'attention générale, avait distrait les badauds de ce qui se passait dans leur dos. Nul n'avait vu choir les deux hommes dans la fosse et, du fait que ceux-ci avaient heurté de la tête le fond en ciment, leur premier cri n'avait plus eu d'écho !

Lentement, les grilles se remirent en place en glissant sur le sol.

— Bien joué, Pascale, la félicita Jeannine. Avec un peu de chance, ils se seront fracturé le crâne et on ne les découvrira que trop tard—

Rivière tourna la tête, regarda alternativement les jeunes femmes avec dans les yeux une lueur de reproche.

— Je sens en vous une sorte de... de bouffée de joie, de triomphe. Je ne comprends pas cette euphorie, même après la mort de ces hommes qui ne valaient certes pas grand-chose.

— Ce n'étaient pas des hommes, Ray ! Des sous-hommes, comme le sont tous les criminels : proxénètes, ravisseurs, assassins et autres rebuts de la société ! Et, en tant que tels, j'estime qu'ils n'ont pas le droit de vivre puisqu'ils constituent une nuisance dangereuse pour les braves gens.

Elle resta songeuse, puis hocha la tête.

— Un jour viendra où, les mutants s'étant multipliés, remplaçant peu à peu la race humaine normale, ils feront régner la véritable justice en éliminant sans la moindre pitié les individus asociaux, les criminels qui sont le chancre de la société. Et, après les criminels, viendra le tour des politicards véreux et de tous les hors-la-loi qui, de longue date, organisent méthodiquement la désorganisation de notre civilisation.

Rivière remua dubitativement la tête.

— Ce temps de la Vraie Justice, j'en ai peur, nous ne le verrons pas, car il n'est pas pour demain.

Jeannine serra sa main dans la sienne.

— Nous aurons des enfants, Ray ; d'autres mutants en auront aussi. Ce sont eux qui verront et vivront cette ère nouvelle pour laquelle nous nous serons battus...

Pascale intervint, songeuse elle aussi.

— La progéniture de deux mutants aura-t-elle hérité des facultés psi de ses parents ? Celles-ci sont-elles héréditaires ? Nous ne le savons pas encore. Et, si je puis me permettre un conseil, dans la situation précaire actuelle, gardez-vous d'avoir un enfant !

Jeannine la rassura sur ce point.

— Ray et moi n'avons pas l'intention d'avoir un bébé avant que la menace que fait peser sur nous l'organisation ne soit jugulée. Nous...

Elle leva vivement la main, parut écouter, aussitôt imitée par Pascale et déclara :

— Je viens de capter une pensée émise par Théo Mercier, celui auquel nous avons dérobé la serviette et son contenu... Il rôde dans le quartier, attendant que se calme l'effervescence pour venir récupérer sa voiture...

— Oui, confirma Pascale en sondant elle aussi son psychisme. Il est persuadé que les deux Arabes ont provoqué cette bagarre pour permettre à un complice de lui voler la serviette de cuir !

— De ce côté, nous sommes donc couverts puisque l'incident passera sur le compte de malfaiteurs... très ordinaires, nota le comptable, rasséréné.

D'un geste, Jeannine le fit taire, semblant écouter.

— Théo Mercier est entré dans un bar. Il songe à un appel téléphonique qu'il va recevoir d'une minute à l'autre.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps, car la jeune femme annonçait :

— Il vient d'être appelé et entre dans la cabine.

Effectivement, obéissant au processus habituel, Théo Mercier s'était rendu dans un bar du quartier où sa mission l'avait appelé afin d'y recevoir un appel. Ce fut avec une rage mal contenue — mitigée d'inquiétude aussi — qu'il rendit compte de son échec au mystérieux Linghausen. Celui-ci garda un instant le silence avant de déclarer :

— Je veux bien croire qu'il s'agit d'une *véritable* agression, Mercier. Vous n'ignorez pas ce qu'il vous en coûterait de tenter de nous gruger pour vous approprier cet argent?...

Théo Mercier serra davantage le combiné en maugréant :

— Je vous ai expliqué comment les choses s'étaient déroulées, monsieur, et vous avez par ailleurs toute latitude pour me soumettre à un contrôle psychique de la part de Marco. Me croyez-vous stupide au point de vous tromper ?

— Non, car l'enjeu pour vous n'en vaudrait pas la chandelle. De plus, vous avez déjà donné amplement des preuves de votre attachement à notre organisation. Le problème est de savoir s'il s'agit d'une banale agression de vulgaires voyous... ou bien, au contraire, s'il s'agit d'un coup monté par des adversaires *utilisant des mutants* ! Il se passe en effet des choses bizarres depuis quelques jours. Cela a

commencé avec cet accident de voiture où l'un de mes hommes trouva la mort avant d'avoir pu installer des micros chez Raymond Rivière ; aujourd'hui, c'est vous qui vous faites voler cette serviette avec l'argent — ce qui est un moindre mal —, mais avec ce courrier peut-être infiniment précieux pour nous.

» Etes-vous certain de ne pas avoir été suivi ? »

Mercier eut une brève hésitation.

— Oui ; en dépit de mes efforts pour m'assurer qu'aucune voiture ne restait dans mon sillage, je n'ai rien remarqué.

— C'est bon. Demain à 17 heures, soyez dans cette même cabine ; vous y trouverez une serviette contenant six enveloppes renfermant chacune une somme de 5 000 francs destinés à mes collaborateurs extérieurs. Vous irez immédiatement déposer cette serviette dans un casier de la consigne de la gare Saint-Lazare ; vous la récupérerez le surlendemain à 17 heures et pourrez alors confier les lettres à la poste restante comme chaque mois.

— Bien compris, monsieur. Et le courrier de *Nostradamus* ?

— Pour l'instant, ne vous en occupez plus et attendez mes nouvelles consignes. Rentrez paisiblement chez vous, allez vous promener ou au cinéma si vous préférez ; je vous accorde huit jours de... repos.

— Merci, monsieur. Je me mettrai « en veilleuse » dès après-demain, une fois les salaires confiés à la poste restante comme vous me l'avez indiqué.

Gilles Novak avait écouté avec beaucoup d'attention le rapport que venaient de lui faire les deux jeunes femmes et Raymond Rivière.

— Cela sent le piège à plein nez ! Linghausen n'a pas été dupe. Il soupçonnait visiblement ce Théo Mercier d'être sous le contrôle télépathique d'un mutant étranger à l'organisation.

Cette histoire de serviette devant être, d'abord, livrée dans la cabine téléphonique du bar, boulevard de Clichy, pour être ensuite déposée à la consigne de la gare Saint-Lazare n'a pas d'autre but que de démasquer un éventuel suiveur *télépathe* !

Les trois mutants s'entre-regardèrent et le comptable opina.

— C'est parfaitement vraisemblable, Gilles. Et, pour ce faire, il va avoir recours obligatoirement à un télépathe lui-même.

Ses regards s'étaient portés sur la jeune laborantine.

— Pascale, si j'en crois Jeannine, tes facultés de « silence mental » sont très supérieures aux siennes. Toi seule devrais être en mesure d'espionner l'homme qui, demain, va remettre la serviette à Mercier lorsque celui-ci se rendra dans la cabine téléphonique du bar.

» Es-tu d'accord ? »

La jeune fille rousse inclina affirmativement la tête et Jeannine déclara :

— Ray et moi irons nous poster à la gare Saint-Lazare pour repérer le casier dans lequel Mercier déposera la serviette, de la sorte, tu n'auras pas à le suivre ni à émettre le moindre message télépathique pour ne pas trahir ta présence.

Elle se tourna vers le directeur de la revue L.E.M.

— Il nous faudra donc abandonner l'idée de « récupérer » cette serviette, je suppose ; sans cela, sa disparition prouverait à Linghausen qu'il a vu juste et que seul un mutant doté de fonctions PK, aurait pu la dématérialiser ?

— Vous n'y toucherez pas, confirmat-il, mais Ray devra s'efforcer de visualiser son contenu. Il sera toujours temps de prélever les enveloppes lorsqu'elles auront été confiées à la poste restante, si nous décidons que cela est nécessaire...

Il ouvrit la serviette en cuir noir ramenée par les mutants et en vida le contenu sur son bureau, mettant de côté les neuf lettres répondant à l'annonce de *Nostradamus* et les six grosses enveloppes en papier kraft domiciliées poste restante aux noms des « collaborateurs » de Linghausen.

Jeannine s'était levée pour examiner leur libellé.

— Ces deux-là, nous les connaissons : Georges Letelier et Julien Faraud. Ce sont eux qui, habituellement, se relaient pour monter la garde rue de Belleville, près de chez Raymond. Les autres, aucune idée.

— Je communiquerai leurs coordonnées à l'agence Martel qui enquêtera, fit Gilles en décachetant chacune des six enveloppes pour en extraire des billets de 500 francs.

» Il y a là au total 30 000 nouveaux francs. Ils sont à vous : prise de guerre, sourit-il. Cela vous fait un million ancien pour chacun de vous.

» Pascale Richaud hésita à accepter la liasse que lui tendait Gilles Novak. Ce fut Régine qui l'encouragea, en usant du tutoiement amical.

— Prends donc, tu en feras meilleur usage que ces vauriens qui veulent votre perte.

— Mais c'est... c'est de l'argent volé !

Le comptable dut en convenir, embarrassé.

— Ces scrupules vous honorent, admit Gilles, mais Linghausen, même si nous ne savons pas ce qu'il trame dans l'ombre, n'est pas un saint. Je le tiens même pour un dangereux, un très dangereux individu.

— Gilles a raison, approuva Jeannine Daurat en empochant dans son sac les vingt billets de 500 francs qui lui revenaient. Linghausen, je vous l'ai dit, n'hésiterait pas à nous supprimer si, tombés en son

pouvoir, nous refusions de devenir ses complices dans je ne sais quelle machination.

» On vole des honnêtes gens, pas un forban de son espèce. »

Rivière, presque à contrecœur et tout comme Pascale, finit par prendre sa part lui aussi cependant que le journaliste ajoutait :

— Pour être en règle avec les lois de l'harmonie cosmique et, parallèlement avec votre conscience, vous devriez faire un don substantiel à un pauvre, à des nécessiteux.

— C'est ce à quoi je pensais, avoua la laborantine. Je donnerai bien volontiers 1000 francs à un malheureux.

— Voilà qui est parfait, sourit Gilles Novak en décachetant les neuf lettres répondant à l'annonce de *Nostradamus* qu'il parcourut rapidement en les passant au fur et à mesure à Régine et à ses amis.

Lorsqu'ils en eurent pris connaissance, trois furent d'entrée mises de côté, émanant manifestement de mythomanes sans le moindre pouvoir psi, mais six autres restèrent étalées sur le bureau. Gilles prit la parole.

— Jeannine et toi, Pascale, vous allez tester ces candidats et candidates...

Il leur remit une lettre à chacune, ajouta :

— Cet homme et cette femme se disent télépathes. Vous avez leur adresse. Essayez, s'ils sont chez eux, d'établir un contact mental.

Elles palpèrent un moment chacune la missive reçue, se concentrant sur son auteur, lançant un appel muet. Presque immédiatement, Pascale frémit et ses yeux prirent une curieuse fixité. Durant plusieurs minutes, son visage exprima des sentiments divers : sourire, étonnement, incrédulité, sourire de nouveau.

Gilles et Régine l'observaient, intrigués, regrettant de demeurer « sourds » à cet échange psychique puis, brusquement, Régine s'affaissa dans son fauteuil, la tête sur la poitrine, profondément endormie. Son compagnon s'était levé en hâte, mais Pascale l'arrêta.

— Non, laisse... Elle va se réveiller...

Effectivement, dans la minute qui suivit, la photographie revint à elle, cilla à plusieurs reprises, regarda ses amis avec étonnement puis elle ôta ses chaussures, esquissa un pas de danse sur la moquette, grimpa ensuite sur le bureau de Gilles et, là, elle eut un sursaut de tout son être. Elle resta une seconde figée par la stupeur, la bouche entrouverte, hébétée.

— Ben mince alors ! Mais... qu'est-ce que je fais donc, pieds nus, sur ton bureau ?

Gilles la prit par la taille, la déposa sur le sol en riant.

— Tu es un excellent médium passif, mon ange.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Pascale te l'expliquera dans un instant et confirmera ainsi mon



hypothèse.

De fait, la laborantine, après avoir interrompu sa « liaison psychique », consentit à expliquer :

— Non seulement David Silverstein — c'est le nom de ce correspondant, fit-elle en agitant sa lettre — est un télépathe remarquable, mais il est aussi un téléhypnotiseur hors classe ! Excuse-moi, Régine, de t'avoir désignée comme cobaye.

— La prochaine fois, préviens-moi tout de même ! sourit la photographe, sans rancune, en remettant ses chaussures.

— Ai-je bien fait, Gilles, de demander à ce monsieur Silverstein de nous rejoindre ici dans une heure ?

— Tu as parfaitement bien fait, Pascale, et je me réjouis à l'idée de voir votre... commando enrichi d'un nouveau maillon. Et toi, Jany ?

— Pratiquement négatif. La dame qui a écrit cette lettre ne possède qu'un très faible sens télépathique, mais elle est capable de voyance sporadique, ce qui ne nous sert pas à grand-chose dans l'immédiat.

Elle et Pascale prirent deux nouvelles lettres qu'elles palpèrent lentement avant de sonder le psychisme de leur auteur. Pascale y renonça rapidement : l'intéressé devait être absent. En revanche, la compagne de Rivière, d'un léger signe de la main, fit comprendre qu'elle avait pu établir le contact.

Les autres se gardèrent de l'interrompre, attendant patiemment qu'elle les renseigne. Jeannine hocha la tête doucement, à deux reprises, esquissa un sourire et tendit le bras, désignant de l'index un angle du bureau.

Ses amis sursautèrent et Régine, vivement impressionnée, s'était rapprochée de Gilles : dans cet angle venait d'apparaître une silhouette diffuse, presque à la limite de la vision. Le journaliste ferma le store plastique à jalousies et, dans la pénombre, ils purent distinguer le corps diaphane, fluide, d'une adolescente maigre, vêtue d'une très modeste robe trop grande pour elle avec, autour de la taille, un tablier déchiré. L'apparition ébaucha un sourire timide et, d'un geste lent, elle releva une mèche de ses longs cheveux bruns. Ses yeux se posèrent successivement sur chacun pour s'attarder sur Jeannine. La toute jeune fille accentua son sourire, sembla écouter et parut soucieuse. Puis elle jeta un coup d'œil à Raymond Rivière, revint à Jeannine et fit « oui ».

Jeannine rompit le silence pesant qui régnait depuis un moment.

— Ray, mon chéri, tu vas demander un plan de Paris à Gilles afin de localiser exactement l'H.L.M. de cette fillette : Angélica Martinez, 181, avenue Joliot-Curie à Nanterre.

Déjà, le journaliste étalait un plan sur son bureau, repérait l'avenue et la montrait au comptable. Celui-ci se concentra, les traits tendus puis hocha la tête.

— Je vois les bâtiments. Précise davantage...

Silence très bref puis :

— Bâtiment F, septième étage droit.

— Je vois le couloir, avec des graffiti, des taches sales sur le mur. Le crépis est enlevé par endroits. Il y a une tache mauve ou violette, récente, par terre. Exact ?

Silence. Jeannine reprit la parole.

— Exact. Une bouteille de vin cassée ce matin par l'un des petits frères d'Angélica.

Elle ouvrit son sac, en retira deux billets de 500 francs.

— Veux-tu matérialiser ces billets chez la petite ? Sa famille en a bien besoin. Les pauvres gens sont...

Soudain, le visage de la silhouette fluide exprima une frayeur intense et l'apparition disparut spontanément.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Gilles.

Jeannine tenta vainement de rétablir le contact et y renonça.

— La peur oblitère toute pensée chez cette fillette, l'aînée d'une famille de six enfants, dont la mère est malade. Je sens planer une sourde menace, un danger sur Angélica. Je vais me téléporter chez elle...

Elle prit son sac et disparut comme par enchantement...

Jeannine Daurat venait de se matérialiser sur le palier du septième étage de cette H.L.M. au couloir envahi de remugles écœurants. Des cris s'élevaient de derrière la porte, à droite ; les cris d'une jeune fille qui protestait, se défendait. Un verre se brisa.

Jeannine frappa durement contre la porte et, aussitôt, le silence se fit. Elle patienta quelques secondes, frappa de nouveau. Ne recevant pas de réponse, la jeune femme dut se résoudre à se matérialiser dans l'appartement et ce qu'elle y découvrit la révolta : Angélica était solidement maintenue par un jeune vaurien aux longs cheveux qui, d'une main, la bâillonnait et, de l'autre, fourrageait dans son corsage ! D'une pièce voisine parvenaient des pleurs d'enfants. Par terre, un bol était brisé.

— Lâchez-la immédiatement ! grinça la jeune femme.

Le voyou eut un ricanement ; il libéra l'adolescente, la repoussa avec brutalité et s'avança avec un rictus sauvage.

— Alors, on peut plus rigoler, non ? Vous êtes quoi ? Assistante sociale, ou vous placez des assurances ?

Sans se démonter, la jeune femme répliqua :

— Je suis une auxiliaire de la police et j'appartiens au Service de la Protection de l'Enfance. Déguerpissez !

— Ça va, flicarde, on déguerpit, on déguerpit...

Elle alla ouvrir d'autorité la porte et attendit qu'il l'eut franchie

pour menacer.

— Si vous remettez les pieds chez cette jeune fille, je vous garantis que vous aurez de mes nouvelles.

Le voyou s'esclaffa :

— Jeune fille, elle ? On est comme qui dirait fiancés, alors, vous pensez bien qu'on n'a pas attendu le curé ni le maire pour...

Jeannine perçut dans l'esprit d'Angélica un immense désarroi fait de chagrin et de dégoût. Elle avait cédé à ce gredin, certes, mais à son corps défendant. Révoltée, la jeune femme souffleta violemment l'insolent personnage qui, après une seconde de saisissement, brandit le poing pour frapper. Il n'en eut pas le temps :

Jeannine s'était dématérialisée pour se rematérialiser derrière lui et, aussitôt, lui assener du tranchant des deux mains une paire de manchettes qui le fit s'affaïsser sur les genoux, l'air stupide. D'une poussée, elle le fit basculer dans la cage d'escalier où il dégringola les marches en criant de douleur. Il se releva avec peine sur le palier inférieur et vomit un flot d'injures abominables en se massant les reins.

Jeannine referma la porte et vint prendre dans ses bras l'adolescente qui s'était mise à pleurer.

— Je vais te sortir de là, Angélica, et tu ne le reverras plus ; il ne t'importunera plus. Tes parents, où sont-ils ?

— Ma mère est allée chez le docteur. Elle ne devrait pas tarder à rentrer. Mon père lui aussi va rentrer du travail vers 7 heures et demie.

Elle s'essaya à sourire.

— Vous êtes formidable, Jeannine. C'est vous la patronne de cet Institut « que » parlait l'annonce ?

— Non, je suis simplement, comme toi, une mutante.. Enfin, j'ai des dons particuliers, rectifia-t-elle devant l'incompréhension de l'adolescente à l'énoncé de ce terme. Tes parents sont au courant de tes facultés de dédoublement ? De sortie en astral ?

— Ma mère seulement, mais ça lui fait peur. Mon père, lui, ne comprendrait pas. Il ignore aussi que j'ai répondu à l'annonce. Vous croyez qu'on va m'engager ?

Jeannine sourit.

— Je crois bien que oui, Angélica. Le directeur m'a même chargé de te verser un acompte.

Devant les deux billets de 500 francs, l'adolescente maigrichonne ouvrit des yeux ronds et se mit à bégayer :

— Un... ac... acompte ? Et qu'est-ce que je... je devrai faire ?

— Je te dirai cela demain. Explique à tes parents que tu as trouvé une place à Paris et qu'on te précisera très bientôt si tu seras logée et nourrie. Salaire mensuel : 1 000 francs, plus les frais de transport si tu

devais retourner le soir à Nanterre. Je reprendrai contact demain dans la matinée, par télépathie, avec toi.

— Alors je... C'est vrai, je suis engagée ?

— Tu es engagée.

Dans un élan touchant, elle embrassa la jeune femme et s'essuya les yeux du revers de la main.

— Merci, Jeannine. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait. Je... je suis heureuse à l'idée de travailler avec vous, bientôt.

Sur le point de se dématérialiser, la jeune femme crut bon de la prévenir.

— Ce travail, Angélica, sera peut-être dangereux... Honnête, mais dangereux. Réfléchis à cela.

— Vous le faites bien, vous-même ? Alors, pourquoi pas moi ?

Elle lui tapota affectueusement la joue.

— Tu es une brave fille, Angélica. A demain...

## CHAPITRE VI

Jeannine Daurat venait de rapporter à Gilles et à ses amis le résultat de son intervention énergique auprès de l'adolescente dont ils avaient pu apprécier la démonstration.

— La faculté de dédoublement de cette toute jeune fille pourra nous être fort utile, fit le journaliste. L'ennui est qu'elle demeure en banlieue, ce qui ne facilitera pas les opérations si nous devons avoir recours rapidement à ses services.

Pascale Richaud, la laborantine, intervint :

— Je pourrais sans difficulté l'héberger dans mon appartement, où je vis seule, si tu estimes que c'est préférable, Gilles ?

— Je t'en remercie. Tu régleras avec Jany cette question puisqu'elle doit reprendre contact demain avec Angélica.

Raymond Rivière sortit son portefeuille et donna à Pascale deux billets de 500 francs.

— Voici ma quote-part destinée à l'installation d'Angélica chez toi. La petite a l'air d'avoir besoin de pas mal de choses. Je suggère que nous mettions de côté la majorité de l'argent dérobé à l'organisation pour servir à aider les futurs membres de notre commando s'il en est, comme cette adolescente, de défavorisés.

— Adopté, accepta immédiatement Jeannine approuvée par la jeune laborantine. Maintenant, en attendant que n'arrive David Silverstein, nous pourrions reprendre l'examen du courrier...

— Il ne reste que deux lettres, outre celle dont l'expéditeur, absent de Paris sans doute, n'a pas pu être contacté tout à l'heure.

Les deux télépathes prirent chacune une missive, la relurent et se concentrèrent pendant quelques minutes. Manifestement, toutes deux

avaient pu établir le contact à en juger par leurs réactions machinales, par leurs changements d'expression au gré de leur communication mentale.

Pascale se détendit, leva son regard sur le directeur de la revue *L.E.M.*

— Mon correspondant est télépathe, mais aussi psychomètre. Dois-je le convoquer ? Il habite boulevard Saint-Germain, à deux pas d'ici.

— Très intéressant, acquiesça Gilles. Demande-lui de nous rejoindre.

La laborantine fit oui de la tête, reprit le fil de sa transmission psychique puis elle parut étonnée, remua deux ou trois fois les sourcils et sourit pour expliquer :

— Son nom est Serge Baruch. C'est un kabbaliste, ami intime de David Silverstein qui vient de passer le prendre chez lui afin de nous l'amener ! Ils seront là tous deux dans une dizaine de minutes. Silverstein l'a contacté par télépathie aussitôt après avoir reçu mon message, tout à l'heure. C'est d'un commun accord qu'ils ont, séparément, répondu à l'annonce de *Nostradamus*.

Jeannine Daurat perdit son expression « absente » pour annoncer :

— Je vous présente Simone Bertrand...

D'un geste de la main, elle désigna la porte devant laquelle se matérialisa spontanément une femme rondelette, brune, les cheveux courts, âgée d'une quarantaine d'années, qui répondit à leur mine surprise par un large sourire.

— J'aurais préféré me rendre chez vous par des voies plus normales, mais Jeannine a insisté pour que j'utilise mes facultés de téléportation.

— Vous êtes la bienvenue, Simone, répondit Gilles Novak en lui présentant ses compagnons.

Alerte, vive et souriante, Simone Bertrand gagna aussitôt la sympathie du petit groupe.

— Etes-vous aussi télépathe ?

— Pas vraiment, Gilles ; j'ai des flashes télépathiques de temps à autre, mais pas de façon permanente. Mon mari, je suis veuve depuis dix ans, était un excellent télépathe, lui.

— Simone a d'autres dons, dit Jeannine en l'invitant à parler.

Rondelette, mais assez jolie, Simone eut un sourire qui creusa deux fossettes à ses joues rebondies.

— Donnez-moi vos mains, Gilles...

Etonné, il s'avança et elle lui prit les mains, les palpa puis les serra dans les siennes en le fixant dans les yeux.

— Décontractez-vous, ne résistez pas... et ne vous raidissez pas quoi qu'il arrive...

Le journaliste obéit, sous les regards intrigués de ses compagnons,

puis Régine poussa un petit cri, restant la bouche ouverte et les yeux ronds : *Gilles et la nouvelle recrue venaient de disparaître !*

— Mais où... où l'a-t-elle emmené ?

Jeannine plaisanta de son inquiétude.

— Je ne crois pas qu'elle l'ait entraîné dans un lieu de débauche !

La photographe haussa les épaules puis sursauta de nouveau : Gilles et Simone Bertrand s'étaient rematérialisés au milieu du bureau. Le directeur de la revue *L.E.M.* ne cachait pas son enthousiasme.

— Une expérience fascinante, Simone ! Vous êtes donc capable d'englober quelqu'un dans votre champ biopsychique de téléportation ! C'est une faculté dont j'ignorais, je l'avoue, l'existence.

Régine répliqua, un peu pincée :

— La prochaine fois, j'aimerais autant être choisie comme sujet d'expérience !

— *Je retiens votre suggestion...*

La jeune femme tiqua, certaine que personne, dans le bureau, n'avait prononcé cette phrase. Il s'agissait donc d'une transmission télépathique et elle n'eut pas à chercher longtemps pour en connaître l'auteur.

La secrétaire de Gilles Novak annonça à ce moment-là la visite de deux messieurs attendus : David Silverstein (la cinquantaine, assez petit, un certain embonpoint, une calvitie frontale prononcée, les yeux vifs, brillant d'intelligence, tout sourire) et Serge Baruch, sensiblement plus jeune, très robuste, blond-roux, le visage énergique et tout aussi sympathique que son ami.

Les présentations faites, David Silverstein regarda Régine par-dessus ses lunettes d'écaillé.

— Pardonnez-moi de vous avoir choisi comme cobaye, tout à l'heure, pour démontrer mes facultés téléhypnotiques et mon pouvoir de suggestion.

— Cela m'a beaucoup amusée... après coup, monsieur Silverstein et je ne vous en veux pas le moins du monde.

— Dans ce cas, fit-il en s'inclinant, nous tenterons un peu plus tard une autre expérience.

» Serge, ajouta-t-il à l'adresse de son ami, M. Novak aimerait que tu fasses une démonstration de tes facultés psychométriques. »

Serge Baruch — qui bien évidemment avait lu lui aussi dans le psychisme du journaliste — demanda :

— Voulez-vous me donner les six enveloppes de papier kraft que vous avez placées dans le second tiroir gauche de votre bureau ?

Il tendit la main, mais lesdites enveloppes venaient de se matérialiser sur les genoux du kabbaliste qui, en souriant, tourna la tête vers Raymond Rivière.

— Merci et tous mes compliments pour la maîtrise de vos fonctions

psychokinésiques !

Amusé, Gilles écarta les mains, philosophe, et alluma une cigarette tandis que le mutant psychomètre palpait longuement les grosses enveloppes, les yeux mi-clos, le visage inexpressif, les traits figés. Il se mit enfin à parler.

— Dommage qu'elles aient été touchées par diverses personnes il y a très peu de temps... Par des personnes qui se trouvent ici... Ces enveloppes ont contenu des billets de banque, une assez forte somme... Je vois aussi du sang... Une mort brutale, mais la scène est floue...

Il disposait les enveloppes sur le bureau, les caressait du plat de la main, enchaînait :

— L'homme qui a inscrit les nom et prénom, l'adresse en poste restante des destinataires, est un homme d'une soixantaine d'années... Un peu moins peut-être. Cheveux courts grisonnants. Cicatrice sur le dos de la main droite... Je vois la cicatrice lorsqu'il écrit... Il y a des oiseaux... C'est une forêt... Une grande et belle maison dans la forêt... Presque un château, avec de nombreuses chambres, plusieurs salles de bains et trois antennes collectives de télévision... Cela jure dans le décor... Non, une seule antenne et deux gros paratonnerres...

» Il y a aussi de nombreuses personnes des deux sexes ; des hommes surtout... Ce n'est pas un hôtel, mais c'est comme dans un hôtel : on s'y côtoie sans nécessairement se fréquenter ou partager une amitié. C'est ça, l'amitié n'a pas eu le temps de naître chez la plupart des occupants de cette grande demeure... Il y a deux catégories de personnes : l'une que j'assimile à des invités... certains même étant consignés dans les murs de la bâtisse, l'autre composée de... Une notion de hiérarchie, mais ce ne sont pas des chefs, des supérieurs... Des sortes de gardiens qui obéissent à l'homme portant cette balafre sur le dos de la main droite. C'est lui le maître des lieux...

Serge Baruch, le télépathe psychomètre, eut un léger frisson, une crispation des mâchoires.

— Cet homme est redoutable... Son image me paraît redoutable, car je n'ai pas pu accrocher son psychisme. Ce sont là seulement des impressions psychométriques suggérées par ces enveloppes...

Il eut un mouvement d'agacement.

— Je suis désolé, monsieur Novak, je ne peux pas aller au-delà. Il me faudrait un objet davantage « chargé » que ces simples enveloppes pour tenter de localiser l'emplacement de cette vaste demeure cachée au milieu d'une forêt.

Le kabbaliste perçut la pensée de Gilles Novak.

— Oui, cet homme aux cheveux grisonnants doit être celui que vous appelez Linghausen, le chef de cette mystérieuse organisation. J'ai nettement perçu une aura dangereuse qui, émanant de cet

individu, a imprégné ces enveloppes.

» Mon concours vous est acquis, monsieur Novak. »

— Le mien aussi, cela va de soi, ajouta David Silverstein. En réunissant nos diverses facultés psi, nous devrions pouvoir, tôt ou tard, faire échec à cette inquiétante organisation...

— Dont nous ignorons où est son repaire tout autant que ses buts, fit observer Raymond Rivière. Sitôt que nous l'aurons localisée, nous pourrons alors donner le feu vert à Jeannine ou à Simone afin qu'elles se téléportent sur les lieux, une nuit, pour reconnaître l'édifice.

Gilles intervint :

— Avant de tenter ce genre de reconnaissance, nous utiliserons plutôt la petite Angélica qui projettera là-bas son double fluidique sans s'exposer au danger. Ensuite, nous aviserons—

David Silverstein s'écria soudain en montrant un angle de la pièce :

— Mon Dieu ! Quelle horreur !

Régine s'était dressée d'un bond en poussant un cri qui fit écho à ceux que venaient de proférer simultanément Jeannine, Pascale et Simone. Tous braquaient avec angoisse leurs regards vers une araignée... Une mygale monstrueuse, noire et velue, mesurant plus d'un mètre de diamètre qui progressait vers eux en agitant ses pattes de façon saccadée.

Gilles Novak saisit sur son bureau une règle de métal et la lança sur le monstre : la règle décrivit sa trajectoire, *traversa la mygale* et tomba sur la moquette. Le journaliste repoussa doucement sa compagne qui s'agrippait à lui et marcha vers la terrifiante araignée cependant que Régine s'écriait d'une voix tendue par l'épouvante :

— Non ! Gilles, n'approche pas !

Il n'eut cure de ce conseil de prudence et fit quelques pas encore vers le monstre qui dressait deux de ses pattes et les agitait dans sa direction... avant de disparaître soudainement. Gilles se retourna.

— Mes compliments, monsieur Silverstein. Votre puissance de suggestion est extraordinaire.

— Votre perspicacité ne l'est pas moins et je vous en félicite.

Régine s'était laissée choir sur un fauteuil, encore sous le coup de l'émotion.

— J'ai réellement cru que cette sale bête était vraiment là !

— Veuillez me pardonner de vous avoir fait peur en créant une telle « forme-pensée », s'inclina-t-il. Je manque parfois de poésie... mais qu'à cela ne tienne...

Une magnifique orchidée apparut sur les genoux de Régine qui sursauta puis sourit, arrêtant le geste qu'elle ébauchait pour se saisir de la fleur exotique sans existence matérielle. L'illusion était complète, mais elle ne tarda pas à s'évanouir. La jeune femme battit des paupières et ses narines palpitèrent.



— Mais... le parfum ! Vous créez *aussi* l'illusion du parfum ?

— Simple suggestion, bien entendu, comme le reste, fit-il en se levant. Je suis heureux de cette prise de contact, monsieur Novak. Avez-vous un plan pour orchestrer nos actions dans les jours à venir ?

— Tout d'abord, nous devons rester en liaison étroite et quotidienne par l'intermédiaire de Jeannine ou de Pascale ; en cas de besoin, celles-ci vous adresseront un message télépathique. Ensuite, je prévois pour demain deux tâches bien définies. La première, pour Pascale et Jeannine, consistera à identifier l'homme qui, vers 17 heures, ira porter la nouvelle serviette renfermant les fonds à Théo Mercier, dans ce bar du boulevard de Clichy. Plus tard dans la soirée, c'est à vous que je ferai appel, Serge, fit-il à l'adresse de Baruch, le psychomètre. Quand notre ami Raymond Rivière aura dématérialisé les enveloppes de la serviette laissée à la consigne de la gare Saint-Lazare, il vous faudra les tester par psychométrie.

» En fonction des renseignements obtenus, nous déciderons de la marche à suivre. »

— Vous n'aurez pas besoin de moi ? s'enquit Simone Bertrand.

Le robuste Baruch perçut en elle une ombre de déception et il devança la réponse du journaliste en souriant avec sympathie à la rondelette, mais jolie brune.

— Je passerai vous prendre, si M. Novak n'y voit pas d'inconvénient.

— Pas le moindre.

Simone rosit de plaisir et adressa un sourire de gratitude au psychomètre puis, l'espace d'une seconde, elle exprima une légère confusion et finit par ciller en signe d'acquiescement au message télépathique qu'elle avait été seule à percevoir.

Gilles et Régine, qui étaient allés manger dans un restaurant vietnamien, rentrèrent ce soir-là chez eux vers 22 h 30 et la jeune femme, d'autorité, prépara deux jus de fruit Pam-Pam, car, ayant peut-être un peu forcé sur le *nuoc mam*, ils étaient l'un et l'autre altérés.

Le journaliste mit le contact à la télévision pour regarder le dernier bulletin du journal télévisé. Sa compagne le rejoignit un instant plus tard en nuisette arachnéenne qui ne cachait rien de ses formes irréprochables et elle vint se blottir tout contre lui, sur le divan en cuir blanc. Elle l'embrassa dans le cou, rieuse.

— Nous devrions monter une agence matrimoniale, mon chéri. D'abord, un peu grâce à nous, Jeannine et Ray ont été réunis et sont tombés amoureux. Ensuite, tu ne devineras jamais qui va suivre leur exemple ?

Il but une gorgée de Pam-Pam à l'ananas, reposa son verre sur la

table basse en céramique.

— Tu veux parler de la charmante petite boulotte Simone Bertrand et de Serge Baruch ?

Régine le dévisagea, bouche bée et déçue à la fois.

— Comment as-tu deviné ?

— Mais comme toi, mon ange, par habitude d'observer les gens et en usant d'un peu de psychologie. Aux réactions, bien que discrètes, de Simone lorsque Serge Baruch décréta qu'il irait la chercher « si je n'y voyais pas d'inconvénient », j'ai compris qu'il communiquait ensuite avec elle par télépathie.

La jeune femme gloussa avec une espièglerie juvénile en se serrant davantage contre lui.

— Tu vois, mon chou, nous n'avons pas besoin d'être télépathes pour comprendre bien des choses ! Il a sûrement dû l'inviter à dîner. C'est un bel homme, portant bien la quarantaine et Simone, un peu plus jeune sans doute, serait une jolie femme si elle avait dix kilos en moins. Il faudra que je lui conseille d'aller voir notre ami le guérisseur et voyant Pierre Meslat. Sans drogue ni mixture, il la fera maigrir et...

Gilles endigua ce flot de paroles par un baiser.

— Mêlé-toi donc de ce qui te regarde, ma chérie et laisse-les donc suivre comme ils l'entendent la carte du tendre. Les télépathes ont un indiscutable avantage sur nous : ils n'ont pas besoin de parler pour se comprendre et encore moins besoin d'une entremetteuse.

— Quel vilain mot, rit-elle, tandis que Gilles actionnait le bloc de télécommande pour monter le son du téléviseur afin de suivre le bulletin d'information.

Conflits sociaux, rencontres diplomatiques, accidents de la route, éternelles litanies de ce bas monde fort éloigné encore de l'Age d'or !

Le commentateur compulsa d'un coup d'œil ses notes et enchaîna :

— On est toujours sans nouvelles du professeur Cyril Karantzev, ce savant soviétique spécialiste de l'électronique appliquée aux satellites artificiels qui participa aux divers lancements de fusées porteuses d'engins spatiaux depuis la base de Baïkonour. Le professeur Karantzev n'a toujours pas reparu à l'hôtel *Lutetia* où était descendue la délégation soviétique venue procéder aux derniers préparatifs du stand de l'Union Soviétique au Salon de l'Aéronautique et de l'Espace du Bourget.

» Les commérages vont bon train et, si d'aucuns prétendent que le célèbre électronicien a choisi la liberté en demandant à la France le droit d'asile, d'autres penchent plutôt pour un enlèvement pur et simple. Son Excellence l'ambassadeur de l'Union Soviétique à Paris a été reçu cet après-midi par notre ministre des Affaires étrangères. A sa sortie du Quai d'Orsay, il s'est refusé à toute déclaration.

» Abordons maintenant notre page sportive avec la boxe pour

commencer. Le célèbre champion... »

Gilles éteignit la télévision sur l'image du « célèbre champion » en question affichant un sourire humide de ses lèvres lippues, son nez de travers, ses yeux rapprochés au fond desquels semblait briller la faible lueur qui, voici quelques dizaines de millénaires, allait différencier l'homme de Cro-Magnons de la bête velue sautant encore de branche en branche !

Régine, après la disparition de l'image de cette idole aimée des foules (d'une certaine foule, s'entend !) demanda :

— Pourquoi ce type affreux au nez écrabouillé et aux oreilles en feuille de chou est-il surnommé « l'intellectuel du ring » ?

Gilles répondit pensivement, préoccupé par un tout autre sujet :

— Parce qu'il a failli décrocher son certificat d'études...

Le directeur de la revue *L.E.M.*, se désintéressant totalement du sport-business, ce nouvel « opium du peuple » facteur d'abrutissement, sa compagne comprit qu'il plaisantait.

— Mais à quoi penses-tu ?

— Au fait que ce Karantzev ait disparu depuis une semaine sans que nul ne sache où il est passé. S'il avait demandé le droit d'asile à un pays, celui-ci, en le lui accordant, aurait dû faire une déclaration officielle. A moins que ce savant, se mettant à la disposition dudit pays pour collaborer avec ses scientifiques, n'ait exigé le secret absolu.

— Il a peut-être pour monnaie d'échange une invention sensationnelle, non ?

Gilles eut une moue dubitative.

— En matière d'électronique avancée, les Américains ont une bonne avance sur les Soviétiques. Mais rien ne prouve, évidemment, que nos amis américains soient concernés dans cette affaire.

Régine étouffa un bâillement.

— Dis, chéri, tu vas te pencher longtemps sur ce problème ?

En riant, il la souleva et l'emporta vers leur chambre.

— Je vais me « pencher » sur un tout autre problème.

Elle noua ses bras autour du cou de son compagnon et murmura :

— Je t'aiderai à le résoudre, Gilles, mon cœur...

Doué de facultés psychokinésiques, le mutant Gérard Deschamp, lui, avait un problème beaucoup moins agréable à résoudre !

Depuis le jour où Marco, le collaborateur essentiel de cet étrange et inquiétant Linghausen, l'avait conduit dans cette sorte de castelet, de grand manoir niché au cœur d'une forêt, Gérard Deschamp n'avait pas cessé de subir des tests, de participer à des expériences dont il ne comprenait pas le sens. Et, malheureusement pour lui, n'étant pas télépathe, il était dans l'incapacité d'en savoir davantage.

Fastidieuses, ces expériences. Monotones aussi.

Gérard Deschamp était enfermé dans une chambre nue, hormis une table, un bloc-notes, un crayon, une chaise. Marco l'y accompagnait et, avant de le quitter, lui adressait toujours les mêmes consignes.

— Je vais m'enfermer dans la chambre voisine et vous envoyer des images mentales qui n'auront rien d'artistique. Il s'agira pour vous de capter convenablement ces images, des schémas techniques fort complexes, et d'en dessiner certains éléments que vous devrez graver dans votre mémoire.

» Dans quelques jours, nous compliquerons ces expériences et leur ajouterons des travaux pratiques. »

Un jour, Deschamp avait perçu, provenant de la pièce voisine, des gémissements, des protestations faibles, comme étouffées, bizarres.

Et le temps des travaux pratiques était venu. Dans la chambre dépouillée, au bloc-notes sur la table, avait été ajouté un appareil à la complexité affolante, relevant manifestement d'une technique très avancée en matière d'électronique. Cet appareil était branché à une prise murale et surmonté d'une ampoule électrique fort banale dont la douille était maintenue verticale avec des bouts de fil de fer !

— *Gérard, vous recevez correctement mes images mentales ?*

La question télépathique émanait de la pièce voisine.

— Je vous reçois parfaitement, Marco et votre image du schéma coïncide bien avec le bidule que j'ai sous les yeux, fit Deschamp en formulant cette « réponse-pensée ».

Il fit une pause, toute son attention concentrée sur ce qu'il appelait « le bidule » et hocha machinalement la tête en poursuivant ce dialogue mental.

— Oui, je vois très bien l'organe dont vous m'envoyez l'image... D'accord, il y a une sorte de petit fléau en équilibre sur un axe et je dois le faire basculer par psychokinèse. C'est enfantin...

Focalisant une infime fraction de son énergie psychodynamique, le mutant agit sur cette pièce articulée : un relais qui, basculant sur un plot, établissait un contact et la banale ampoule électrique s'allumait.

— Enfantin, je vous dis, Marco. Ce test est tout juste digne d'un débutant !

La porte de communication s'ouvrit, livrant passage au télépathe qui la referma soigneusement derrière lui.

— Nous allons vérifier si la seconde phase du test, puis la troisième seront aussi faciles pour vous, Gérard. Retournez-vous et, sans regarder le... le « bidule », comme vous dites, voyez si vous pouvez accomplir la même chose.

Deschamp se leva, tourna le dos à la table, se concentra une seconde à peine et, inversant la manœuvre précédente, il souleva la petite pièce mobile du relais qui interrompit le contact et fit s'éteindre

l'ampoule. A deux reprises encore, Deschamp fit s'éteindre ou s'allumer la lampe en agissant sur le relais par psychokinèse.

— Jusqu'ici, ça va, sourit le télépathe. Maintenant, corsons un peu... et même beaucoup l'expérience. Un appareil, un « bidule » identique à celui-ci est en place, à plus de trois cents kilomètres d'ici avec, près de lui, un autre télépathe. Ce dernier va m'envoyer l'image de cet appareil et moi, servant de relais, je la transmettrai à votre psychisme. Je vous demande d'agir sur ce « bidule » éloigné comme vous l'avez fait pour celui qui se trouve sur cette table. D'accord ?

— D'accord, Marco. Dès que je vous recevrai, j'agirai en conséquence.

Les deux hommes restèrent face à face à se regarder et, bientôt, dans le psychisme du mutant s'inscrivit l'image du relais électronique. Les ondes PK remplirent aussitôt leur office et Marco se détendit, esquissa un sourire.

— Bravo, Gérard, ça a parfaitement marché me confirme mon correspondant télépathe.

— Evidemment que ça a marché ! répliqua le mutant avec un haussement d'épaules. La distance ne joue pas pour la projection d'une aussi faible quantité d'énergie psychokinésique.

— Et si le... « bidule » était en mouvement ? A bord d'un avion, par exemple, le résultat serait le même ?

— Exactement le même, dans la mesure où vous me fournissez une image mentale de l'objet à déplacer, ou bien un modèle tel que cet appareil sur lequel vous venez de me faire passer ces tests. Les détails de cet instrument, de ce montage complexe, sont maintenant gravés dans ma mémoire.

— Et si... si je ne vous disais pas où se trouve l'avion en vol avec à son bord cet appareil, vous pourriez toujours agir sur la petite pièce mobile ?

— Oui, puisque c'est vous qui me servez de relais de transmission. Marco réfléchit, remua la tête avec satisfaction.

— Très bien, Gérard. Sous peu, nous compliquerons encore l'expérience en ajoutant à la première une variante qui s'exercera sur un autre type d'organe électronique... également en mouvement. Je...

Le télépathe s'interrompit, son regard devint fixe et il parut écouter pendant un court instant puis il sortit précipitamment sans aucune explication. Deschamp n'hésita qu'une seconde, bondit vers la porte de communication, l'ouvrit et resta bouche bée. Dans la seconde chambre se trouvait un homme âgé d'une soixantaine d'années, les poignets liés aux appuis-bras d'un fauteuil, les chevilles attachées aux pieds du siège. L'inconnu, chauve, le visage figé, inexpressif, avait les paupières closes...

Qui pouvait donc bien être cet homme en pyjama, captif et plongé

en état d'hypnose profonde ? Était-ce lui qui, à deux reprises ces jours derniers, avait gémi, proféré des plaintes sourdes ?

Gérard Deschamp referma prudemment la porte, intrigué, inquiet aussi par la découverte de ce prisonnier.

Mais lui-même et tous les autres mutants — assez peu nombreux, au demeurant — qui se trouvaient dans ce vaste manoir, qui y débarquaient les uns après les autres, toujours conduits par Marco, n'étaient-ils pas des prisonniers ?

Dès leur arrivée en ce lieu — dont la situation leur était inconnue puisqu'ils y avaient été conduits les yeux bandés

— Linghausen, en leur remettant une substantielle avance, leur avait fait signer un engagement. Ce contrat, assorti de clauses draconiennes, leur interdisait de quitter l'enceinte de la vaste propriété entourée de forêt, cela pendant le premier mois. Linghausen avait au reste précisé que, en raison de la présence de divers télépathes parmi les gardes et surveillants, toute tentative de fuite aurait été immédiatement décelée... et sévèrement réprimée.

Les « travaux » de cet « institut » très particulier exigeaient une discrétion absolue, un isolement complet. En revanche, ceux qui, après une période probatoire, seraient définitivement enrôlés, recevraient des émoluments très élevés. Au surplus, sans s'étendre sur ses projets lointains, le chef de cette organisation singulière avait même cru pouvoir garantir à chacun la richesse—

Gérard Deschamp songeait à tout cela en regagnant sa chambre confortable située au deuxième étage du manoir.

La richesse ? Bien sûr, c'était là une perspective alléchante, mais un obscur malaise s'insinuait en lui peu à peu. Ces tests auxquels on le soumettait avaient-ils un caractère uniquement scientifique ? A quoi pouvait bien servir ce curieux appareil dont on lui faisait actionner une pièce mobile à distance ? Et pourquoi ce vieil homme était-il retenu prisonnier et sous hypnose de surcroît ?

Deschamp commençait à se demander s'il ne regretterait pas un jour de s'être engagé dans cette aventure sans doute un peu trop à la légère.

— *Pourquoi te poses-tu toutes ces questions ? Viens donc plutôt me rejoindre...*

L'injonction télépathique émanait à coup sûr d'Anna, une télépathe qui, dès le premier jour et sans pudeur aucune, lui avait fait des avances et s'était même téléportée dans sa chambre. Pas un prix de beauté, cette Anna, mais une fille plantureuse et saine, dont le comportement voluptueux confinait presque à la nymphomanie.

— *Viens prendre un verre, au moins...*

Il se laissa fléchir, ouvrit la porte d'une chambre proche de la sienne, entra. Grande, rousse et coiffée à l'aiglon, le corps très potelé,

des cuisses plus que fortes, Anna n'avait pas cru devoir couvrir sa nudité.

Elle lui tendit un verre de bourbon Old Crow, ébaucha un sourire et vint s'asseoir sur ses genoux lorsqu'il se fut installé dans un fauteuil.

— Tu as le spleen, Gérard, et c'est mauvais, dans notre cas. Pas question d'aller se changer les idées en faisant une balade sur les grands boulevards, ou en allant au théâtre ou au cinéma.

Elle écrasa ses lèvres sur les siennes.

— Je sais que je ne suis pas très jolie... et toi-même, tu n'es pas tout à fait mon type d'homme, rit-elle, mais il faut bien se distraire, non ?

Il lui rendit son baiser, la caressa.

— Tu es une fille fort désirable, Anna, et on ne peut en dire autant de certaines femmes même très jolies.

— Bon, mais cesse de penser à tes préoccupations premières. D'accord, nous sommes pratiquement cloîtrés, je ne dis pas prisonniers, mais avoue que, pour les expériences auxquelles nous sommes soumis, cela vaut le coup, tu ne crois pas ?

Il vida son verre, le posa près du fauteuil sur le tapis.

— Toi qui es aussi télépathe, Anna, as-tu une idée de ce qu'ils cuisinent, dans ce manoir isolé ? Linghausen prépare sûrement quelque chose que je n'arrive pas à définir, mais qui, confusément, m'inquiète.

La jeune femme se pelotonna contre lui.

— Aucune idée et je n'ai pas l'intention de transgresser les ordres spéciaux donnés aux télépathes : si nous étions surpris à sonder le psychisme de Marco ou celui de l'un de gardes également télépathe, nous serions...

Etonné qu'elle eut laissé sa phrase en suspens, il insista :

— Vous seriez... quoi ? Punis ?

— C'est ça et sévèrement encore. Connais-tu Thierry ? demanda-t-elle.

Puis, lisant la réponse négative dans son esprit, elle enchaîna :

— C'est un télépathe, non téléporteur, qui est enfermé depuis une semaine dans la cave. J'ai communiqué avec lui, par hasard, le jour de mon arrivée. Il m'a prévenu de ne pas me montrer indiscrete et j'ai senti monter en lui une bouffée d'angoisse. *On l'a torturé* pour avoir désobéi. Une torture de nature psychique abominable, infligée par un mutant qui est une véritable brute et que je n'ai pas cherché à identifier, tu l'imagines.

Elle se leva, alla s'étendre sur le lit, tandis qu'il se déshabillait, de plus en plus mal à l'aise après ces confidences.

— Et Linghausen ? Est-il télépathe, lui aussi ?

— Non, mais il est... protégé, par un procédé technique qui

m'échappe. Un champ énergétique sans doute, je ne sais pas... Et je ne suis pas désireuse de le savoir. Ne me pose plus de question, dans ton intérêt comme dans le mien. Et parlons d'autre chose, si tu tiens à parler.

Il s'allongea près d'elle et Anna se lova tout contre lui, lisant dans ses pensées.

— Tu réfléchis toujours à ton passé, Gérard. Pourtant, tu n'étais pas heureux, tu menais une existence peu reluisante, tout comme moi, d'ailleurs. Ici, on nous offre un salaire immédiat modeste, 1 000 francs le premier mois, et des primes qui doublent ce salaire en raison de certaines expériences. Le second mois, nous toucherons 3 000 francs et 5 000 dès le troisième mois.

— Et, par la suite, on nous promet « la fortune », sans nous en dire davantage, soupira-t-il. Tu as peut-être raison, Anna, respectons les consignes, livrons-nous docilement à ces tests, à ces expériences dont nous ne comprenons pas la finalité. Nous verrons bien, n'est-ce pas, où tout cela nous conduira ?

Dans ses appartements, Linghausen, au premier étage du manoir, tambourinait nerveusement sur la table en observant Marco, son principal collaborateur. Celui-ci, assis dans un fauteuil, paraissait méditer.

— Eh bien ! Marco, que disentils, maintenant, ces deux idiots ?

Le télépathe releva la tête avec un sourire ironique.

— Ils ne disent plus rien, monsieur. Ils font l'amour...

Linghausen lâcha un grognement et passa les doigts de sa main droite dans sa chevelure blanche.

— En dehors de ce qu'ils appellent nos expériences, c'est ce qu'ils devraient se borner à faire ! Ce Gérard Deschamp est un homme curieux de nature.

— N'est-ce pas naturel, monsieur, en vivant une telle aventure ? Comme tous les autres, il caresse parfois des idées d'évasion, mais elles sont seulement velléitaires. Je ne pense pas qu'il puisse nous donner du fil à retordre puisque ni lui ni les autres ne savent rien de... vos projets véritables, auxquels ils vont étroitement collaborer !

Angélica Martinez était rayonnante de bonheur. Depuis ce matin, elle semblait vivre dans un rêve. Non seulement sa nouvelle amie Pascale Richaud la considérait comme sa sœur cadette, mais elle lui avait acheté deux robes, des sous-vêtements, des chaussures, un sac et l'avait conduite chez le coiffeur, après lui avoir montré la chambre qui serait la sienne durant les premiers temps de son « emploi » dans cet institut qui demeurerait pour elle bien mystérieux.

— Mais qu'est-ce que je devrai faire, dans cette maison ?



— L'institut n'a pas encore de... de siège bien défini, biaisa la laborantine. On te demandera un jour de te dédoubler pour aller, par exemple, explorer tel ou tel lieu... de façon discrète.

— Comme les détectives ?

— Comme les détectives, sourit la jeune femme. D'ailleurs, tout à l'heure, nous allons rejoindre Jeannine et Raymond et nous livrer à un travail de détectives. Mais il est possible qu'un télépathe... ennemi rôde dans le secteur et cherche à percer nos pensées. Tu devras faire le vide en toi, tout comme tu t'y es exercée ce matin et depuis le début de l'après-midi.

— Je ferai exactement ce que vous me direz de faire, Pascale.

Celle-ci hocha subitement la tête, l'inclina un peu sur le côté comme pour mieux écouter cependant que son regard se perdait dans le vague. Puis elle sourit à l'adolescente.

— Jeannine et Raymond vont nous prendre dans une minute. Descendons pour ne pas les faire attendre...

L'Ascona beige de Raymond Rivière avait pu se garer sur le boulevard de Clichy, non loin du bar où Théo Mercier, l'homme de l'organisation, devait recevoir six enveloppes identiques à celles qui lui avaient été volées la veille.

Sur le siège arrière de l'Ascona se trouvaient Pascale et la brune adolescente. A l'avant, Jeannine et Raymond fumaient en silence. La laborantine et Jeannine sondaient sans relâche le psychisme des passants, par « touches » discrètes afin de ne pas éveiller l'attention d'un éventuel télépathe.

A 17 heures précises arriva Théo Mercier, dont toutes les pensées étaient accaparées par la serviette qu'un inconnu allait, d'une façon ou d'une autre, lui faire parvenir. Il entra dans le bar, commanda un café et, presque aussitôt, à sa caisse, le patron décrocha le combiné à la première sonnerie.

Il parcourut des yeux les rares consommateurs, s'attarda sur Mercier.

— C'est vous, monsieur Théo ?

— C'est moi.

— La cabine est au sous-sol...

Il connaissait !

Refermant sur lui la porte de la cabine. Mercier décrocha, se nomma.

— J'apprécie la ponctualité, déclara Linghausen. Dans la minute qui va suivre, quelqu'un entrouvrira la porte de votre cabine et glissera à l'intérieur la serviette dont je vous ai parlé. Ne vous retournez pas ; ne cherchez pas à voir le visage de ce... collaborateur

que vous n'avez pas à connaître. Compris ?

— Parfaitement, monsieur. Je...

Avec un léger grincement, la porte de la cabine s'était entrouverte et Mercier sentit, sur son pied droit, glisser la base de la serviette qu'une main inconnue poussait à l'intérieur avant de refermer la porte.

— Voilà, monsieur, la serviette vient d'être livrée et je ne me suis pas retourné.

— C'est très bien, Théo. Allez immédiatement déposer la serviette là où vous savez. Terminé.

Sur le boulevard de Clichy, depuis quelques minutes, Jeannine et Pascale, leur sens télépathique en éveil, avaient « accroché » le psychisme d'un homme porteur d'une serviette de cuir noir. Un homme bien différent de Mercier, simple comparse et qui répondait au prénom de Marco. Un télépathe qui restait perpétuellement sur ses gardes, qui ne laissait filtrer que des pensées liées à la tâche présente : apporter la serviette à Mercier et se rendre ensuite à la direction de *Nostradamus* pour y relever le courrier.

Lorsqu'il eut pénétré dans le bar, Jeannine décréta :

— Inutile d'attirer son attention en le suivant quand il sortira. Devançons-le et allons nous poster dans le quartier de Saint-Philippe-du-Roule. Nous aviserons quand il aura récupéré le courrier.

Raymond démarra et la jeune femme enchaîna :

— Ton impression, Pascale ?

— Dangereux. Il émane de cet homme une aura de puissance, d'assurance que confère une position privilégiée. J'ai l'intime conviction qu'il connaît, lui, le chef de l'organisation. Je...

La laborantine sursauta, se pencha vivement sur Angélica qui venait de s'affaïsser, de perdre connaissance, la nuque sur le dossier du siège arrière, les bras ballants, le corps mou pesant sur l'épaule de la jeune femme qui, inquiète, la retenait pour qu'elle ne tombât point.

— Mais que lui arrive-t-il ? Elle ne m'a rien dit sur son état de santé, sur quoi que ce soit qui put expliquer cet... évanouissement.

Pascale posa sa main sous le sein gauche de l'adolescente, vérifia ensuite son pouls, fronça les sourcils, incrédule.

— Ses pulsations ont atteint un rythme fantastique en quelques secondes puis elles sont redevenues normales !

Jeannine réfléchit.

— Ne serait-elle pas en train de faire une sortie en astral ?

— De se dédoubler ? Mais pour aller où, grand Dieu ? On ne lui a rien demandé ! Si c'est cela, il faudra la prévenir de ne jamais rien tenter sans nous en avertir au préalable, dans la mesure du possible.

Marco gara sa voiture rue de Courcelles et grimaça en se massant la nuque. Il avait la migraine et ses idées n'étaient plus très claires. Avant d'aller chercher le courrier à la direction de l'hebdomadaire *Nostradamus*, il décida de se rendre dans un bar afin de prendre un comprimé d'aspirine.

Ce qu'il fit. Les quelques centaines de mètres qu'il parcourut à pied pour gagner l'immeuble lui firent du bien et sa migraine s'atténua.

Un moment plus tard, ayant retiré cinq lettres en réponse à l'annonce, il regagna sa voiture et décacheta le courrier, le lut attentivement. Avec une moue désabusée, il jeta dans la boîte à gants trois lettres apparemment sans intérêt — des mythomanes ou des curieux — et conserva sur lui les deux autres émanant très probablement d'authentiques télépathes. Il se promettait d'ailleurs de le vérifier le soir même après avoir savouré une copieuse choucroute dans le quartier de Saint-Germain.

Angélica fut secouée par le fou rire devant la mine ébahie de Jeannine, de Pascale et de Rivière qui la dévisageaient après avoir stoppé la voiture.

— Mais c'est infiniment plus fantastique que la télépathie, ce que tu es capable de faire, ma petite Angélica ! s'exclama Jeannine. Tu es sûre, absolument sûre de ne pas être victime de ton imagination ?

— Cette question ! Oui, j'en suis sûre ! Je ne sais pas comment ça se passe, mais j'arrive très bien à... *rentrer dans les gens*.

— Il faut enrichir ton vocabulaire, ma fille, sourit Pascale. Dis plutôt que tu parviens à intégrer ton double fluïdique dans le corps physique d'une autre personne... Et tu affirmes que celle-ci ne s'aperçoit de rien ?

— Parfois, elle a un peu mal à la tête, c'est tout. Comme cet homme, ce Marco qui est allé chercher ces lettres chez *Nostradamus*. La preuve qu'il ne s'est aperçu de rien et que mon double ne le gênait guère dans ses pensées, c'est que, toutes les deux, vous avez pu lire en lui en même temps le contenu de ces lettres.

— C'est vrai, admit Jeannine, impressionnée. Nous n'avons à aucun moment décelé ta propre pensée... vagabonde qui coexistait avec la sienne sans pour autant créer la moindre interférence ! C'est prodigieux, mais quel dommage que tu ne sois pas télépathe.

Angélica fit un geste d'impuissance.

— Je peux rentrer dans... m'intégrer dans le corps de quelqu'un, rectifia-t-elle avec un sourire à l'adresse de Pascale, je peux voir alors à travers ses yeux, mais je ne saisis pas ses pensées. Je ressens seulement une partie de ses émotions... Et s'il lit une lettre, je la lis

moi aussi.

Jeannine réfléchit une seconde puis décréta :

— Je vais prévenir Simone et Serge pour leur dire de ne pas compter sur vous deux ce soir : si Gilles est d'accord, vous allez vous consacrer à la surveillance de ce Marco. Grâce à toi, Angélica, nous devrions pouvoir — à *travers lui* — remonter la filière et découvrir la tanière de cette mystérieuse organisation qui utilise des mutants, Dieu sait à quelle fin.

Cette « fin », ils n'allaient pas tarder à la cerner, à la soupçonner avant d'en recevoir une alarmante confirmation.

Une confirmation dont le caractère incroyable, pour le public, l'inciterait à penser au début qu'il s'agissait d'un canular !

Un canular ou bien la menace d'un fou naturellement incapable de la mettre à exécution.

Voire...

## CHAPITRE VII

Non sans mal, Gilles Novak avait pu garer son Opel Commodore dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés où Marco, l'homme de l'organisation, s'était installé dans un restaurant pour y savourer une copieuse choucroute.

Sur le siège arrière de l'Opel, Pascale Richaud — avec à ses côtés la jeune Angélica — sondait parfois fugacement le psychisme du télépathe, espérant y glaner un indice susceptible de trahir l'emplacement du repaire de Linghausen. Tentatives qui demeuraient sans résultat : toutes les pensées de Marco s'articulaient sur sa faim, sur la choucroute attendue, sur la bière d'Alsace qu'on venait de lui servir pour lui faire prendre patience.

— Il ne pense qu'à manger ! maugréa la laborantine.

Régine tourna la tête vers elle.

— En plongeant dans ses souvenirs, tu as peur d'éveiller son attention ou sa méfiance ?

— Oui, le risque est trop grand ; c'est un télépathe lui aussi et, si j'essaie de fouiller dans son psychisme profond, il percevra très probablement l'intrusion de mes ondes mentales... et c'est lui, alors, qui cherchera à m'identifier !

Gilles se tourna à son tour vers la jeune femme.

— Jeannine affirme que tes possibilités de blocage mental sont quasi absolues. Tu pourrais toujours, en ce cas, t'isoler, échapper à ses tentatives de sonder ton esprit ?

— Oui, j'y parviendrais, mais j'aurais de ce fait éveillé sa suspicion et, à défaut de me repérer, il saurait qu'un télépathe est à ses trousses et c'est ce que nous voulons éviter.

Elle demeura silencieuse un court moment.

— On lui a servi sa choucroute et il mange... Ce type est littéralement obsédé par ce plat dont il raffole... Aucune autre pensée n'occupe son esprit.

Gilles parut alors soucieux.

— Cette attitude mentale n'est-elle pas... surprenante, Pascale ? Et s'il avait surpris qu'un autre télépathe le surveille ? S'il s'agissait là d'une idée-force *destinée à t'égarer* ?

Pascale cilla, réalisant que cette hypothèse n'avait rien d'in vraisemblable. Elle tenta de reprendre très brièvement le contact et tressaillit.

— Je ne... parviens plus à l'accrocher !

Nerveuse, tendue, les yeux mi-clos, elle resta parfaitement immobile pendant de longues minutes, puis soupira avec un mouvement d'humeur.

— Il a filé ! Tu avais raison, Gilles. Ce Marco a perçu, confusément sans doute, qu'un autre télépathe sondait de temps à autre son esprit. Je viens de fouiller le psychisme de plusieurs serveurs du restaurant et l'un d'eux, sidéré, a constaté le départ d'un client qui venait à peine de commencer son plat de choucroute !

» En parlant crûment, je me suis fait avoir ! »

Une dernière fois, elle s'efforça de rétablir le contact en sondant à la ronde le psychisme des passants, des automobilistes du quartier, en pure perte.

Devant sa mine découragée, le directeur de la revue *L.E.M.* déclara :

— Tu as fait tout ce que tu pouvais, Pascale, et tu n'as rien à te reprocher dans cet échec. Demain, en fin d'après-midi, dans le secteur du journal *Nostradamus*, toi et Jeannine ferez une autre tentative pour détecter les pensées de celui qui viendra relever le courrier. Qu'il s'agisse de ce Marco ou d'un autre, vous aurez peut-être plus de chance...

Elle le regarda, lut machinalement en lui et hocha la tête en commentant sa pensée informulée.

— Je comprends tes scrupules, Gilles, mais je songe moi aussi à *jouer les candidates en répondant à l'annonce parue dans Nostradamus*. Ce serait là le moyen le plus rapide d'entrer dans la place pour savoir enfin ce que trame cette mystérieuse organisation.

— J'ai pensé à cela, c'est vrai, convint-il, mais en pesant aussi les dangers d'une telle entreprise ! Tu serais dans la place, certes, mais également dans la gueule du loup !

— Seulement à la condition qu'on découvre mon subterfuge, et cela n'est pas certain.

Elle fit une pause, esquissa un sourire.

— Je crois bien que je vais me décider à répondre à cette annonce.

— Si tu dis « je crois », c'est que tu es sûre déjà de ta décision, observa Gilles. Tu es courageuse et je t'en félicite. Je vais de mon côté étudier un plan susceptible de t'aider, mais je te demande instamment de ne pas lire dans mon esprit... Cela dans l'intérêt commun et pour la bonne marche des opérations.

— Promis.

— Bon, maintenant, allons rejoindre nos amis dans le secteur de la gare Saint-Lazare.

Une heure plus tôt, en quittant — seul — son domicile de la rue de Belleville, Raymond Rivière n'avait pas tardé à repérer la DS grise de son suiveur. L'organisation n'avait évidemment pas abandonné sa surveillance et il importait, avant de retrouver Jeannine, Serge Baruch et Simone Bertrand, de se débarrasser de ce gêneur.

L'occasion lui en fut donnée alors qu'il franchissait — à l'orange ! — le carrefour rue de Belleville-boulevard de la Villette. Il passa de justesse, repéra une voiture qui démarrait sur sa droite et fit jouer ses facultés PK sur le volant du conducteur. Celui-ci, sans rien comprendre à ce qui lui arrivait, accéléra et vira brusquement sur la rue de Belleville, percutant aussitôt l'avant de la DS grise !

Au fracas de tôle froissée s'ajouta un concert de klaxons au mépris du règlement, mais le comptable était déjà loin tandis que son suiveur, écumant de rage, invectivait le « chauffard » responsable de l'accrochage.

Rivière trouva à se garer sur le parking de la gare Saint-Lazare, tout proche de la Kadett de Serge Baruch à côté duquel était assise Simone Bertrand ; Jeannine, elle, se trouvait à l'arrière et elle perçut presque immédiatement la présence de celui qu'elle attendait.

— *Ne quitte pas encore ta voiture, chéri. Nous sondons, Serge et moi, les abords de la gare.*

Il formula mentalement cette question :

— Le casier de consigne est sans surveillance ?

— *Nous n'avons du moins encore rien découvert et cela nous étonne. Si la serviette déposée en consigne constitue un appât destiné à nous faire agir, comme l'escomptent les hommes de l'organisation, nous aurions dû localiser celui ou ceux qui attendent que nous nous découvrons.*

Rivière supputa :

— S'ils ont placé là un télépathe capable de dresser un barrage mental aussi efficace que celui de Pascale, ni toi ni Serge ne parviendrez à le déceler.

Après une hésitation, il décréta :

— Je vais tenter une expérience : par psychokinèse, je

dématérialiserai une seule des six enveloppes renfermant l'argent, pour la rematérialiser, durant un court instant, sur la corniche en ciment le long de la façade de la gare.

Il se concentra, visualisa le casier de la consigne automatique.

Alors qu'il s'apprêtait à effectuer la dématérialisation de l'une des grosses enveloppes enfermées dans la serviette, un flash de voyance l'assaillit. Il sursauta violemment, la gorge nouée, stoppa *in extremis* sa tentative.

— *Tout va bien, chéri ?*

Il resta plusieurs secondes muet d'émotion avant de répondre à l'appel télépathique de Jeannine.

— Mes facultés de voyance à court terme viennent de nous éviter de justesse une catastrophe ! Les six enveloppes sont piégées avec un explosif extrêmement puissant ! Elles ne contiennent pas d'argent et les soupçons de Gilles étaient fondés : l'organisation nous a tendu un traquenard et, à défaut d'avoir pu jusqu'ici identifier notre groupe, elle a décidé de supprimer au moins celui qui, par PK, aurait pour mission de dématérialiser ces enveloppes !

— *Inutile de rester plus longtemps ici et d'encourir le risque de nous faire finalement repérer*, émit Jeannine Daurat. *Je vais prévenir*

*Gilles et lui suggérer de nous réunir chez lui...*

Gilles Novak avait laissé un instant Régine, Pascale et la jeune Angélica dans sa voiture afin d'aller acheter une cartouche de cigarettes dans un bureau de tabac depuis lequel il put téléphoner discrètement à David Silverstein.

Le télépathe et téléhypnotiseur l'écouta sans l'interrompre et répondit :

— J'ai parfaitement compris ce que vous attendez de moi, Gilles. J'espère arriver chez vous avant nos amis afin d'opérer plus tranquillement. Dans la négative, ne vous inquiétez pas, je me débrouillerai toujours pour que vous ayez le champ libre... durant quelques minutes au moins. A tout de suite...

Le directeur de la revue *L.E.M.* pénétra dans sa Commodore et fut surpris d'entendre ses passagères rire aux éclats. Régine (qui avait correctement suivi ses consignes visant à détourner l'attention de la télépathe et d'Angélica) expliqua la raison de leur hilarité.

— Je racontais les déboires de notre ami Floutard lorsque, glissant sur les éboulis, dans les calanques de Marseille, il déchira copieusement son maillot de bain et se retrouva le... postérieur à l'air et tout égratigné ([9]). Pascale et Angélica ont pleuré de rire en apprenant qu'un peu plus tard, oubliant ses balafres mal placées, notre célèbre portraitiste se baigna dans la mer.

— Oui, renchérit Gilles, l'eau salée se chargea de lui rappeler de façon cuisante sa mésaventure !

Cette première phase du plan conçu par le journaliste s'était déroulée ainsi qu'il l'avait espéré. Il restait maintenant à souhaiter que David Silverstein arrive le premier à ce briefing décidé un peu plus tôt, à la suite du message télépathique de Jeannine.

Régine Véran apporta des jus de fruit Pam-Pam et une bouteille de Cutty Sark qu'elle disposa, avec les verres et les glaçons, sur la table basse en céramique du living.

David Silverstein avait été introduit par Gilles une minute plus tôt et il bavardait amicalement avec Pascale et Angélica, assises face à lui sur le divan en cuir blanc.

Ce petit homme replet, volontiers souriant, avait rapidement conquis la sympathie du petit groupe lors de leur première rencontre et, ce soir, de sa voix grave, bien timbrée, il savait captiver les deux jeunes femmes en leur contant certaines de ses expériences de téléhypnose.

Pascale l'écoutait avec une attention soutenue, oubliant pour un temps la douleur légère que lui procuraient ses chaussures depuis un moment. Sans même y penser, elle avait ôté ses escarpins qui restèrent sur le tapis de haute laine, près du divan. Elle remuait de temps à autre ses doigts de pieds, comme on le fait après s'être débarrassé d'un soulier trop étroit—

Gilles alluma une cigarette, reposa le briquet à gaz sur la table basse et fit quelques pas, heurtant l'un des escarpins pour l'envoyer (sans bruit en raison du tapis de laine) derrière le divan. Il "se baissa, ramassa l'escarpin sans que Pascale ni Angélica n'y prissent garde et passa dans une autre pièce. Il revint au bout d'un moment, s'assit sur l'accoudoir du divan, près de Pascale et déposa discrètement la chaussure là où il l'avait subtilisée.

Dans la minute qui suivit, la jeune femme, sans cesser d'écouter avec un vif intérêt David Silverstein, remit ses escarpins, ayant tout à fait oublié la douleur passagère qui les lui avait fait enlever.

Le timbre mélodieux de la porte palière résonna et Gilles poussa un soupir — moral — de soulagement : les autres arrivaient, mais cela n'avait plus d'importance puisqu'ils lui avaient laissé le temps d'agir... sans d'ailleurs se douter du plan auquel le téléhypnotiseur venait de participer.

Parallèlement, Pascale n'avait pas un instant soupçonné ni réalisé qu'elle avait été victime de la suggestion du souriant (et si intéressant) quinquagénaire !

Raymond Rivière et Jeannine, Serge Baruch et Simone Bertrand



pénétrèrent dans le living, la mine sombre après leur tentative avortée à la gare Saint-Lazare.

— Vous n'avez pas échoué, rectifia Gilles, puisque Ray a éventé le piège. J'estime, au contraire, que c'est une réussite et que l'échec est à porter au crédit de l'organisation. Celle-ci est toutefois sur ses gardes et il convient de cesser maintenant toute action extérieure. C'est de *l'intérieur* qu'il faudra désormais l'attaquer. Notre amie Pascale est décidée à tenter de s'y infiltrer.

— J'y songe moi aussi depuis quelque temps, avoua Jeannine. Malgré les risques certains que cela implique, je ne vois pas d'autre solution afin de nous glisser chez l'adversaire... dont nous continuons d'ignorer la position. Pourquoi, à mon tour, ne répondrais-je pas à l'annonce pour me faire engager en même temps que Pascale ?

— Non, déconseilla le directeur de la revue L.E.M. Dès que Pascale aura été introduite dans le Q.G. de Linghausen, elle aura besoin de toutes les ressources et facultés psi de votre groupe resté à l'extérieur. Je vous ferai part en temps utile du plan que j'ai conçu et...

Serge Baruch venait brusquement de lever la main en fronçant les sourcils.

— Je perçois un véritable tourbillon d'ondes mentales... qui trahissent un état d'angoisse dans votre immeuble, Gilles...

Jeannine, Pascale et Silverstein s'étaient aussitôt concentrés, fouillant le psychisme des locataires et propriétaires répartis sur dix étages, puis la laborantine se précipita vers le téléviseur du living et mit le contact.

— Les gens sont angoissés à la suite d'une information, assez laconique, diffusée par l'O.R.T.F...

L'image d'un commentateur apparut sur le petit écran. Bien loin de sourire, il affichait une mine grave, extrêmement soucieuse.

— Ainsi que nous venons de l'annoncer dans notre sommaire, les gouvernements, dans chaque pays, ont reçu aujourd'hui un ultimatum que l'on espère cependant être l'œuvre d'un fou, d'un maniaque atteint de mégalomanie. Signant sa menace « A-666 » et se disant le porte-parole d'une organisation inconnue, mais toute-puissante, cet homme entend purement et simplement rançonner les nations selon leur importance économique !

» C'est ainsi qu'il réclame cent millions de dollars à Washington, cent millions de roubles à Moscou, un milliard de nouveaux francs à Paris et des sommes aussi fabuleuses sinon supérieures aux Etats arabes producteurs de pétrole, à la Chine etc., etc. Aucun pays n'est épargné.

» Ce mystérieux « A-666 » fera connaître dans les jours à venir les modalités de versement de chacune des rançons. A défaut de souscrire à ses exigences, ce maître chanteur à l'échelle mondiale menace de

faire exploser une bombe atomique ou thermonucléaire sur l'une ou l'autre des nations rançonnées ! Une telle menace aurait fait sourire si « A-666 » n'avait pas affirmé être en mesure de contrôler à volonté les satellites artificiels russes et américains en orbite permanente autour du globe et qui, selon lui, seraient porteurs d'un chargement d'ogives nucléaires !

» Pour preuve de sa toute-puissance et en guise d'avertissement, demain à minuit, heure française, il fera exploser dans l'espace l'une de ces ogives enfermées dans les soutes d'un satellite soviétique. Est-il besoin de préciser que les gouvernements, sceptiques, s'interrogent tout de même avec inquiétude sur la validité de ces menaces exorbitantes. Après les détournements d'avions, après les hold-up avec prise d'otages, allons-nous réellement connaître cette escalade ultime de la violence qui, pour la première fois dans l'histoire humaine, fait — *ou ferait* — peser sur l'espèce un danger aussi abominable ?

» Il est trop tôt encore pour se prononcer, mais, dans les milieux généralement bien informés, on s'accorde à reconnaître que la situation est préoccupante du fait que des satellites russes et américains chargés de bombes atomiques pourraient effectivement orbiter, depuis longtemps, autour de la Terre. Toutefois, interrogé sur la crédibilité éventuelle d'une telle menace, le professeur Dubignou, que nos téléspectateurs connaissent bien pour ses interventions pertinentes lors de plusieurs débats des « Dossiers de l'écran », nous a affirmé catégoriquement : « Les satellites artificiels, qu'ils soient russes ou américains, sont tous contrôlés par des installations scientifiques extrêmement complexes et obéissent à des dispositifs de télécommande auxquels n'importe qui ne saurait avoir accès. En conséquence, je ne crois pas du tout à cette histoire de chantage mondial qui dénote soit une folie pure, soit un sens du canular à un niveau jamais atteint jusqu'ici. Il n'y a pas plus à s'inquiéter des divagations de ce « A-666 » que de celles des hallucinés prétendant avoir vu une soucoupe volante » (fin de citation).

» Ainsi prend fin « 24 heures dernière ».

Gilles Novak coupa le contact et ses masséters se contractèrent.

— Ce professeur Dubignou, « bien connu des téléspectateurs », est la parfaite incarnation de la c...ie humaine !

Régine cilla et réalisa à quel point les inepties de ce célèbre guignol rapportées par le commentateur avaient irrité son compagnon pour que celui-ci se laissât aller à de tels écarts de langage.

Tous avaient parfaitement compris d'où venait la terrible menace. Gilles fit quelques pas, nerveux, puis s'arrêta en grinçant :

— Voilà donc éclairci ce mystère qui nous intriguait tant : Linghausen, car ce « A-666 » ne peut être que lui, cherchait à réunir des mutants et à contrôler à son seul profit leurs prodigieuses facultés

parapsychiques afin de faire chanter les nations ! Afin d'exiger d'elles des rançons fabuleuses !

» Et, demain, nous pouvons tenir pour certain qu'il la fera exploser dans l'espace, cette première ogive nucléaire destinée à confirmer son ultimatum. »

— Mais... comment pourrait-il agir sur un satellite artificiel qui tourne à des centaines de kilomètres au-dessus de nos têtes ? questionna la jeune Angélica.

Ce fut Raymond Rivière qui lui répondit.

— Regarde l'interrupteur, à gauche de la porte du living...

Mettant en activation ses facultés télékinésiques, le comptable abaissa à distance l'interrupteur et le lustre s'éteignit. De la même façon, il le ralluma cependant que Gilles Novak enchaînait :

— Ce ne sera pas plus difficile que cela, Angélica. Linghausen dispose certainement de médiums à effets physiques, disons de mutants tels que Raymond, capables d'agir à distance sur la matière, d'ouvrir ou de fermer un circuit, d'actionner un relais. Il suffit de connaître les diverses commandes, plus exactement les relais sur lesquels il faut agir pour commander le largage d'une ogive nucléaire depuis un satellite artificiel et le tour est joué.

— Linghausen serait donc aussi un électronicien... avancé pour qui les télécommandes d'un satellite artificiel n'auraient plus de secret ? émit Régine avec scepticisme.

— Non, chérie, il n'y connaît probablement rien, mais il a pris la précaution de s'assurer le concours d'un orfèvre en la matière : le professeur Karantzev, *le spécialiste soviétique n° 1 de l'électronique appliquée aux satellites artificiels, enlevé depuis quelques jours !*

— Enlevé sans doute par un mutant ayant les mêmes facultés que les miennes, observa Simone Bertrand. Ce mutant se sera téléporté dans la chambre du savant, pendant son sommeil, et l'aura saisi par les mains, comme je l'ai fait avec Gilles l'autre jour, pour le téléporter instantanément dans le repaire de Linghausen.

— Et, de gré ou de force, auquel cas en le plongeant en état d'hypnose, on lui aura fait révéler le processus à suivre, les manœuvres à accomplir pour opérer le largage, puis la mise en activation d'une ogive nucléaire, compléta Silverstein, soucieux. Par télépathie, le mutant qui allait devoir accomplir cet acte criminel, aura pu suivre facilement dans le psychisme de Karantzev le... « mode d'emploi », pourrait-on dire.

— Au reste, renchérit le journaliste, le domaine de la psycho-commande est très sérieusement étudié à l'Est comme à l'Ouest. La *Dun-lap & Associates Incorporated* de Santa Monica, en Californie, y travaille pour le compte de la NA.SA. ([10]). Bien entendu, il en va de même en Russie et l'on a également, à Paris, à *La Compagnie des*

*Lampes*, rue de Lisbonne, procédé à des expériences assimilables à la psycho-commande).

« Quel est le but final poursuivi par Linghausen ? Entend-il, un jour, se rendre maître de la Terre et jouer les dictateurs ? Son indicatif — « A-666 » — évoque l'Apocalypse et le Nombre de la Bête et tout cela a un désagréable fumet de cataclisme !

» Il nous faudra... Il *vous* faudra surtout utiliser au maximum vos facultés parapsychiques pour lutter contre ce détraqué. Dès demain, je vous mettrai *individuellement* au courant de certaines phases de mon plan en vous demandant à chacun, pour la sécurité de tous, de ne pas chercher à en savoir davantage par télépathie. »

## CHAPITRE VIII

Le monde entier avait accueilli l'ultimatum de « A-666 » avec un scepticisme mitigé cependant d'inquiétude. Certes, les prétentions de ce mégalomane étaient parfaitement insensées, mais cette apparence de déraison suffisait-elle à rejeter la menace avec un haussement d'épaules ?

La plupart des gens, à l'Est comme à l'Ouest, préféraient croire encore à un vaste canular ; néanmoins, au fil des heures, ce n'était pas sans une certaine appréhension que, en Europe en général et en France en particulier, on attendait que sonne minuit. Car minuit était l'heure fixée par « A-666 » pour effectuer sa démonstration de puissance...

Les modalités exigées pour le versement des rançons viendraient ensuite.

Cet après-midi-là, dans le bureau de Gilles Novak, se tenait une réunion restreinte à laquelle participaient Jacques Morin-Larnier, le directeur de l'Institut International des Sciences Parallèles, Régine Vérant et David Silverstein, l'étonnant télépathe et téléhypnotiseur capable aussi de créer par suggestion des formes-pensées parfois terrifiantes.

Le journaliste s'adressa à Morin-Larnier.

— Tu as vérifié le bon fonctionnement du récepteur-localisateur, au labo de l'institut ?

— Nous recevons cinq sur cinq les signaux émis en permanence par le mini-émetteur d'impulsions que tu as dissimulé, l'autre soir, à l'angle interne du talon et de la semelle de l'escarpin de Pascale Richaud. Il reste à souhaiter maintenant qu'elle ne change pas de chaussures en se rendant, à 18 heures, au siège de *Nostradamus* pour y déposer sa candidature au moment même où Marco viendra chercher le courrier.

— Rassurez-vous, Jacques, intervint Silverstein. L'autre soir, tout

en bavardant avec Pascale, pendant que Gilles trafiquait son escarpin, j'ai suggestionné cette charmante jeune femme : je puis vous garantir qu'elle conservera cette paire d'escarpins. De la sorte, grâce à vos installations de réception des signaux lancés en permanence par l'émetteur d'impulsions, nous saurons à tout moment quel itinéraire elle suivra.

— Par mesure de sécurité, ajouta Gilles, mon ami Patrick Arnaud, qui possède un héli-club à Guyencourt, a équipé l'un de ses appareils pour recevoir ces signaux ; il décollera à point nommé pour suivre à distance la voiture dans laquelle Pascale aura pris place.

— A la condition, objecta Régine, que Marco, l'homme de confiance de Linghausen, l'engage sur-le-champ, ce qui n'est pas certain.

— Si Pascale suit à la lettre mes instructions et si elle exerce un blocage de ses pensées profondes, Marco devrait, je pense, l'engager sans perte de temps. De toute manière, s'il lui fixait par exemple un rendez-vous pour le lendemain, le dispositif de pistage électronique fonctionnerait tout aussi bien.

Le vibreur de l'interphone grésilla : la secrétaire annonçait à Gilles la visite des personnes attendues, à savoir Pascale Richaud, la jeune Angélica, Jeannine Daurat et Raymond Rivière.

Le directeur de la revue *L.E.M.* les accueille en souriant et rappela à Pascale et à Jeannine leur promesse de ne point tenter de lire en lui en usant de leur fonction télépathique.

— Nous avons parfaitement compris la nécessité de cette discrétion, Gilles, cela dans l'intérêt de tous, agréa la laborantine. J'ai, par ailleurs, rédigé la lettréponse à l'annonce parue dans *Nostradamus* que je déposerai tout à l'heure selon le plan prévu. J'ai aussi parfaitement retenu tes consignes et je pense que tout ira bien.

— J'en suis sûr, Pascale. Quand tu seras dans la place, au cœur du repaire de Linghausen, tu devras attendre quarante-huit heures avant d'émettre le moindre message télépathique à notre intention. Car tu seras probablement soumise à une étroite surveillance psychique, du moins au début, et le fait de nous indiquer télépathiquement la position du Q.G. de « A-666 », en cas d'interception de ce message, te conduirait à ta perte.

— J'en suis tout à fait consciente, Gilles. Je laisserai donc passer ce délai avant de lancer un très bref appel à Jeannine pour lui fournir les coordonnées du repaire... A moins qu'on ne m'y ait conduit les yeux bandés, comme ce fut le cas lors de l'enlèvement de Régine. Dans cette éventualité, il faudra que je trouve le moyen de localiser exactement la position de l'édifice... et cela pourra demander un peu plus de temps que prévu.

— Je suppose que ce retard n'aurait pas grande importance. Quand

tu nous auras fourni cette information, ce sera au tour d'Angélica de jouer en projetant son double afin de te rejoindre. C'est par ce procédé de dédoublement qu'elle assurera alors les liaisons entre toi et nous.

La laborantine acquiesça pour ajouter à l'intention de l'adolescente :

— Pendant mon absence, Angélica, tu iras loger chez Simone Bertrand. Elle est tout à fait d'accord et a déjà pris tes affaires que tu retrouveras ce soir dans son appartement.

La mutante consulta sa montre-bracelet.

— Il est temps que je me rende dans le quartier de Saint-Philippe-du-Roule afin de surveiller les abords de *Nostradamus*. Si je ratais l'approche de Marco, tout serait à recommencer.

Ils se levèrent en même temps qu'elle et, en s'efforçant de dissimuler leur émotion, ils serrèrent la main de la courageuse mutante. Jeannine, Régine et Angélica l'embrassèrent, croisant l'index et le médius pour lui souhaiter bonne chance.

Gilles garda un instant sa main dans la sienne.

— N'oublie surtout pas, au moment du contact avec Marco, d'émettre le type de pensées convenues destinées à diminuer sa méfiance.

Elle éclata de rire.

— Cela fait dix fois que tu me fais les mêmes recommandations. Tranquillise-toi, Gilles, je n'ai rien oublié, tout est gravé au plus profond de mon psychisme... Dans une zone protégée par une barrière infranchissable.

Pascale Richaud regarda ses amis tour à tour et lâcha avant de sortir :

— Bonne chance à vous aussi, car nous en aurons tous besoin pour réussir...

Vers 18 heures, la belle jeune femme rousse, à l'angle de la me du faubourg Saint-Honoré et de la place Chassaigne-Goyon, s'était mêlée à un groupe de personnes attendant un taxi. En vérité, elle se souciait fort peu, à l'inverse des gens qui l'entouraient, de « perdre son tour » et de se laisser devancer par un resquilleur. De ce poste d'observation, elle ne quittait pas des yeux la façade du grand immeuble abritant les bureaux de l'hebdomadaire *Nostradamus*. Ses facultés télépathiques en éveil, elle sondait discrètement le psychisme de ceux qui empruntaient la rue du faubourg Saint-Honoré.

Brusquement, son esprit se ferma. Sans avoir eu besoin de poursuivre son « balayage » télépathique, elle venait de reconnaître Marco, l'homme de Linghausen, qui se dirigeait vers l'immeuble.

Elle abandonna son poste et, d'un pas pressé, marcha elle aussi vers

le numéro 162... en pensant fortement aux préoccupations qui étaient les siennes. Du moins celles de la candidate qu'elle était censée incarner.

*Serait-elle agréée par la direction de cet Institut de Recherches Parapsychologiques ?*

*La réponse*

— *Mon Dieu, faites qu'elle soit positive ! — lui parviendrait-elle rapidement ?*

*Quel serait le montant de la rémunération ? Ce travail serait-il stable ?*

Marco arriva en même temps qu'elle à la porte de l'immeuble et s'effaça pour la laisser entrer. Elle lui adressa un bref signe de tête en guise de remerciement et se dirigea vers le gardien, dans sa cage vitrée, pour demander l'étage de la rédaction de *Nostradamus* ou du bureau réceptionnant les réponses aux annonces.

*Son travail de laborantine, soliloquait-elle, lui plaisait, certes, mais elle en avait assez des assiduités et des gestes déplacés de son patron ! Elle n'avait pas du tout l'intention de « passer à la casserole » comme celles qui l'avaient précédée ! Quelle force de caractère ne lui avait-il pas fallu, hier encore, pour ne pas utiliser ses fonctions psychokinésiques afin de projeter par exemple ce gros cendrier de verre à la tête de ce goujat lorsqu'il avait eu l'impudence de glisser une main fureteuse sous sa jupe !*

La cabine de l'ascenseur arriva. « L'inconnu » ouvrit la porte, fit entrer « l'inconnue », referma et s'enquit :

— Quel étage, mademoiselle ?

— Euh!... quatrième, s'il vous plaît.

Et Pascale se replongea dans ses pensées intimes.

*Avec quelle joie elle enverrait promener son patron si sa candidature était acceptée ! Un point noir subsistait : si elle était une excellente manipulatrice en psychokinèse, son sens télépathique, en revanche, n'était qu'imparfaitement développé et connaissait des éclipses.*

L'ascenseur s'arrêta. Marco retrouva la porte de la cabine et fixa la jeune femme en souriant.

— Vous êtes mademoiselle Pascale Richaud et vous venez déposer une demande de candidature en réponse à une annonce parue dans *Nostradamus*.

Simulant la surprise, elle fronça légèrement les sourcils et se concentra pour sonder l'esprit de cet « inconnu », puis elle consentit à sourire.

— Vous avez lu en moi... mieux que j'ai lu en vous puisque je n'ai pu déceler que votre prénom : Marco, et le but de votre présence ici. Puisque vous venez relever le courrier, il est inutile que je laisse ma lettre au bureau, je ferais aussi bien de vous la remettre directement.

— En effet, mademoiselle Richaud.

Ils sortirent de la cabine et, sur le palier, la jeune femme rousse lui

donna sa lettre, mais Marco la refusa en riant.

— Non, faites-moi plutôt une démonstration de vos dons PK, vous voulez bien ?

Elle inclina la tête et la lettre qu'elle tenait entre ses doigts disparut brusquement.

— Dans votre poche droite, monsieur Marco...

Il plongea la main dans la poche indiquée et en retira la lettre qui venait de s'y matérialiser.

— Compliment, mademoiselle Richaud.

Elle ouvrit son sac, y prit un portefeuille et le restitua à son propriétaire avec malice.

— C'est bien à vous, n'est-ce pas ?

L'homme tiqua puis rit à son tour.

— Votre sens télépathique n'est peut-être pas des plus parfaits, mais, en matière de fonctions PK, vous méritez des félicitations. Attendez-moi une minute, le temps de relever le courrier reçu et je vous invite à prendre un verre. D'accord ?

— D'accord, monsieur Marco, je vous attends sur le palier.

Quelques minutes plus tard, ils dégustaient un 505 dans un bar de la rue La Boétie. Aux yeux des consommateurs voisins, ces « amoureux » devaient être timides, car ils n'échangeaient que de rares paroles. Mais, à quoi bon parler lorsqu'on a la faculté de s'exprimer par un échange de pensées ?

— *Etes-vous libre, mademoiselle Richaud ?*

Et voilà, songea-t-elle en s'efforçant de dissimuler — intentionnellement très mal ! — sa suspicion : ce Marco va me proposer de dîner avec lui et, ensuite, sous prétexte de me faire passer de nouveaux tests, il cherchera à coucher avec moi ! Décidément, les hommes...

— *Ne vous méprenez pas, mademoiselle Richaud, crut-il devoir préciser. Je vous demande si vous êtes libre de toute entrave professionnelle ou familiale immédiatement ?*

— *Oui, j'ai pris mon mois de congé ce matin et je suis célibataire.*

Il ébaucha un sourire ironique.

— *Je vais, en effet, vous inviter à dîner. Simplement à dîner et sans arrière-pensée. Ensuite, vous irez chez vous faire votre valise et je vous conduirai à notre institut où, dès demain, vous passerez des tests destinés à évaluer vos fonctions PK.*

— *Eh ! là, une minute, monsieur Marco. Je suis en vacances, certes, mais si je devais être engagée fermement par votre institut, j'aimerais tout de même connaître le montant des émoluments proposés et la nature de ce que j'aurais à faire. Dans cette aventure, je ne voudrais pas lâcher la proie pour l'ombre, comprenez-vous ?*

— *Naturellement, mademoiselle Richaud, cela va de soi. Le premier*



*mois, étant nourrie et logée, vous recevrez une rétribution de 1000 francs, plus des primes parfois si vous réussissez certains tests ou travaux pratiques fort complexes.*

*— C'est peu.*

*— Vous ne m'avez pas laissé finir. Le second mois, vous percevrez 3 000 francs et...*

*— C'est déjà mieux, fit-elle avec une mimique intéressée.*

*— Par la suite, dès le troisième mois, vous toucherez 5 000 francs minimum... et peu après beaucoup plus, infiniment plus puisque vous serez alors associée aux activités du département commercial de l'institut, avec participation aux bénéfices. Oui, je n'ignore pas que cela puisse vous surprendre qu'un institut de recherches ait accessoirement une vocation... commerciale, financière, mais vous comprendrez tout cela un jour, quand le moment sera venu.*

*La jolie rousse lui fit un grand sourire et plaisanta :*

*— Si vous avez un contrat sur vous, je suis prête à le signer !*

*— Attendez, mademoiselle Richaud, il y a encore deux conditions. Primo, vous devez accepter d'être endormie, par un soporifique inoffensif, avant d'être conduite à cet institut ; secundo, durant le premier mois, vous devrez être coupée de l'extérieur et ne quitterez sous aucun prétexte l'enceinte du grand parc entourant la bâtisse.*

*Elle hésita, appréhendant un piège, songeant à une sordide affaire de traite des Blanches puis se morigéna : les criminels qui se livrent à ce genre d'activités n'utilisent évidemment pas des télépathes ni des mutants dotés d'étonnants pouvoirs mentaux.*

*— Je suis d'accord, monsieur Marco.*

*— Dans ce cas, je vous invite à dîner, après quoi vous passerez chez vous préparer votre valise... Vous verrez, vous ne serez pas seule, à l'institut ; vous y ferez la connaissance d'autres mutants des deux sexes avec lesquels, j'en suis sûr, vous ne tarderez pas à sympathiser...*

Depuis quarante-huit heures, l'une des salles de réunions de l'Institut International des Sciences Parallèles, fondé par Gilles Novak, avait subi quelques aménagements nouveaux dus aux techniciens du département électronique.

Sur l'un des murs avait été dressé un plan de Paris de grande dimension, collé sur une plaque de verre dissimulant un complexe système de signalisation optique. A côté avait été placé un assemblage de cartes topographiques de la région parisienne pourvues du même système de signalisation lumineuse.

La vaste salle était plongée dans la pénombre ; les cartes et le plan, éclairés par-derrière, laissaient filtrer une faible clarté. Seul un point lumineux vif clignotait régulièrement, vers le milieu de la rue de

Varenne.

Gilles Novak, Régine, Morin-Larnier, Angélica et David Silverstein concentraient leur attention sur ce signal.

— Cela fait une demi-heure que Pascale est rentrée chez elle, fit Régine, soucieuse. Marco lui a peut-être donné rendez-vous pour demain seulement ? Qu'en pensez-vous, David ?

Le quinquagénaire rondelet secoua la tête.

— J'en doute, Régine. La dernière fois que j'ai furtivement sondé l'esprit de Pascale, il y a moins d'un quart d'heure, elle était encore avec lui, préoccupée par la nécessité de faire sa valise. Elle a dû monter seule à son appartement, Marco l'attendant au volant de sa voiture.

La jeune Angélica hasarda :

— Vous ne voulez pas que je me dédouble pour rentrer... pour m'incorporer en elle, juste pendant quelques minutes ? Elle ne s'apercevra de rien et aura seulement un peu mal à la tête—

Gilles estima qu'on pouvait tenter l'expérience et donna son accord.

L'adolescente s'assit sur une chaise, un coude posé sur la table ; elle fixa un instant le point lumineux clignotant qui désignait, dans la rue de Varenne, le domicile de la laborantine, puis sa tête s'inclina sur sa poitrine et elle demeura immobile, prostrée. Se jouant de l'espace et du temps, son double s'était intégré, incorporé dans le corps et le psychisme de la jeune femme rousse qui ne tarda pas à éprouver une légère migraine.

Pendant une dizaine de minutes, Gilles Novak et ses compagnons gardèrent le silence, observant tour à tour la jeune fille inconsciente et le signal optique résultant de la conversion des impulsions électroniques de l'émetteur, dissimulé sous l'escarpin de Pascale, en impulsions lumineuses.

— Le signal a bougé ! lança Jacques Morin-Larnier.

Effectivement, le clignotement « tournait » vers la gauche, descendait la rue Vaneau, tournait ensuite dans la rue de Sèvres et filait enfin sur le boulevard Garibaldi, en direction de la Seine, qu'il franchit sur le pont de Bir-Hakeim.

Gilles composa le numéro de téléphone de Patrick Arnaud, à l'héli-club de Guyencourt, et l'obtint presque aussitôt.

— Ils semblent se diriger vers le bois de Boulogne, Patrick. Tu as un moulin au préchauffage ?

— Ne t'inquiète pas. Tout est paré. Je décolle dans moins d'une minute en mettant le cap sur le bois. Dès que j'aurai réceptionné le signal de l'émetteur d'impulsions, j'en aviserai par phonie mon associé Paul Dufay qui t'appellera aussitôt.

» Terminé, vieux, à tout à l'heure. »

Gilles lui lança un « m... » retentissant pour lui porter chance et il

raccrocha. Angélica semblait avoir choisi ce moment pour réintégrer son corps... La toute jeune fille remua doucement la tête, ouvrit les yeux, respira plus vite, puis se détendit.

— Pascale, sa valise à la main, est descendue pour prendre place dans la voiture de Marco. Par le truchement de ses yeux, sans qu'elle ne se doute de rien, j'ai vu celui-ci lui donner une capsule, un comprimé qu'elle a croqué. L'auto a démarré et Pascale n'a pas tardé à s'endormir. Dès cet instant, évidemment, je n'ai plus rien vu et je suis... revenue.

— Elle a accepté librement de croquer cette drogue, destinée à la plonger dans le sommeil ?

— Librement, Gilles.

Silverstein fit valoir :

— Marco avait dû la prévenir qu'il exigerait de l'endormir afin de lui cacher le lieu où ils se rendraient. Fort heureusement, grâce à l'émetteur d'impulsions dont son escarpin est muni, Pascale, sans s'en douter, nous tracera néanmoins le chemin jusqu'au repaire de Linghausen.

Leurs regards s'étaient reportés vers le grand plan de Paris, mais le clignotant lumineux s'approchait de la limite de ce plan et poursuivait sa route vers la porte Maillot.

Gilles et ses compagnons se déplacèrent, s'installant maintenant devant l'assemblage des cartes d'état-major. Le journaliste se jucha sur les premiers degrés d'une échelle de bibliothèque, attentif à l'itinéraire balisé par le mouchard électronique.

— Ils prennent le boulevard Lannes qui longe le bois de Boulogne... J'ai cru un instant qu'ils allaient pénétrer dans le bois ou filer vers l'ouest en direction de la forêt de Saint-Germain, mais ils s'en éloignent.

Perplexes, ils suivirent des yeux le clignotant lumineux qui poursuivait sa route vers le sud et longeait Boulogne, se déplaçait vers Meudon.

Régine, qui sentait croître sa nervosité, annonça :

— Dans une heure, minuit. Nous saurons alors si ce fou de Linghausen aura réellement fait exploser une bombe H dans l'espace.

Le téléphone sonna. Jacques Morin-Larnier décrocha, dit : « Oui, je vous le passe » et appela le journaliste. Celui-ci quitta son perchoir et prit le combiné. Il reconnut la voix de Paul Dufray, l'associé de Patrick Arnaud, qui l'appelait depuis l'héli-club de Guyencourt.

— Je vous écoute, Paul...

— J'ai Patrick sur l'émetteur, Gilles. Vos... clients ne se sont pas arrêtés au bois de Boulogne et ils roulent présentement en direction de Meudon... Une seconde...

Partiellement couverte par des crachotements, des sifflements,

Gilles perçut la voix nasillarde et déformée de son ami Arnaud, mais il ne parvint pas à la comprendre en raison de l'exécrable qualité de la liaison radio.

— Allô ! Gilles ? Patrick m'annonce que la voiture s'engage dans une transversale qui traverse le bois de Clamart. L'auto roule moins vite. Vous recevez toujours bien l'écho sur vos installations cartographiques du labo ?

— Toujours, Paul. Certes, il s'agit d'installations de fortune, car nos techniciens n'ont eu que quarante-huit heures pour les mettre au point, mais tout marche bien. Maintenant, conseillez à Patrick de ne plus émettre et de prendre de l'altitude afin de ne pas éveiller l'attention de notre gibier lorsqu'il stoppera.

— Bien compris. Je transmets. A tout à l'heure. Terminé. Je coupe.

Même au téléphone, Dufray, par habitude, conservait le jargon laconique des opérateurs radio.

Sur la carte, le signal clignotant venait de s'arrêter vers le milieu du bois de Clamart. Silverstein porta ses regards vers le journaliste et plaisanta :

— Si vous aviez vécu chez les Peaux-Rouges, vous auriez certainement été totémisé « renard rusé » ! Grâce à votre stratagème, nous savons maintenant où se terrent « A-666 » et son organisation criminelle !

— Au temps des Peaux-Rouges, rit-il, les émetteurs d'impulsions n'existaient pas ; mais ne nous réjouissons pas trop vite. Il nous faut savoir maintenant où, très exactement, se trouve le repaire de Linghausen, et cela, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai ; ce sera le rôle de notre jeune amie Angélica qui, dès demain sans doute, projettera son double vers le bois de Clamart...

», Mais, avant tout, souhaitons que Pascale réussisse dans sa mission ! »

Il jeta un coup d'œil à son chronographe.

— 11 h 30. Jeannine, Raymond, Baruch et Simone ne vont plus tarder à nous rejoindre pour assister à la démonstration accompagnant le chantage de Linghausen... A minuit, il y aura bien peu de monde, en Europe, à ne pas lever le nez vers le ciel dans l'attente de l'explosion annoncée !

Deux gardes en arme avaient refermé le haut portail de métal donnant accès au parc d'un manoir, du XVII<sup>e</sup> siècle, niché au cœur du bois de Clamart. La voiture de Marco s'était arrêtée au bas de l'escalier à double révolution.

Gérard Deschamp, qui déambulait dans le parc en fumant une cigarette, s'était approché d'un pas tranquille en reconnaissant le

véhicule ; celui-là même qui, huit jours plus tôt, l'avait amené, endormi, en ce lieu isolé après qu'il eût été engagé sur la foi de ses capacités psychokinésiques.

Deux hommes parurent sur le perron, porteurs d'une civière qu'ils déposèrent au sol, près de la voiture.

— Un nouveau candidat, monsieur Marco ? s'informa le mutant en écrasant sa cigarette dans l'herbe.

— Une candidate, en fait. Tenez, donnez-moi un coup de main, voulez-vous ?

Il aida le télépathe inféodé à l'organisation à extraire Pascale Richaud du véhicule pour l'allonger ensuite sur la civière. Un rayon de lune éclairait le beau visage de la jeune femme rousse inconsciente et Deschamp ne put s'empêcher de l'admirer, d'apprécier aussi l'harmonie de ses formes.

— Transportez-la dans la chambre 7, ordonna Marco aux deux hommes.

Il s'adressa ensuite au mutant.

— « Prévenez Anna que nous avons installé la nouvelle dans la chambre voisine de la sienne. Pascale Richaud, c'est son nom, reviendra à elle dans moins d'une demi-heure. Il serait préférable qu'Anna soit auprès d'elle à son réveil.

— D'accord...

Marco le regarda pénétrer dans le manoir, lut dans ses pensées, fut sur le point de le rappeler, puis il haussa les épaules, estimant qu'il n'avait pas à se mêler de la vie intime de leurs « pensionnaires » dans la mesure où celle-ci ne nuisait pas au travail du groupe.

Les aiguilles lumineuses de son bracelet-montre indiquaient 23 h 30.

E se concentra un instant et lança ce message télépathique :

— *Deschamp, ne vous attardez pas après avoir prévenu Anna. Vous devez être au laboratoire d'expérimentation dans un quart d'heure. L'expérience à laquelle vous allez participer ne se prolongera pas longtemps.*

Dans l'esprit du mutant PK, non télépathe, il lut son acquiescement et se dirigea sans plus tarder vers le laboratoire, au second étage, où l'attendait Linghausen.

Un étage au-dessous, négligeant de prévenir Anna (qui, ne le voyant pas venir la rejoindre, avait dû s'endormir). Deschamp pénétra dans la chambre 7, faiblement éclairée par une veilleuse.

Pascale Richaud, étendue sur le lit, sa minirobe dénudant généreusement ses cuisses, commençait à remuer. L'effet du soporifique s'estompait ; elle n'allait pas tarder à s'éveiller.

Gérard Deschamp ouvrit le petit réfrigérateur mural, perfora une boîte de jus de fruit Pam-Pam et en versa le contenu dans un verre

qu'il déposa sur la table de nuit en s'asseyant au bord du lit. Un coup d'œil à la pendulette électrique : 23 h 37. Dans huit minutes au maximum, il devrait se trouver au laboratoire du deuxième étage.

La jeune femme rousse émit un bruit de gorge, respira plus fort et battit des paupières, faisant un effort pour reprendre pied dans la réalité. Elle vit, tout près d'elle, attentif, cet inconnu au physique plutôt agréable qui esquissait un sourire pour lui donner confiance.

— Bonsoir. Je m'appelle Gérard Deschamp. Voulez-vous boire un jus de fruit ? En général, au réveil, cette drogue donne soif.

Il hocha la tête d'un air entendu.

— Oui, je suis passé par-là, moi aussi, il y a huit jours. Vous vous sentez bien ?

— Ça va, merci, fit-elle en lui rendant son sourire et en acceptant le verre qu'il lui donnait. Mon nom est Pascale Richaud. Je suis télépathe. Enfin, pas très bonne télépathe, mais assez douée en PK. Comme vous, précisa-t-elle après avoir furtivement sondé son psychisme.

— Nous reparlerons de tout cela dans un moment, si vous n'avez pas sommeil, Pascale. Je dois me soumettre à une expérience dans les minutes qui suivent. Pardonnez-moi de vous laisser.

— Je n'ai pas sommeil, Gérard. A tout à l'heure...

Lorsqu'il eut pénétré dans le laboratoire de l'étage au-dessus, Linghausen bougonna, un peu nerveux.

— Vous avez « failli » être en retard, Deschamp !

Il désigna un fauteuil, face à une table encombrée d'appareils, de montages électroniques dont la complexité ne cessait pas de dérouter le mutant ; celui-ci reconnut le curieux assemblage sur lequel il avait déjà exercé ses talents psychokinésiques depuis son arrivée.

— Asseyez-vous et concentrez-vous non pas sur cet appareil, mais sur l'image mentale d'un appareil similaire que va vous envoyer Marco d'ici à une ou deux minutes. Comme précédemment, vous devrez agir en deux temps *sur l'original* dont Marco vous transmettra le cliché psychique : *primo* en enclenchant un circuit à son signal, *secundo* en déplaçant une commande sur un autre dispositif dont l'image télépathique se substituera à la précédente.

Deschamp s'installa confortablement dans le fauteuil, se relaxa une minute tout en contrôlant son rythme respiratoire.

— Je suis prêt, monsieur.

Lentement, dans son cerveau prit naissance le cliché transmis par Marco qui « opérait » depuis une salle voisine. Il localisa immédiatement la pièce mobile qui, en basculant, allait enclencher le circuit.

— Allez-y, Gérard...

Le mutant lança son énergie psychodynamique relayée par le

psychisme de Marco et, à plusieurs centaines de kilomètres d'altitude, la soute du satellite artificiel soviétique expulsa l'une de ses bombes thermonucléaires qui fonça vers la surface de la Terre.

— *Attention, Gérard, exécution de la seconde manœuvre à mon signal !*

L'image annoncée s'inscrivit dans l'esprit du mutant : il s'agissait là aussi d'enclencher un deuxième relais, d'établir un contact. Le mutant obéit sitôt le « top » reçu, ignorant de la nature exacte de l'expérience qu'il venait d'effectuer pour la vingtième fois peut-être.

Ignorant surtout que, cette fois, il ne s'agissait plus d'un simple entraînement...

Sur le toit de l'Institut International des Sciences Parallèles, Gilles Novak, Régine et tous leurs amis, les yeux levés, avaient tressailli. Dans le ciel nocturne, au milieu des étoiles, très haut, venait d'éclore une monstrueuse fleur pourpre !

Une explosion titanesque, capable de réduire en poussière une ville comme Paris ! Une déflagration fabuleuse développant des millions de degrés, mais qui, au sein de l'espace, demeura silencieuse et s'éteignit bientôt tandis que, à travers la capitale, d'innombrables clameurs s'élevaient.

— Ce mégalomane criminel a tenu sa promesse ! grommela le journaliste. Il a réellement, grâce aux fonctions télékinésiques d'un mutant, fait exploser une bombe H dans l'espace !

» Ce genre d'homme, la chose est à craindre, ne reculera devant rien pour obtenir les rançons démentielles qu'il réclame. »

Jeannine Daurat soupira.

— Avec les moyens psi des mutants qu'il a enrôlés, la police ou l'armée ne seront d'aucun secours pour mettre un terme à ses activités.

— J'en ai peur aussi, abonda le directeur de L.E.M. C'est donc sur d'autres mutants, sur *vous*, que reposent tous les espoirs de vaincre ce super-criminel... qui caresse peut-être le projet de régner un jour par la dictature sur la Terre !

Raymond Rivière opina gravement.

— Nous sommes prêts à lutter contre lui avec les mêmes armes, Gilles, mais as-tu réfléchi à la méthode à employer ?

— Oui, je commence à y voir plus clair, mais je vous rappelle votre promesse : pour des raisons de sécurité, ne lisez pas en moi. Jusqu'au dernier moment, vous devrez ignorer quels sont mes plans. Cela réduira au minimum les risques de fuites involontaires, pour le cas où un télépathe adverse viendrait à fouiller dans votre psychisme.

## CHAPITRE IX

*C'est terminé pour cette nuit, Deschamp, je vous remercie...*

A ce message télépathique de Marco, le mutant, un peu surpris de la brièveté de ce qu'il considérait n'être qu'une nouvelle expérience, se leva pour constater que Linghausen n'était plus dans la pièce. Il l'aperçut quittant le balcon-terrasse, revenant dans le laboratoire avec une expression d'intense jubilation qui ne lui était guère coutumière.

— Vous avez été parfait. Deschamp ! Avant longtemps, vous ne regretteriez pas d'être intégré à mon équipe (il accentua son sourire) et vous en aurez la preuve avec la prime exceptionnelle que j'entends vous accorder... prochainement.

Marco venait à son tour de pénétrer dans le laboratoire. Il affichait une mine particulièrement joviale, lui aussi.

— Cette prime, vous l'avez bien méritée !

Dans la pièce voisine se produisit une sorte de détonation sèche qui fit sursauter Gérard Deschamp, puis la porte s'ouvrit, livrant passage à l'un des gardes apportant une bouteille de Morlant brut et trois verres.

— Nous allons boire une coupe de Champagne pour fêter votre... pleine réussite, annonça Linghausen.

Interloqué, le mutant accepta, mais Marco répondit aussitôt à sa question informulée.

— Plus tard, quand nous aurons la certitude que nous pourrons avoir toute confiance en vous, la vérité vous sera révélée et vous deviendrez un homme riche, *très* riche. Vous pourrez alors quitter ce manoir et mener une existence indépendante, libre, pour autant que vous respectiez nos... secrets qui seront aussi les vôtres.

Gérard, refoulant la curiosité qui le dévorait, leva son verre en plaisantant :

— Voilà un programme qui ne me déplairait pas du tout. Je ne vous cache pas, et d'ailleurs, que pourrais-je cacher à un télépathe ? que j'ai eu certaines inquiétudes depuis mon séjour ici.

Son regard alla de Marco à Linghausen et il ajouta, vaguement gêné :

— Oui, j'ai cru un moment que vous caressiez l'espoir d'utiliser mes dons PK, ou ceux de mes semblables groupés sous votre toit, à des fins... criminelles.

Linghausen le considéra avec une lueur d'ironie.

— Qu'appellez-vous des « fins criminelles » ?

— Par exemple dématérialiser des fonds dans le coffre d'une banque pour les matérialiser ici. J'ai dû voler une fois, une seule fois dans ma vie, en utilisant mes fonctions psychokinésiques et j'en fus littéralement malade.

— N'ayez point ce genre de scrupule, Deschamp. Les banques et les particuliers ne nous intéressent absolument pas, je vous en donne ma parole, affirma Linghausen. Notre... association va durer tout au plus



quelques mois ; ensuite, nous nous séparerons et chacun suivra son chemin, désormais riche et définitivement à l'abri du besoin.

— Sans voler des banques ni des particuliers ?

Linghausen lui servit une autre coupe de Champagne et sourit.

— J'ai déjà répondu à cette question, Deschamp. Contentez-vous de nous faire confiance et exécutez scrupuleusement nos consignes sans vous préoccuper du reste. D'accord ?

— D'accord, fit-il avec un léger mouvement d'épaules.

Il vida son verre, souhaita une bonne nuit aux deux hommes et redescendit, songeur, au premier étage.

Quel mystérieux secret détenaient-ils donc ? Les banques et les particuliers n'étant point en cause, à qui allaient-ils bien pouvoir dérober une fortune ? Auraient-ils découvert un trésor, un fabuleux trésor inaccessible par les voies normales ? Un magot phénoménal nécessitant l'emploi des fonctions psychokinésiques pour son « transfert » ? Rocambolesque, mais point impossible, somme toute. Mais un magot protégé cependant par des installations électroniques, à en juger par les expériences auxquelles il avait été soumis depuis son arrivée.

Il s'arrêta devant la porte de la chambre n° 7 et prêta l'oreille. Une musique douce lui parvenait. Il frappa discrètement. Pascale Richaud vint lui ouvrir, drapée dans un déshabillé de nylon bleu ciel qui tombait à ses pieds chaussés de mules.

— Vous avez terminé votre travail ?

— Oui, ce ne fut pas très long...

Elle l'invita à prendre place dans un fauteuil et s'assit au bord du lit en baissant la tonalité du petit récepteur radio.

— C'est curieux, mais ce poste ne donne qu'un programme de musique ininterrompue et je ne sais même pas quelle est la station.

Deschamp sourit.

— Tous les récepteurs de la maison sont uniquement branchés sur un magnétophone qui dévide sa bande de musique enregistrée. Il y a un grand nombre de bandes et cela évite la monotonie.

Pascale afficha une mine étonnée.

— Impossible de capter la radio... normale ? L'O.R.T.F., Europe 1 ou... ?

— Impossible, Pascale. Vous ne trouverez pas davantage de téléviseur, ici. Du moins chez les... « invités » que nous sommes. On ne vous a pas prévenue que, durant le premier mois, nous serions totalement coupés de l'extérieur ?

— Si, mais pas jusqu'à nous supprimer la radio et la télé, fit-elle avec surprise. Oh ! je ne suis pas une fanatique du petit écran, mais, le soir, les distractions doivent être plutôt rares dans cette bâtisse perdue Dieu sait où... Vous ne...

Elle laissa sa phrase en suspens, cilla légèrement en captant involontairement une image mentale de son interlocuteur qui songeait justement à l'une des rares « distractions » à laquelle l'on pouvait s'adonner, le soir en particulier ! A condition d'être deux. Et de préférence de sexe différent !

La rousse jeune femme se troubla, puis contint son envie de rire. Gérard se sentit mal à l'aise et comprit qu'elle avait lu en lui.

— Je... Pardonnez-moi, Pascale, je ne... je n'ai pu m'empêcher de former mentalement l'image d'un couple qui...

Il s'empêtra dans ses excuses et ce fut la jeune femme qui lui vint en aide en apaisant son embarras par une boutade :

— Il se trouve que, sauf erreur de ma part, ce couple nous ressemblait singulièrement. Mais peut-être ai-je mal « vu » en vous ?

Gérard leva lentement les yeux sur elle et fit non de la tête, puis ils pouffèrent tous deux...

A l'étage au-dessus, Linghausen, attentif au silence prolongé de Marco, donna des signes d'impatience.

— Que disentils ?

Le télépathe, sans cesser de fixer un point imaginaire droit devant lui, répondit :

— Ils ne disent plus rien, monsieur Linghausen : ils s'embrassent.

Après une nouvelle pause, Marco ébaucha un sourire et se détacha de son introspection psychique indiscreète.

— Ils n'en resteront pas là.

Linghausen soupira, fataliste :

— La jeunesse d'aujourd'hui ne cessera jamais de me surprendre, mon bon Marco. A peine arrivée, cette jeune personne, qui paraissait tout à fait sérieuse, se jette dans les bras de Deschamp !

Son interlocuteur se montra plus réaliste :

— Elle est télépathe et elle a su, d'entrée de jeu, ce à quoi pensait Deschamp, lorsqu'ils se sont rencontrés. Et puis, la « jeunesse d'aujourd'hui », monsieur Linghausen, a le mérite de la franchise ; elle ne tourne pas des mois autour du pot en sachant dès la première minute qu'il faudra s'y asseoir !

La comparaison suffoqua le sexagénaire qui eut un mouvement d'humeur.

— Belle mentalité que vous avez là, Marco ! J'aurais juré que Mlle Richaud était une pure jeune fille !

— Elle a vingt-six ans, vous savez, et à cet âge-là la « pureté » n'est plus une qualité, ce serait plutôt un fardeau ! Quant à Deschamp, je conçois qu'une jolie femme soit attirée par son physique.

Et, *in petto*, il ajouta :

— *Quant à toi, mon bonhomme, même jeune, ton physique n'a sûrement jamais provoqué des bousculades chez les minettes de ton temps !*

Devant son silence, Linghausen ordonna :

— Sondez-les encore un peu pour savoir si Deschamp fait des confidences à la fille...

A contrecœur, le télépathe obéit, puis il fronça les sourcils, sembla écouter un instant avant de répondre :

— Ils ne sont plus dans la chambre 7. Etes-vous l'a entraînée dans la sienne.

— Elle n'est pourtant pas plus confortable.

— Non, mais elle est plus éloignée que la 7 de la chambre d'Anna, qui à l'occasion faisait oublier sa solitude à notre don Juan !

Linghausen maugréa :

— Je n'aime pas ces chassés-croisés et je ne voudrais pas qu'Anna fût un jour une scène à son amant ! Nous devons travailler et nous supporter quelque temps encore les uns les autres dans le calme !

— Anna n'est pas jalouse. Elle n'est pas plus attachée à Deschamp qu'à quiconque.

— Vous êtes bien sûr de vous, Marco, mais vos sondages télépathiques, je me plais à le reconnaître, ne vous ont jamais trompé. Et puisque Mlle Richaud est chez Deschamp, profitez-en pour fouiller sa valise. On ne sait jamais ; elle a peut-être une arme ?

— Je l'aurais lu dans son psychisme. En montant dans ma voiture, je suis formel : Mlle Richaud n'emportait que ses affaires dans cette valise. Je vais tout de même visiter sa chambre pour vous tranquilliser.

— Merci et bonne nuit, Marco. Demain, vous irez à Paris afin de téléphoner depuis une cabine publique à l'ambassade de l'émirat d'Er-Raghib, vers 11 heures. Ma demande écrite de rançon sera parvenue à l'ambassade avec le courrier distribué vers 10 heures.

Marco s'inclina avec une courbette profonde et répondit sur un ton rempli de componction :

— Je n'y manquerai pas, monsieur. Je souhaite à monsieur de passer une meilleure nuit que celle que passera sûrement demain Son Excellence l'ambassadeur d'Er-Raghib en France !

N'eût-ce été la nuit, Marco aurait descendu les marches en sifflotant !

Lorsque Linghausen, ce forban de génie, avait conçu son plan criminel de chantage mondial, et à partir du moment où il avait recruté des mutants PK en particulier, il était devenu opportun de dresser « l'inventaire » des nations à rançonner en priorité. Depuis la forfaiture pudiquement appelée « crise du pétrole », les pays arabes producteurs avaient vu leur trésorerie s'accroître dans des proportions pharamineuses.

Il avait donc été décidé, avant de lancer un ultimatum aux U.S.A., à l'U.R.S.S., à la France et aux autres nations, de faire un test sur un

pays arabe. Le choix s'était tout naturellement porté sur le plus riche producteur du pétrole : le célèbre émirat d'Er-Raghib dont l'émir Khébô-Banbhough possédait (détail non moins célèbre) une Cadillac en or aux « chromes » et pare-chocs en platine !

C'était donc à l'ambassade de cet Etat qu'avait été adressée la première demande de rançon assortie d'un ultimatum en bonne et due forme. Et c'était à ladite ambassade que Marco, dès le lendemain matin, téléphonerait à 11 heures pour confirmer l'ultimatum.

Pour l'instant, le mutant télépathe venait d'atteindre la chambre n° 7 et en poussait la porte, puis la refermait doucement derrière lui.

Il entreprit de fouiller la valise, mais celle-ci était vide : Pascale avait rangé son contenu dans la penderie et la commode, où il ne trouva rien de « compromettant ». Il allait refermer la penderie lorsque son regard s'arrêta sur la paire d'escarpins dont l'un, tombé sur le côté, attira machinalement son attention. Marco se baissa et remarqua alors à la jonction du talon et de la semelle une sorte de pastille noire, assez épaisse, qu'il examina curieusement. Son visage exprima d'abord une vive surprise puis il reposa l'escarpin en ébauchant un sourire ironique et quitta la chambre... non sans avoir préalablement subtilisé le mini-émetteur d'impulsions.

Il se rendit aussitôt dans le garage du manoir qui abritait plusieurs voitures, se mit au volant de la sienne et démarra...

— Le signal vient de se remettre en mouvement ! lança Morin-Larnier.

Dans la salle d'observation de l'Institut International des Sciences Parallèles, Gilles Novak et ses compagnons reportèrent aussitôt leur vigilance sur l'assemblage des cartes topographiques dressé contre le mur.

— Le déplacement est rapide, nota Gilles. On doit de nouveau transporter Pascale en voiture. Angélica, voulez-vous, une fois encore, vous dédoubler pour vous intégrer discrètement en elle afin de tenter de savoir ce qui se passe ? J'espère qu'on ne l'aura pas une nouvelle fois endormie !

L'adolescente acquiesça et se rassit sur la chaise, près de la table contre laquelle elle prit appui. Au bout de quelques secondes, sa tête retomba sur sa poitrine et les autres demeurèrent silencieux, admiratifs, mais captivés aussi par la faculté de bilocation de cette toute jeune fille.

Deux ou trois minutes seulement s'écoulèrent et Angélica modifia son rythme respiratoire, releva lentement la tête, ouvrit les yeux en rougissant.

— Qu'avez-vous ? s'étonna Régine.

— Rien, je... Tout va bien.

— Vous paraissez... troublée. Vous n'avez pas pu vous incorporer dans le corps de Pascale ?

— Si, si—

Gilles intervint, étonné.

— Mais enfin, Angélica, dites-nous ce que vous avez appris ? Ce que vous avez vu par les yeux de Pascale ?

Après une ultime hésitation, l'adolescente avoua :

— J'ai vu le visage d'un homme inconnu... Je l'ai vu très, très près !

Jacques Morin-Larnier insista :

— Comment cela, très près ?

— Bien oui, très près... Pascale et lui faisaient l'amour !

Régine ouvrit des yeux ronds.

— Dans une voiture en marche ?

— Dans un lit, voyons !

Machinalement, l'instant de stupeur passé, Gilles et ses amis tournèrent la tête vers les cartes murales pour suivre la progression du signal lumineux qui s'éloignait vers le nord et traversait maintenant Billancourt.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? questionna Régine.

— Cela veut dire, mon chou, que quelqu'un aura trouvé le micro-émetteur d'impulsions sous l'escarpin de Pascale pour, aussitôt, le transporter ailleurs afin de nous induire en erreur !

David Silverstein approuva d'un signe de tête.

— Après la découverte de cet émetteur d'impulsions, on a dû sonder le psychisme de notre amie et réaliser qu'elle ignorait tout de la présence de ce « mouchard » sous sa chaussure. De la sorte, on ne pourra pas exercer sur elle des repréailles. Encore mes compliments pour votre ruse, mon cher Gilles.

Sur les cartes murales, le signal venait de s'immobiliser au milieu du bois de Boulogne.

— Angélica ! Extériorisez votre double là-bas, dans le bois, et tâchez de repérer le véhicule qui vient de stopper...

Dans la minute suivante, la projection éthérique de la jeune fille flottait au-dessus du bois de Boulogne, impalpable présence dérivant mollement. Au loin, deux points rouges — des feux de position — attirèrent le double. Une seconde plus tard, Angélica « voyait » un homme qui, près de sa voiture, sur une allée cavalière, glissait un petit objet dans la large fissure d'un tronc d'arbre en partie pourri, dangereusement incliné.

Elle reconnut Marco lorsque, ouvrant la portière, le plafonnier s'alluma et éclaira son visage. Le complice de Linghausen démarra, s'éloigna dans la nuit.

Un moment plus tard, renseigné par Angélica dont le double avait

réintégré son corps, le journaliste s'adressa rapidement à Simone Bertrand.

— Vous allez immédiatement téléporter Raymond dans le bois de Boulogne, là où Marco a caché le micro-émetteur. Toi, Raymond, tu te serviras de tes pouvoirs PK pour télématérialiser l'émetteur d'impulsions dans la voiture de cet homme.

Ils acquiescèrent et Angélica lança en se rasseyant près de la table :

— Je me dédouble de nouveau pour vous réceptionner là-bas et vous montrer l'endroit exact. En route !

La jeune fille sembla replonger dans le sommeil. Pendant ce temps, la brune et rondelette Simone prenait les mains de Raymond Rivière qui se décontractait, laissant également son psychisme au repos, disponible, pour ne point créer d'entraves risquant de gêner la téléporteuse.

Spontanément, tous deux disparurent.

Et, au bout de quelques minutes, en refaisant en sens inverse le chemin parcouru, Marco remporta à son insu, à bord de sa voiture, l'émetteur d'impulsions qu'il s'était donné tant de mal à « perdre » dans le bois !

Le lendemain matin, un peu partout en Europe, les journaux, la radio et la télévision se faisaient l'écho de l'effarante nouvelle : « Le mystérieux « A-666 » avait tenu sa promesse de faire exploser une bombe H dans l'espace '. » Ayant ainsi démontré sa puissance, le « fou », le « mégalomane », le « bandit planétaire » ou le « tyran » (les épithètes variaient selon les commentateurs) avait adressé un ultimatum à l'émirat d'Er-Raghib pour lui réclamer une rançon composée de : 10 millions de dollars U.S., 1 million de livres sterling et 10 millions de francs suisses. Au total, près de 77 millions de francs français actuels.

« A-666 » exigeait cette fortune en petites coupures usagées et menaçait de sanglantes représailles l'émirat d'Er-Raghib dans l'éventualité où les billets auraient été marqués par un traceur radioactif ou bien si leurs numéros avaient été relevés. La fabuleuse rançon devait être livrée sous huitaine, en cartons cerclés d'acier, empilés par groupe de huit et stockés... aux pieds de la tour Eiffel ! Une palissade en bois devait également entourer ce trésor ! Passé ce délai, si ces ordres n'étaient pas exécutés à la lettre, un premier puits de pétrole de l'émirat serait incendié.

Dire qu'une « certaine émotion » régnait au Quai d'Orsay aurait été faire montre d'optimisme ! Le ministère des Affaires étrangères était en pleine effervescence, car la démonstration de la puissance de ce mystérieux « A-666 » prouvait à l'évidence qu'il ne s'agissait plus d'un

canular, mais bien d'un monstrueux chantage ! Dans l'escalade de la violence et du banditisme, le sommet avait été atteint et un vent de panique soufflait dans l'ambassade de l'émirat d'Er-Raghib à Paris.

Nul n'ignorait plus, désormais, que ce super-criminel n'hésiterait pas à mettre ses menaces à exécution.

A 17 h 30 ce même jour, après avoir réuni son conseil des ministres et consulté le gouvernement français, l'émir d'Er-Raghib informait le Quai d'Orsay de sa décision de payer la rançon. Celle-ci, rassemblée à Genève, serait dirigée vers Paris sous quarante-huit heures.

A 19 heures, réunis autour de Gilles Novak dans son bureau, ses amis commentaient la nouvelle que venait d'annoncer la radio. Evidemment, la grande énigme de cet ultimatum qui intriguait le monde entier n'était plus pour eux un mystère ; de même, à l'inverse des commentateurs radio ou des journalistes, ils ne se posaient point de question sur la méthode qu'emploierait « A-666 » pour prendre livraison du butin sans tomber aux mains de la police. Outre Linghausen et son complice, eux seuls savaient comment ceux-ci procéderaient.

— Tout de même, fit Régine, je pensais que l'émirat d'Er-Raghib ne céderait pas aussi rapidement au chantage !

Gilles Novak eut un geste de désinvolture.

— Sept ou huit milliards d'anciens francs, cela ne représente pas grand-chose pour ce roitelet, disons pour ce monarque, du pétrole. Cette perte sèche, il la compensera facilement en augmentant une fois de plus ses tarifs pétroliers. Et pourquoi se gênerait-il de le faire puisque les nations dites civilisées se déculottent complaisamment chaque fois qu'on leur présente la note copieusement majorée ?

» Et, ma foi, s'il ne s'agissait pas d'un mégalomane capable de songer peut-être, un jour, à asservir le monde, ce Linghausen me serait plutôt sympathique, pour avoir eu l'audace de mettre à l'amende l'une des nations pétrolières ! »

Les autres convinrent volontiers qu'ils partageaient ce point de vue. Gilles reprit :

— Quand la nuit sera tombée, Angélica se dédoublera pour essayer de nouer discrètement le contact avec Pascale qui est maintenant dans la place, au cœur du bois de Clamart...

Répondant à l'appel télépathique de Marco, Gérard Deschamp se rendit vers 10 heures du soir dans les appartements de Linghausen, situés au second étage du manoir, non loin du laboratoire.

Le maître des lieux dégustait un cognac en compagnie de son second et, lorsque le mutant se présenta, il l'invita à s'asseoir en

désignant la bouteille de Fromy.

— Servez-vous un cognac, Deschamp. Je ne vous ai pas convoqué ce soir pour tenter une nouvelle expérience, mais pour vous dire que j'aurai besoin de vous dans quarante-huit heures seulement. Il vous faudra alors dématérialiser à distance un certain nombre de cartons cerclés d'acier pesant chacun vingt à trente kilos... pour les rematérialiser ici.

— Cela ne devrait pas présenter de problème, monsieur Linghausen. Je suppose que Marco, le moment venu, projettera en moi l'image de l'endroit où ces caisses, ces cartons seront entreposés ?

— Exactement. Il vous suffira de « traduire » ce chargement par psychokinèse en le « reconstituant », par exemple, devant le manoir, sur l'aire dégagée de l'allée centrale. Vous opérerez la nuit et serez aidé par d'autres sujets doués comme vous de facultés PK.

Linghausen fit une pause, considéra un instant la longue cicatrice sur le dos de sa main et fixa de nouveau le mutant.

— Que pensez-vous de Pascale Richaud ?

Deschamp parut étonné et il regarda Marco.

— Vous avez, je suppose, sondé son psychisme depuis que vous l'avez conduite ici ?

Linghausen répondit à la place de son acolyte.

— Certes, Marco m'a fait son rapport là-dessus, mais j'aimerais savoir ce que *vous*, vous en pensez ? Prenons un exemple, Deschamp : vous semblez disposé à travailler avec nous sans trop vous poser de questions. La promesse que vous ne vous rendrez pas coupable de vol à l'endroit d'un particulier ou d'une banque et celle d'une prime substantielle vous ont décidé à jouer le jeu. Croyez-vous qu'il pourrait en être de même pour Mlle Richaud ?

Il eut une moue d'ignorance.

— Je n'en ai pas la moindre idée et, n'étant pas télépathe, j'ignore ce qu'elle penserait d'une telle proposition. Lui en avez-vous parlé ?

— Non. Nous préférierions que se soit vous qui... tâtiez le terrain auprès d'elle. En cas de refus de sa part, nous saurions quelle attitude prendre sans avoir eu à perdre la face. Bien entendu, vous ne rapporterez pas notre présent entretien à Mlle Richaud.

— Je vous le promets. Puis-je me retirer ?

— Oui... Ah ! une minute encore, sourit Linghausen. Que feriez-vous si vous étiez riche du jour au lendemain, Deschamp ?

Etonné, il réfléchit un instant.

— Cette éventualité me paraissant hautement improbable et, dans la mesure où je suis réaliste, je n'y ai pas tellement songé... Je crois cependant que je translaterai ma fortune à l'étranger, en Suisse peut-être ou au Brésil, au Venezuela, afin de vivre en paix et à l'abri du racket fiscal tel qu'on le pratique chez nous et dans certains pays.



— Très bonne réponse, plaisanta Marco.

— Excellente, en effet. Concernant Mlle Richaud, ce serait très bien si vous pouviez nous renseigner demain. Cela nous permettra de prendre la décision de l'exclure ou de l'inclure dans l'opération à laquelle vous participerez dans deux jours.

Linghausen fronça légèrement les sourcils.

— Seriez-vous souffrant, Deschamp ?

— Non, seulement une migraine. Je vais prendre un comprimé d'aspirine avant de me coucher.

Il prit congé et redescendit au premier étage pour regagner sa chambre. Pascale l'attendait, allongée sur le lit en déshabillé de nylon et lisant un roman. Elle tourna la tête, lui sourit et parut soudain navrée.

— Mon chéri, tu as mal à la tête ? Je vais te préparer un...

Il se pencha sur elle et l'embrassa, lui caressa les cheveux.

— Ne bouge pas, mon chou. Je prendrai un cachet en faisant ma toilette—

Il alla dans la salle de bains faire fondre dans un verre un comprimé effervescent, se dévêtit et fit couler la douche, en se demandant comment il allait s'y prendre pour questionner la jeune femme rousse afin de renseigner Linghausen. Il n'aimait pas ce rôle de mouchard, encore que le mot fut trop fort pour ce genre de simple indiscretion. Pascale était une femme adorable, douée comme lui d'étonnants pouvoirs PK. Mais, à l'inverse de Deschamp, peut-être aurait-elle davantage de scrupules à collaborer à une action qui, finalement, pouvait être assimilée à un vol, même si celui-ci ne lésait ni un particulier ni un établissement bancaire,-

Mais qui lésait-il, dans ce cas ?

Toujours allongée, Pascale ébaucha un furtif sourire en lisant les pensées intimes de celui dont elle était devenue la maîtresse. Ce qui, elle avait la franchise de le reconnaître, n'était pas à proprement parler une pénible corvée.

Soudain, elle cilla. Semblant sourdre du mur de la salle de bains, une forme fantomatique vint flotter auprès d'elle et, aussitôt, elle reconnut le double fluide d'Angélica. L'apparition diaphane, à peine visible, lui souriait et Pascale établit sans plus tarder le contact télépathique avec l'adolescente.

— *Je suis contente de te revoir, mais il ne faut pas rester longtemps.*

— *D'accord. Je vois que tout va bien, Pascale. Ton... ami est beau garçon. Je l'ai aperçu dans la salle de bains, en quittant son corps dans lequel je m'étais intégrée, tandis qu'il bavardait avec Marco et Linghausen. Sa migraine, c'est moi, tu comprends ?*

Pascale comprenait parfaitement ; cela l'amusa, mais elle ne fit aucune remarque et questionna :

— *Donne-moi des nouvelles, car, ici, nous n'avons ni télé ni radio et, bien entendu, pas davantage de journaux.*

— *« A-666 » a exigé de l'émir d'Er-Raghib une rançon de près de huit milliards ; elle devra être déposée après-demain au pied de la tour Eiffel et entourée d'une palissade. D'après l'entretien que j'ai surpris tout à l'heure, là-haut, Gérard Deschamp participera à l'opération de transfert des fonds par PK. Il te demandera sans doute de te joindre au groupe de mutants affectés à cette mission.*

— *Je l'avais lu en lui dès son entrée dans la chambre ; cela le préoccupait. Je suis décidée à participer à cette opération. Et Gilles, qu'a-t-il décidé ?*

— *Nous entrerons en action peu après, mais je suppose que j'aurai le temps de te prévenir. Pas de message pour Gilles ?*

— *Non, dis-lui que tout va bien et que j'attends moi aussi le feu vert pour me lancer dans la mêlée !*

Pascale rit en silence et ajouta :

— *Sauve-toi, maintenant, Gérard va venir me rejoindre...*

Quarante-huit heures s'étaient écoulées et, en cette fin d'après-midi, une foule de promeneurs déambulaient dans le parc du Champ de Mars. Les ascenseurs de la tour Eiffel déversaient leur cargaison de touristes et ceux-ci jetaient des regards curieux à l'équipe d'ouvriers qui, au pied de la tour, sur l'espace découvert faisant face à la Seine, achevaient de dresser une palissade haute de trois mètres formant un cercle de dix mètres de diamètre.

Bien entendu, depuis que les journaux, la télévision et la radio avaient rendu publiques les exigences de « A-666 », nul n'ignorait plus à quoi allait servir cette palissade.

Vers 18 h 30, des camions de C.R.S., des cars, des fourgons blindés firent manœuvre sur le parc du Champ de Mars, remplaçant les cars de touristes qui furent invités bientôt à évacuer les lieux. Plusieurs centaines de C.R.S. prirent position, s'étendant en cordon à une centaine de mètres de la palissade tandis qu'un convoi de fourgons blindés escortés de motards franchissaient ce cordon de protection pour stopper très près de l'unique ouverture pratiquée dans cette barrière de planches.

Rapidement, couverts par les C.R.S. en armes, des hommes commencèrent le déchargement des cartons cerclés d'acier renfermant la fabuleuse rançon.

Une équipe de la télévision avait été autorisée à filmer la scène depuis le premier étage de la tour Eiffel. Cette émission en direct, relayée par satellite artificiel, était diffusée dans tous les pays.

Comme tout un chacun et pour la énième fois, le journaliste

assurant ce reportage s'interrogeait sur cette énigme : pourquoi le mystérieux « A-666 » avait-il exigé que l'on livrât la rançon dans un tel lieu ? Comment avait-il pu autoriser les forces de police à venir ceinturer l'emplacement où l'attendait « son » trésor « odieusement volé » à l'émirat d'Er-Raghib ? Mais peut-être allait-il, au dernier moment, donner l'ordre aux C.R.S. d'évacuer la place ? Soit, mais comment s'y prendrait-il pour faire main basse sur une telle quantité de cartons dont le poids variait de 25 à 30 kilos chacun ?

Les « chers-z-auditeurs » et téléspectateurs se le demandaient aussi, rivés devant leur transistor ou leur petit écran.

Parmi les touristes refoulés vers la rive de la Seine et qui constituaient divers groupes assez importants, se trouvaient Gilles Novak et Régine, Raymond Rivière et Jeannine Daurat, David Silverstein, Serge Baruch et Simone Bertrand, sans oublier la jeune Angélica.

Lorsque le dernier carton fut sorti des camions et casé dans l'enceinte, des ouvriers amenèrent des panneaux de bois qu'ils fixèrent sur deux nouveaux piliers et, bientôt, la palissade fut totalement close.

Et l'attente commença...

Au premier étage de la tour Eiffel, le journaliste de la télévision tenait les téléspectateurs en haleine, mais, au bout d'une demi-heure, ses commentaires perdirent de leur mordant. Et le malheureux, une heure s'étant écoulée, ne savait plus trop que raconter ! Il fit une pause et appela la régie, demanda s'il fallait continuer ou bien...

Une série d'explosions, pas très fortes, le fit sursauter et se précipiter de nouveau sur le micro tandis que, au sol, tout autour de la palissade, s'élevait une épaisse fumée noire. Une fumée provenant de plusieurs « sources » réparties autour de l'enceinte de bois et tellement dense que, en l'espace de quelques minutes, l'empilement des caisses fut totalement masqué.

Au loin, les badauds refoulés se haussaient sur la pointe des pieds dans l'espoir fallacieux de voir, de comprendre ce qui se passait. Les C.R.S. devenaient nerveux, regardaient autour d'eux, se demandant si ce mégalomane criminel connu sous l'indicatif de « A-666 » n'allait pas passer à l'attaque pour s'emparer de la rançon.

Il n'aurait pas fait bon passer à ce moment-là devant les C.R.S. en faisant innocemment sautiller dans sa main un pavé.

Le commentateur de la télévision, excité par ces explosions de grenades fumigènes, s'égosillait, trop heureux de pouvoir dire enfin quelque chose de nouveau aux téléspectateurs.

Les « Ah ! Nous vivons des instants pathétiques » alternaient avec les « Oh ! je ne vois pas très bien... Je ne vois même rien du tout avec cette épaisse fumée ! »

Gilles Novak avait pris Régine contre lui et tous deux, en badauds,

suivaient la scène avec une lueur d'ironie dans les yeux. Leurs amis, eux non plus, ne trouvaient pas la scène particulièrement « pathétique » et ils jubilaient intérieurement à l'idée de la tête que feraient les téléspectateurs, dans un moment, lorsque la fumée se serait dissipée...

Ce moment finit par arriver et le reporter s'interrompit au milieu d'une phrase, se pencha machinalement en avant, la bouche ouverte, les yeux hors des orbites. Puis il s'écria d'une voix tendue par l'émotion et l'incrédulité :

— Ah ! mes amis ! C'est... c'est... c'est incroyable ! Vous... vous le constatez comme moi, la fumée s'est dissipée et, dans l'enceinte formée par cette palissade, il... il n'y a plus rien ! *Plus rien !*

Le pauvre garçon émit un disgracieux bruit de gorge qui « passa » tel un rot dans le micro et enchaîna, frisant l'hystérie comme un commentateur sportif bavant des décibels lors d'un match délirant.

— C'est incompréhensible ! Où... où... où... (Il en bégayait d'émotion !) où sont passées les caisses renfermant la rançon ? Près de huit milliards se seraient-ils ainsi envolés en fumée ? Je... nous... Il est impossible de répondre à cette question et je... Pardonnez mon émotion, amis téléspectateurs, mais ce qui vient de se passer est tellement fantastique, tellement inattendu que...

» Ah ! Voici une Cadillac de l'ambassade de l'émirat d'Er-Raghib à Paris qui vient de stopper près du cordon de C.R.S. Je... oui, il en sort Son Excellence l'ambassadeur qui, je le rappelle, a reçu tous pouvoirs de l'émir Khébo-Banbhoh pour mener à bien les modalités de...

Le débit du journaliste s'accéléra.

— On vient de rappeler les ouvriers et ceux-ci, comme vous pouvez le constater, ôtent les panneaux qui fermaient la palissade... Son Excellence et son escorte pénètrent dans l'enceinte... qui est vide, naturellement... Oh!... Oh!... L'ambassadeur défaille... Des bras secourables le soutiennent... Il a perdu sa chéchia !

Instants hautement dramatiques qui affectèrent certainement beaucoup de téléspectateurs... parmi ceux qui ne ployaient pas sous le rire.

Et, tandis qu'on reconduisait Son Excellence prise de vapeurs jusqu'à sa voiture, Gilles Novak et ses amis regagnaient eux aussi leurs véhicules. Le directeur de la revue *L.E.M.*, très décontracté, invita Raymond Rivière et Jeannine à monter à bord de son Opel Commodore, mais le jeune comptable déclara :

— Je voudrais d'abord jeter un coup d'œil dans ton coffre—

Gilles n'en comprit pas la raison, mais il ouvrit docilement le coffre de la luxueuse voiture bleu métallisée et tiqua en découvrant quatre cartons cerclés d'acier.

— Je te remercie, Gilles, tu peux refermer. Je voulais m'assurer que je n'avais pas commis une « erreur de tir » en prélevant cette

ponction sur la rançon destinée à Linghausen ! Bien entendu, nous partagerons en...

— Pas question, sourit Gilles. Tu partageras cela avec nos amis. Allez, en route, nous allons manger un sandwich et nous mettre au travail... J'ai cogité un plan qui devrait réussir. Nous en parlerons chez moi...

Sur l'espace bordé de gazon, devant la façade du manoir niché au cœur du bois de Clamart, les derniers cartons si précieux avaient été transférés par télékinésie dans les vastes caves voûtées. Linghausen se frottait les mains, hilare, en contemplant avec satisfaction Gérard Deschamp, Pascale Richaud, Anna et Antoine Matteoni, le quatrième mutant à fonctions PK qui venait de participer à cette opération encore mystérieuse pour eux.

— Mes chers amis, commença Linghausen. Oui, je puis désormais vous appeler ainsi, car, grâce à vos pouvoirs mentaux extraordinaires, vous avez accompli une prouesse unique dans les annales de l'humanité.

», Mais ne restons pas dehors. Ce soir, je vous invite à dîner dans mes appartements... »

Ils acceptèrent volontiers, de plus en plus intrigués — hormis Pascale qui n'avait plus guère à apprendre sur la suite des événements.

Un dîner « somptueux » arrosé de Champagne Morlant qui se déroula dans la bonne humeur. Au dessert, Marco s'éclipsa et revint porteur de l'un des cartons débarrassé de son cerclage d'acier. Il déposa son fardeau sur un coin de la table, l'ouvrit, le souleva d'un côté pour en montrer le contenu et se mit à rire devant la mine des convives.

— Ce n'est qu'un échantillon. Il y a dans la cave des dollars, des livres sterling et des francs suisses. Mais je laisse la parole à M. Linghausen qui a su réaliser, grâce à vous, son projet absolument génial...

Linghausen se leva, parcourut des yeux ses invités et sourit.

— Je vous avais donné ma parole que nous ne léserions ni une banque ni un particulier. Ce serment, je l'ai tenu : ces fonds proviennent d'une rançon versée par l'émirat d'Er-Raghib, le plus riche des pays producteurs de pétrole. En agissant ainsi, je ne fais que remettre en circulation des fonds provenant d'une augmentation scandaleuse et injustifiée des tarifs pétroliers appliquée à la plupart des nations du monde.

» Et vous, mes amis, vous allez bénéficier de cette manne, car j'entends vous accorder à chacun une prime d'un million. Un million de nouveaux francs, cela va de soi... *pour commencer*. Car j'ai d'autres

projets pour un avenir assez proche qui décuplera votre fortune et... »

Pascale poussa un cri strident et se leva vivement, renversant sa chaise tandis que les autres, suivant son regard halluciné, se dressaient d'un bond, eux aussi. Anna s'était mise à hurler à son tour devant ce monstre terrifiant qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Un monstre digne des films d'épouvante, mi-homme mi-dragon, dont la tête énorme se balançait de droite à gauche.

Un peu partout, dans le manoir, des cris de terreur retentissaient, accompagnés de bruits de galopade. Il y eut quelques coups de feu, tirés par les gardes, puis des chocs sourds, des gémissements ; enfin, le silence.

Linghausen, blême, s'était reculé, jetant cette supplication aux mutants :

— Faites quelque chose, bon Dieu ! Utilisez vos facultés PK pour...

Deschamp, les mâchoires soudées, gronda, le front moite de sueur :

— Je n'ai pas attendu que vous me le disiez pour agir ! Malheureusement, mes pouvoirs sont inopérants sur ce... cette créature !

— Moi non plus, gémit Anna, angoissée. Je ne peux rien contre cette chose cauchemardesque !

Marco fut le premier à reprendre son sang-froid.

— C'est un phantasme ! Une illusion ! N'ayez pas peur ! Vous...

Le monstre — enfanté par les pouvoirs mentaux de David Silverstein — s'effaça et, brusquement, Gilles Novak, Raymond Rivière et Jeannine firent irruption dans la grande salle à manger, suivis de près par Régine et Angélica. Tous braquaient sur les convives le canon de leur pistolet.

— Je vous déconseille de tenter quoi que ce soit contre nous, menaça Gilles en agitant son arme.

Linghausen reprit rapidement son calme et ironisa :

— Vous n'êtes sûrement pas de la police pour user de tels procédés ? Seriez-vous des mutants, vous aussi ? Auquel cas, nous devrions pouvoir nous entendre.

Marco jeta un coup d'œil à son chef et traduisit ce qu'il venait de lire dans le psychisme des visiteurs inattendus.

— Celui qui a parlé n'est pas un mutant. C'est un journaliste du nom de Gilles Novak. Sa compagne, Régine Vérant, nous la connaissons, sourit-il, ironique. Les autres sont télépathes, téléporteurs ou doués de fonctions psychokinésiques.

— Merci de la démonstration, répondit sèchement le directeur de la revue *L.E.M.* Les journaux ont dit de vous, Linghausen, que vous étiez un mégalomane criminel. Je crois surtout que vous êtes fou pour avoir caressé l'idée d'exterminer les mutants qui refuseraient de devenir vos complices. Fou aussi de croire que vous alliez pouvoir,

impunément, rançonner toutes les nations et...

Linghausen éclata de rire. Non point d'un rire cynique, mais d'un rire amusé.

— Excusez-moi, Novak, mais je dois rectifier un peu vos idées dramatisantes. Certes, j'ai affirmé, dans mon premier avertissement au monde, que je rançonnerais tous les pays, mais je vous certifie bien que je n'en ai jamais eu réellement l'intention. Je me fous copieusement des joies du pouvoir et des délices de la tyrannie ! Je veux simplement amasser une fortune considérable, que je partagerai d'ailleurs avec ceux qui m'auront aidé à la constituer, puis je disparaîtrai, j'irai couler des jours heureux quelque part en Floride, aux Bahamas ou en Amérique du Sud. Comme le feront d'ailleurs mes collaborateurs.

» Mon intention était uniquement de rançonner trois ou quatre pays producteurs de pétrole et de ne pas toucher aux nations qu'ils ont gravement lésées en pratiquant cette ignoble escalade des prix, ce chantage qui va bouleverser l'économie mondiale et, peut-être, la conduire à la ruine !

» Voilà quel était mon plan, Gilles Novak. J'ajoute que mon intention était... est, rectifia-t-il avec fermeté, de distribuer aussi une bonne partie de cette fortune colossale à des organisations de bienfaisance, de secours, U.N.I.C.E.F. et autres, sans oublier les foyers de vieillards et les pauvres. »

Marco échangea un bref coup d'œil avec Linghausen et inclina la tête.

— Novak ne vous croit pas... Enfin, pas tout à fait, mais je sens qu'il partage vos sentiments altruistes...

« A-666 » poursuivit :

— Je vous jure que je dis la vérité, Gilles Novak, et je ne permettrai à personne de se mettre en travers de mon chemin. Ce plan que je réalise aujourd'hui, je l'ai élaboré, préparé depuis des années ; je ne vous laisserai pas le détruire. Jamais... Jamais... JAMAIS !

Le journaliste tressaillit. Son arme venait de voltiger, arrachée à ses doigts et il se sentit soulevé, projeté dans les airs, puis il retomba... tomba... tomba en hurlant et en se débattant...

— Gilles, mon chéri ! Mais qu'est-ce que tu as ? Réveille-toi, Gilles, réveille-toi !

Gilles Novak s'arracha péniblement au terrible cauchemar qui l'agitait et il se mit vivement sur un coude, promenant autour de lui un regard égaré.

— Linghausen!... Où est... Linghausen ? Tu n'es pas blessée, mon chou ?

Régine le considéra, interloquée.

— Blessée ? Et pourquoi ? Et qui est Linghausen ?

Elle l'embrassa en riant, se serra contre lui.

— Tu as eu une nuit tellement agitée que tes ruades m'ont réveillée à diverses reprises !

Il s'assit, se massa le visage, le front et soupira :

— Un rêve ! Ce n'était donc qu'un rêve... qui se mua en cauchemar !

— Dépêche-toi de faire ta toilette, mon chou. Tu me raconteras tout dans la voiture. Je vais préparer ton petit déjeuner...

En entrant dans le bureau avec son compagnon, Régine riait encore de l'étonnante aventure qu'il avait vécue... en dormant. Elle prit son fourre-tout renfermant son matériel photographique et, insouciante, la jeune femme partit en reportage.

Vers midi, Gilles Novak sursauta en entendant s'ouvrir brutalement la porte de son bureau. Abandonnant le journal qu'il lisait, il leva les yeux, angoissé. Régine venait de faire irruption, traînant presque de force un homme jeune, éberlué, qui tenait à bout de bras un filet à provisions.

— Gilles ! C'est... c'est terrible et incroyable ! Je... je te présente monsieur René Rivier... Il vient de... sauver un bébé... Un bébé dont le landau roulait sur la chaussée... *Un landau qu'il a fait voltiger par psychokinèse !*

Elle déglutit, reprit haleine et souigna :

— Et il s'appelle monsieur René Rivier !... Les mêmes initiales que... ton Raymond Rivière et presque le même nom ! C'est affolant, n'est-ce pas ?

Gilles se leva, tourna le journal *Nostradamus* ouvert à la page 20 et, de l'index, montra une annonce ainsi conçue :

*Laboratoire privé d'études parapsychologiques recherche médiums à effets physiques (psychokinésie, etc.) et télépathie. Stages rémunérés. Discrétion assurée. Curieux s'abstenir. Envoyer photo et bref curriculum vitae au journal qui transmettra.*

Gilles et sa compagne échangèrent un coup d'œil effaré, puis regardèrent le visiteur, vaguement gêné avec son filet à provisions.

Régine rompit enfin le silence.

— J'en ai des frissons dans le dos, chéri ! A quelques variantes près, c'est ton rêve qui est en train de devenir réalité !

— Mon rêve aurait donc été un rêve... *prémonitoire !*

Impressionné malgré lui, il désigna un siège au jeune homme que Régine avait ramené.

— Asseyez-vous, monsieur Rivier. J'ai l'impression que les



événements à venir vont faire de nous une paire d'amis...

Des événements au cours desquels allaient fatalement intervenir d'autres mutants, ces êtres d'exception aux fabuleux pouvoirs mentaux : « ceux de demain », par rapport aux humains de la race actuelle qu'ils remplaceraient un jour...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 28 OCTOBRE 1974  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BUSSIERES,  
SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'impression : 1696  
— Dépôt légal : I<sup>er</sup> trimestre 1975.  
*Imprimé en France*



ANTICIPATION-FICTION

Jimmy GUEU

**Une aventure de Gilles Novak**

Malgré ce camion qui bloquait la rue, Régine Véran sut se montrer patiente au volant de son Opel Rekord. Elle attarda machinalement ses regards sur un jeune homme, une baguette de pain sous le bras, et s'étonna de constater la subite émotion qu'il manifestait. Une moto arriva, zigzaguant entre les véhicules arrêtés. Soudain, du devant du camion déboucha une voiture d'enfant ; un landau qui, frein desserré, roulait à la rencontre de la moto. Le choc paraissant inévitable, Régine hurla car le bébé allait être broyé ! Or, inexplicablement, le landau s'éleva dans l'air pour se poser en douceur sur le trottoir ! Médusée, Régine se demanda si Gilles Novak admettrait son témoignage ! Ce n'était pourtant là que le début d'une aventure aux rebondissements tout aussi incroyables...

publié chez L'Omnium Littéraire, Paris.

[2] Concernant le cas de Nella Mikhailova, lire : Fantastiques recherches parapsychiques en U.R.S.S., de Sheila Ostrander et Lynn Schroeder, Robert Laffont, éditeur, Paris.

[3] Abréviation courante pour psychokinésie ou télékinésie.

[4] Professeur de physique (Princeton University), coinventeur de la bombe H, auteur d'une théorie « géométrodynamique » faisant intervenir une énergie présente dans un « super-space » sous-jacent à nos dimensions. Le champ psychobiologique de certains médiums, agissant comme catalyseur, utiliserait cette énergie hors de notre continuum pour produire des effets physiques dans le nôtre. (Note de l'auteur.)

[5] Lire : Les germes du chaos, même auteur, même collection.

[6] Un tel phénomène de télékinésie a été constaté par plusieurs témoins chez Jean-Claude Pantel, médium à effets physiques involontaire, dont les premières expériences mouvementées sont décrites dans mon ouvrage documentaire Le Livre du paranormal, Ed. de l'Omnium Littéraire. (Note de l'auteur.)

[7] Cf. : Le livre du paranormal. (Op. cit.)

[8] Via Massaia 98, Firenze/50134, Italie. Mensuel extrêmement intéressant, toujours fort bien documenté sur les O.V.N.I., la parapsychologie, l'archéologie mystérieuse, etc.

[9] « Les veilleurs de Poséidon ». (Op. Cit.)

[10] Authentique.